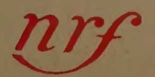
6e ANNÉE No 299 1er AOUT 1938

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



9 fr.

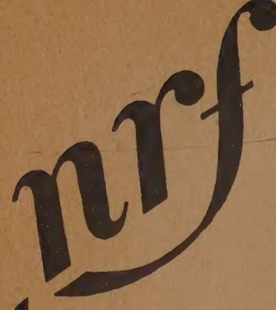


Table analytique des annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)



Bulletin Mensuel de Renseignements Bibliographiques

Dans cette liste sont indiqués chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. J. AJALBERT. Mémoires en vrac. Au temps du symbolisme (1880-1890). Prix ..... 30 fr.
2. C. AUTRAN. Homère et les origines sacerdotales de l'épopée grecque. Prix ..... 30 fr.
3. M. AYMÉ. Silhouette du scandale. Prix ..... 12 fr.
4. M. BARING. Darby et Joan. Traduit de l'anglais..... 18 fr.
5. A. BILLY. Nathalie ou les enfants de la terre..... 20 fr.
6. F. CARCO. A voix basse..... 18 fr.
7. B. CENDRARS. La vie dangereuse. Prix ..... 18 fr.
8. P. CROIDYS. Seigneur Tigre et son royaume 16.50
9. A. J. CRONIN. Aux Canaries. Traduit de l'anglais..... 25 fr.
10. H. DE CURZON. A la gloire de... Mozart. Prix ..... 21 fr.
11. L. DECAUX. Louison, le bel amour du dernier Roi de France..... 20 fr.
12. J. DELAMAIN. Portraits d'oiseaux. 32 aquarelles par R. Reboussin. Prix ..... 27 fr.
13. A. DEMAISON. La nouvelle arche de Noé ..... 18 fr.
14. C. FAYET. L'épreuve de la neige. Prix 16.50
15. O. P. GILBERT. Pilotes de ligne. Prix ..... 20 fr.
16. GIONO. Le poids du ciel..... 75 fr.
17. G. GOUNOUILLION. Histoires bordelaises. Illustrées par Pavis.... 18 fr.
18. J. GREEN. Journal. Tome I. 1928-1934 ..... 18 fr.
19. S. GUGENHEIM. Madame d'Agoult et la pensée européenne de son époque. Prix ..... 210 fr.
20. J. GUIREC. L'enchantement de la nuit ..... 18 fr.
21. J. ICAZA. La fosse aux Indiens. Traduit par Pillement..... 18 fr.
22. M. JOUHANDEAU. Chroniques maritales ..... 22 fr.
23. R. LEFEVRE. Les musiciens du ciel. Prix ..... 15 fr.
24. LIMBOUR. Les vanilliers .... 20 fr.
25. G. MAGNANE. Portonero..... 21 fr.
26. H. DE MONFREID. L'enfant sauvage. Prix ..... 20 fr.
27. G. OLIVER. Le drame du Glandier. Prix ..... 21 fr.
28. J. ORTEGA. Trois passions et un drame. Suivi d'un épilogue..... 25 fr.
29. G. PAPINI. Un homme fini. Traduit de l'italien..... 30 fr.
30. J. PEYRE. De cape et d'épée. 18 fr.
31. Poètes contemporains. Anthologie. Prix ..... 45 fr.
32. P. RAPHAEL. Introduction à la correspondance de Marcel Proust. Répertoire de la correspondance de Proust. Prix ..... 20 fr.
33. M. ROSTAND. Les sentiments exceptionnels ..... 15 fr.
34. A. ROY EVANS. Le long voyage des Rennes ..... 20 fr.
35. L. C. ROYER. Femmes à vendre ou à louer ..... 18 fr.
36. A. M. SELINKO. J'étais une jeune fille laide..... 20 fr.
37. C. SILVESTRE. Belle France... 16.50
38. SIMENON. Touriste de bananes. Prix 16.50
39. G. SPITZ. L'homme élastique. 15 fr.
40. A. TABARANT. 89. L'aube... 25 fr.
41. P. A. TOUCHARD. Dionysos. Apologie pour le théâtre..... 18 fr.
42. S. UNDSET. La femme (Suite de la Couronne). Traduit du Norvégien 25 fr.

Les conditions d'abonnements *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 364 et 365 du cahier d'annonces

44. La France veut la liberté. Collection *Présence* Prix .... 18 fr.
44. VIOLET TREFUSIS. Il court, il court... Prix .... 20 fr.
45. P. VIRE. Fortune de mer. Préface de M. Larrouy .... 20 fr.
46. VOLTAIRE. Lettres d'Alsace.. 75 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

47. Duchesse d'ATHOLL. Projecteurs sur l'Espagne .... 18 fr.
48. R. BLAIS. La forêt, illustrée de 16 planches .... 25 fr.
49. J. J. CHEVALIER. Grenoble et les montagnes. 190 héliogravures 45 fr.
50. R. COLLIN. Les Hormones.... 25 fr.
51. M. DUPONT. Le tragique destin du Duc d'Enghien. L'exécution. Les responsables .... 20 fr.
52. J. ESCARRA. L'honorable paix japonaise .... 18 fr.
53. E. GABORY.. Le pays nantais. 86 photos .... 18 fr.
54. A. HITLER. Ma doctrine. Traduit par Dauture et G. Blond .... 20 fr.
55. K. K. KAWAKAMI. Le Japon en Chine. Ses mobiles et ses buts...... 18 fr.
56. J. KESSEL. Mermoz......... 20 fr.
57. L. MARLIO. Le sort du capitalisme. Prix .... 20 fr.
58. R. MILET. Trois millions d'étrangers en France................ 18 fr.
59. F. NITTI. La désagrégation de l'Europe. Essai sur des vérités impopulaires .... 18 fr.
60. M. PALEOLOGUE. Les précurseurs de Lénine .... 18 fr.
61. A. PIETTRE. La politique du pouvoir d'achat devant les faits. Expériences américaine et française..... 30 fr.
62. A. POTTON et J. COMPARAT. La révolution qu'il faut faire....... 20 fr.
63. A. RIVAUD. Le relèvement de l'Allemagne...................... 42 fr.
64. De SAINT-AULAIRE. La renaissance de l'Espagne .... 20 fr.
65. J. SHEARING. Charlotte Corday. Traduit de l'Anglais........... 32 fr.
66. A. SIEGFRIED. L'opinion américaine et la France, par le groupe d'Etudes Franco-Américaine .... 15 fr.
67. A. SILBERT. L'U. R. S. S. et Nouvelle Russie.................... 18 fr.
68. G. SUAREZ. Briand. Tome I : Le révolté circonspect (1862-1904), 11 gravures..................... 40 fr.
69. G. WEILL. L'Europe du XIXe siècle et l'idée de nationalité...... 45 fr.

OUVRAGES D'ART — ÉDITIONS DE LUXE

70. H. BIDOU. Paris. Illustré. Papier Alfa. Prix .... 150 fr.
71. F. DE CHASSELOUP-LAUBAT. Art rupestre au Hoggar (Haut-Mertoutek). Illustré de 32 planches....... 80 fr.
72. J. NICLAUSSE. Le musée des Gobelins. 40 planches............... 27 fr.
73. VERLAINE. Poésies complètes « La Pléïade ».................. 110 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ____________

____

____

____

____

____

____

____

NOM ____________ Signature :

ADRESSE ____________

____

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles (11).

nrf NOUVEAUTÉS

PAUL CLAUDEL

UN POÈTE REGARDE LA CROIX

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE	**21 fr.**	
5 exemplaires numérotés sur chine	**250** fr.	(*épuisés*)
8 exemplaires numérotés sur japon	**200** fr.	(*épuisés*)
15 exemplaires numérotés sur hollande..................	**150** fr.	(*épuisés*)
40 exemplaires numérotés sur pur fil	**70** fr.	(*épuisés*)
125 exemplaires numérotés sur alfa supérieur.............	**48** fr.	(*épuisés*)

EXTRAITS DE PRESSE

Un Poète regarde la Croix porte des pages magnifiques. S'adresse-t-il seulement aux chrétiens comme on pourrait le croire ? Encore que les chrétiens soient naturellement pour un tel livre des lecteurs privilégiés. Ce qui me paraît sûr en tout cas, c'est que ce livre s'inscrit, parmi ceux du beau crépuscule claudélien, comme un des ouvrages qui témoignent magistralement du reste de l'œuvre, qui aident à lui donner tout son sens, et qui, pour tout dire, la dénouent, au sens où dénouement est à la fois conclusion et solution.

ANDRÉ ROUSSEAUX, *Le Figaro*, 19-3-38.

On peut affirmer que ce livre réunit sous les puissances de la foi et de l'art les marques les plus évidentes de la grandeur.

JEAN MORIENVAL, *L'Aube*, 1-4-38.

Ce livre énorme pourrait être à l'œuvre exégétique de Claudel ce que *Le Soulier de Satin* est à son théâtre. Il n'est pas moins débordant de vie et de vérité. Je crois qu'on ne rencontrerait nulle part une telle profusion d'images exactes dans un exposé spirituel, spéculatif ou affectif.

Claudel avait besoin de la Bible, prise, saisie à bras le corps et respirée par toute l'âme, excitant violemment tout l'esprit, pour donner libre cours à son génie que la nature avait déjà saturé et à qui il manquait une fantaisie supplémentaire, celle du vent céleste lui-même...

STANISLAS FUMET, *Temps Présent*.

Un Poète regarde la Croix, contient beaucoup des plus belles pages de M. Claudel, un lyrisme touffu et verbeux, du sublime parfumé d'humour, de la rhétorique sacrée où un peu de bizarrerie et même d'incohérence met des accents fort modernes : bref de quoi plaire aux esprits sages, et de quoi chatouiller les autres...

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 5-5-38.

Claudel qui a donné aux mots, une roideur, un pouvoir qu'ils n'avaient pas encore en notre langue, certains ne savaient voir en lui que le splendide poète d'une sorte de chaos parce qu'il est le poète de l'universel. Voient-ils maintenant qu'il est surtout le poète de l'unité? Poète « Catholique », et tel qu'on ne saurait l'être avec plus de vigueur et plus d'ampleur dans la magnificence.

HENRI POURRAT, *Le Jour*, 8-7-38.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

J. KESSEL

MERMOZ

UN VOLUME IN-8° SOLEIL comportant une carte en double dépliant, sous couverture illustrée.................... 24 fr.
300 exemplaires reliés en toile d'avion bleu ciel, titre or .... 42 fr.
30 exemplaires numérotés sur pur fil.......................... 70 fr.
125 exemplaires numérotés sur alfa............................ 48 fr.

La France, de nos jours, n'a pas eu de figure aussi brillante, aussi claire, belle et pure que celle de Jean Mermoz.

Son nom, lorsqu'il vivait, appartenait déjà à la légende. Mais bien peu de ses contemporains connaissent la formation de son caractère, la maturation de son cœur et de son esprit, la trame exacte et complète de ses exploits, la façon dont il est venu à l'aviation et comment, sans répit, sans défaillance, il l'a servie et dépassée.

Mermoz a souvent raconté des épisodes de son existence à Joseph Kessel, son ami. Il parlait librement, avec la franchise et la simplicité qui n'étaient qu'à lui. Et il demanda un jour à Kessel d'écrire avec lui le récit absolument sincère de son existence.

Le 7 décembre 1936, Mermoz disparut dans l'Atlantique. Après avoir longtemps et douloureusement hésité, Kessel entreprit de rédiger seul un ouvrage auquel le poussaient un culte profond et le désir de la mère, des amis, des camarades de Mermoz.

C'est auprès d'elle et auprès d'eux que Kessel a obtenu les renseignements qui ont complété ce qu'il savait de Mermoz par lui même. Il est allé en Amérique du Sud, depuis l'Équateur jusqu'à la Terre de Feu, suivre les traces de Mermoz. Celles que le grand pilote avait laissées en Syrie et aux déserts d'Afrique, il les avait déjà relevées au cours de voyages précédents.

Sur les lettres de Mermoz, sur des souvenirs encore frémissant de vie, Kessel a reconstruit une existence épique.

Mais il a voulu, de toute son amitié, ne pas se borner à un panégyrique trop facile. Il a voulu montrer l'homme dans le héros et comment sa vertu domina ses faiblesses. Kessel n'a rien passé sous silence : ni les entraînements de la chair, ni le contact avec les drogues, ni les préoccupations d'argent, ni le grand piège de l'amour. Avec une franchise et une simplicité qui tâchaient d'égaler celles de son modèle il a dépeint la lutte intérieure constante de Mermoz.

De ce combat Mermoz est sorti dans toute sa taille, dans sa resplendissante beauté d'athlète et sa radieuse vérité.

Et par là ce livre a un accent singulier qui lui fait dépasser les biographies ordinaires. C'est une grande leçon humaine.

DU MÊME AUTEUR :

La Steppe rouge.......................... 16.50
L'Equipage (Prix Paul Flat 1924)....... 16.50
— Collection « Succès ».............. 5 fr.
— Collection « Le Cinéma romanesque » 3.50
Les Captifs (Grand Prix du Roman de l'Académie Française 1927)........ 16.50
— Collection » Succès »............. 5 fr.
Les Cœurs purs (Grand Prix du Roman de l'Académie Française 1927).... 16.50
— Collection « Succès »............. 6 fr.
Dames de Californie................... 12 fr.
Nuits de Princes Coll. in octavo « à la gerbe »............... sur bruges 35 fr.
sur hollande 65 fr.
La Règle de l'Homme illustré par Marise Rudis) sur velin pur fil .... 60 fr.
La Rose de Java...................... 16.50
Belle de Jour.......................... 16.50
— Collection in octavo » à la gerbe » sur bruges 35 fr.
sur hollande 65 fr.
— Collection « Succès »............. 5 fr.
Vent de Sable (illustré par Geneviève Gallibert) sur vélin................. 70 fr.
sur japon 150 fr.
Les 7 Péchés capitaux (la paresse).... 12 fr.
Staviski, l'Homme que j'ai connu.... 9 fr.
Wagon-lit.............................. 15 fr.
Les Enfants de la Chance.......... 15 fr.
— Ed. or. sur pur fil .... 50 fr.
Le Repos de l'Equipage............. 9 fr.
— Ed. or. sur alfa .... 20 fr.
La Passante du Sans-Souci.......... 15 fr.
— Ed. or. sur pur fil................ 45 fr.
— — alfa.................. 30 fr.
Hollywood ville-mirage............ 12 fr.
— Ed. or. sur pur fil................ 38 fr.
— — alfa.................. 28 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

JULIEN FRANÇON

L'ESPRIT DES ABEILLES

Préface d'ÉDOUARD HERRIOT

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... 20 fr.
20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 38 fr.

De tout temps, les hommes se sont particulièrement intéressés aux abeilles. Leur immense famille s'étend presque sur toute la terre, partout où le calice d'une fleur peut leur offrir une goutte de nectar ou un grain de pollen. Leur caractère sociable en fait de véritables « insectes domestiques » qui vivent près de nous et participent réellement à la vie de la ferme.

Aristote, Virgile, Ronsard, Shakespeare ont chanté leurs mérites, de nombreux entomologistes nous ont révélé leur organisation merveilleuse, leurs mœurs, leur caractère et les moindres détails de leur curieuse existence. Il ne semblait pas que l'on puisse encore écrire à leur sujet, quelque chose de nouveau.

S'écartant résolument des sentiers trop fréquentés, ce n'est ni dans la bibliothèque, ni dans la ruche que Julien Françon recueille les éléments de son étude. C'est dans les jardins et les prés qu'il observe les abeilles. Il ne s'arrête pas à noter leurs gestes trop connus de glaneuses. Ce qui l'intéresse n'est pas tant ce qu'elles font, que comment elles peuvent le faire. Ainsi se trouvent posés des problèmes captivants : l'orientation, la reconnaissance des lieux, le retour à la ruche, la recherche et le repérage de l'objectif.

Pour les résoudre, l'auteur se livre à d'ingénieuses expériences dont les abeilles sont les sujets complaisants et qui mettent en évidence leurs extraordinaires qualités : mémoire, sens de l'orientation, rigueur mathématique du repérage. Par le même procédé expérimental nous voyons les butineuses distinguer les couleurs, évaluer le rendement d'un chantier, organiser méthodiquement les équipes et, fait particulièrement saisissant, se communiquer mutuellement, par une voie inconnue, des renseignements d'une incroyable précision.

Dans cet ouvrage d'une évidente sincérité, qui ne laisse nulle place à la fantaisie, aucune hypothèse hasardeuse : des résultats scrupuleusement enregistrés au cours de plus de 500 heures d'observations, des remarques notées au grand jour. Les conclusions qui s'imposent éclairent d'une lueur nouvelle le monde mystérieux qui bruit dans la ruche. Et, derechef, la question se pose : instinct ou intelligence ?

Note biographique :

Julien FRANÇON, *né en 1890, dans le village jurassien qui a servi de cadre aux expériences entomologiques décrites dans* L'ESPRIT DES ABEILLES.

Etudes sciences-langues au Lycée St-Louis à Paris.

Ingénieur diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique.

Service militaire dans l'Aérostation. La guerre comme observateur en ballon. Croix de Guerre, Lieutenant de Réserve de l'Armée de l'Air.

Ingénieur Chef du Service Commercial d'une importante Société qui construit des Compteurs de Gaz, d'Eau et d'Electricité et du Matériel d'Usines à Gaz.

Membre de la Société Entomologique de France.


ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA N

REVUE

REVUE MENSUELLE DE LITT

DIRECTEUR (1919

Directeu

Le Directeur reço

Publiera prochainement :

NOUVELLES PAGES, par ANDRÉ GIDE

LE ROI POT, par ALAIN

DÉCHIRÉ (suite), par LÉON-PAUL FARGUE

SONGE D'ÉLEUTHÈRE, par JULIEN BENDA

UN PROCÈS DE SORCELLERIE EN GUINÉE FRANÇAISE
par LUCIEN LÉVY-BRUHL

DE L'ABJECTION, par X**

L'HOMME DE CINQUANTE ANS, par FRANÇOIS MAURIAC

LETTRE A CORNÉLIUS, par JEAN GRENIER

NOUS ASSUMONS, par JEAN LE LOUET

JULES RENARD, par RAMON FERNANDEZ

PSYCHOLOGIE DE L'ART, par ANDRÉ MALRAUX

CONTES DE LA TÊTE DE LION, par ALEXEI REMIZOV

UNE RENCONTRE AVEC R. M. RILKE, par HANS CAROSSA

LE LIVRE DE COMPTES, par CLAIRE SCHMIDT

VAROUNA, par JULIEN GREEN

CE QU'EST UN CHEF D'ŒUVRE, par GERTRUDE STEIN

PERPLEXITÉS AMÉRICAINES, par SHERVOOD ANDERSON

VELLE

ANÇAISE

TE ET DE CRITIQUE — 30e Année

ACQUES RIVIÈRE

PAULHAN

redi de 4 à 7 heures

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.
Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste, sont seuls retournés à leurs auteurs.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe de La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er __________ 19__

	FRANCE	Union postale	Autres pays	*
*Ci-joint *mandat — chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile*).				*Edition ordinaire :*
	85 fr.	100 fr.	110 fr.	......UN AN
	46 fr.	54 fr.	60 fr.	.....SIX MOIS
	*			*Edition de luxe :*
	145 fr.	170 fr.	185 fr.	......UN AN

Abonnement d'essai de 3 mois : 18 fr.

A __________, le __________ 193__.

Nom __________ (SIGNATURE)

____

Adresse __________ * *Rayer les indications inutiles*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R.C. Seine 35.807

PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRIX MONTYON

RAYMOND ISAY

PANORAMA DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE, SOUS COUVERTURE ILLUSTRÉE .... 15 fr.

MARGUERITE HENRY-ROSIER

ROUGET DE LISLE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE, SOUS COUVERTURE ILLUSTRÉE 16.50

PRIX FERRIÈRES

ANDRÉ DAVID

LA RETRAITE AUX HOMMES CHEZ LES DOMINICAINS

UN VOLUME DANS LA *Collection Catholique* .... 4 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

ROMANS

FRANÇOIS DE ROUX

BRUNE

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :
20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... **42 fr**

ALBERT COHEN

SOLAL ET LES SOLAL

MANGECLOUS

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :
40 exemplaires numérotés sur pur fil .... **72 fr.**

RÉCITS HISTORIQUES

LUCILE DECAUX

LOULOU
PRINCE IMPÉRIAL

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur........ **38 fr.**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication............ exemplaire...... de **BRUNE** * *sur alfa supérieur.*

Veuillez m'envoyer dès publication..........exemplaire.... de **MANGECLOUS** * *sur pur fil*

Veuillez m'envoyer dès publication .... exemplaire..... de **LOULOU PRINCE IMPÉRIAL** * *sur alfa.*

Ci-joint la somme de..........................
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de .... } *montant de ma souscription.*

Nom .... A............le.............193....
Adresse............................... (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

nrf *SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf EN SOUSCRIPTION

JEAN GIONO

LE POIDS DU CIEL

Un prodigieux pamphlet lyrique
Un message inouï

Un très fort volume, sous couverture photographique, au format in-4° soleil (21 × 28,5), comportant 256 pages de texte et 32 planches hors-texte tirées en pleine page, reproduisant des astrophotographies inédites de M. DE KÉROLYR, de l'Observatoire de Forcalquier.

UN VOLUME SUR PAPIER DE CHATAIGNIER	75 fr.
5 exemplaires numérotés sur chine	300 fr. *(souscrits)*
10 exemplaires numérotés sur japon ...	250 fr. *(souscrits)*
20 exemplaires numérotés sur hollande	180 fr.
40 exemplaires numérotés sur pur fil	125 fr.
125 exemplaires numérotés sur alfa	100 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication .... exemplaire... du POIDS DU CIEL * *sur hollande ; — ....ex.* sur pur fil ; — ....ex. * sur alfa.*

Ci-joint la somme de.......................... } *montant de ma souscription.*
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de...

....

Nom .... A...........le............193....
Adresse .... (SIGNATURE)
....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

IN MEMORIAM SALZBOURG

MOZART

A Toi quand j'écoutais ton arc-en-ciel d'été :
Le bonheur y commence à mi-hauteur des airs
Les glaives du chagrin
Sont recouverts par mille effusions de nuages et d'oiseaux,
Une ancolie dans la prairie pour plaire au jour
A été oubliée par la faux,
Nostalgie délivrée tendresse si amère
Connaissez-vous Salzburg à six heures l'été
Frissonnement plaisir le soleil' est couché est bu par un nuage.

Frissonnement — à Salzburg en été
O divine gaîté tu vas mourir captive ô jeunesse inventée
Mais un seul jour encore entoure ces vraies collines,
Il a plu, fin d'orage. O divine gaîté
Apaise ces gens aux yeux fermés dans toutes les salles de concerts du monde.

...Ce poème que j'écrivais en 1924 rend aujourd'hui un son étrange, comme si plusieurs de ses vers eussent

été chargés d'un pouvoir de prophétie. C'était au commencement de la Salzbourg illustre, de la ville de la Musique qui dura de 1921 à 1937. A ce moment même je ne fréquentais pas Salzbourg ; je l'avais connue aux premiers jours et devais la retrouver assidûment pour ses dernières années ; j'écrivais une partie de sa destinée sans la voir. Sentais-je alors, à la qualité presque trop extrême du lieu, qu'une si belle et douce chose serait amenée à mourir de mort violente ? Car Salzbourg que nous avons connue était un lieu d'une douceur si profonde et si charmante et aussi le foyer d'une telle ardeur spirituelle, que l'on avait peine à discerner, dans le mouvement de ses rues, sur ses places tranquilles d'architecture, autre chose qu'une mémoire de la Musique, une promesse de la Musique libre et spirituelle. De la même façon que l'on perd un être cher, nous voyons disparaître cette mémoire et cette promesse. Salzbourg n'est plus. En même temps, ce qu'elle a été est comme déformé d'avance dans ce qu'elle sera. Cette petite fleur fine de l'Autriche, pointe de bien des siècles familiers et graves, cet édifice si proportionné du génie allemand ancien qui s'épanouissait dans de petites villes, — l'envahisseur ne peut que la détruire. Il nous arrive ainsi de voir ce que les hommes d'autres Histoires ont vu : la chute des grands monuments ; et ce n'est pas seulement le bombardement de la cathédrale des Rois de France ou des musées de Madrid : sans toucher aux pierres, on peut supprimer l'esprit. Mais l'envahisseur de l'Autriche n'a point de prise sur le *temps* de Salzbourg. Il ne saurait effacer ce que Salzbourg a été pour la musique « allemande » devant le monde entier. Et somme toute, c'est à la musique allemande qu'il porte le plus dur de ses coups.

Salzbourg trouvait son énergie d'esprit et sa raison d'être dans le fait de tenir à Mozart. La ville natale de Mozart avait quelque chose de particulier à faire en

faveur de Mozart, qui était de donner enfin toute sa proportion à ce génie enfant. Et c'est pourquoi la Musique entière de Salzbourg, de l'opéra aux exécutions dans les églises, se trouvait secrètement organisée autour de Mozart, tenait directement ou indirectement à Mozart. Oui c'était bien ce fait qu'il fallait d'abord comprendre dans la plus vraiment musicale des villes. Il me semble que les auditeurs des deux mondes que Salzbourg réunissait chaque année au mois d'août, n'étaient pas privés, dans l'ensemble, de saisir cette vérité, d'en être *touchés*. Sinon l'on n'aurait pu expliquer la tenue sérieuse, la constante dignité dont faisaient preuve les spectacles aussi bien que les concerts d'église, malgré que le public fortuné fût réputé frivole.

Mais qui avait, le matin, marché sur la Domplatz, et vu, à côté de la froide façade en ivoire de l'église et par-dessus des portiques à l'italienne apparaître comme un fantôme la « Festung » féodale sur sa montagne chevelue et verte (divers aspects de la puissance des Princes-Archevêques) ; qui avait traversé vers onze heures, au moment du carillon, la place de la Résidence dont une partie semble du Piranese et l'autre de Schubert ; qui avait contemplé le soir la ville des couvents, heureusement couchée dans l'or, sur les chemins encore intacts de la Montagne des Moines, — celui-là avait sa vie intérieure orientée ; il était pris dans une « sehnsucht », une mémoire, dont la figure centrale était Mozart. Or cette figure de Mozart est si aiguë qu'elle peut donner son sens à toute une terre.

Salzbourg prétendait à créer un *style*, et ce style était celui d'un classique ayant toute la force d'attaque et de vie que doit avoir le moderne. Le style de la Musique à Salzbourg paraît avoir été posé en toute lucidité par deux hommes de génie, Bruno Walter et Toscanini. Ce style fut porté par eux à un degré difficilement surpassable. « Ce style » de musique allemande, il fallait

l'apprécier à des hauteurs très diverses. Il possédait d'abord la rigueur ; mais la rigueur au service d'un esprit délié, aérien et limpide. Aucune des outrances habituelles au germanisme du XIXe siècle, léguées par Wagner, ne trouvaient ici place ; l'emphase comme la sécheresse lui étaient étrangères, le joli était banni ; et cependant ce style était essentiellement « allemand », c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de musique : profond, bien que l'influence italienne (par Toscanini) se fît aussi sentir. On avait donc là réunies les conditions historiques du développement et de l'accomplissement de la Musique qui depuis le XVIIe siècle se déplace entre ses deux sources, l'Allemagne et l'Italie. Salzbourg, Salzbourg d'aujourd'hui, était encore la preuve de cette histoire ; elle réincarnait ce combat (ad soli Dei gloriam) entre Monteverde et Bach, entre Rossini et Beethoven, et le centre, le centre admirable était l'enfant de Salzbourg : W. A. Mozart.

C'est que le style des exécutions de Salzbourg semblait le reflet direct de l'idée que nous nous formons à présent de Mozart, en même temps qu'il donnait corps à cette idée. En ce sens, Salzbourg, Mozart, la terre et le génie, et le style de la Musique à Salzbourg se réunissaient comme une seule gerbe dans une sorte de réussite, de prodige, dont nous sentons bien que c'est *cela* la chose détruite qui ne pourra être ranimée. De même que la ville joignait l'Italie baroque à la montagne romantique, le génie reconsidéré de Mozart les mariait encore, en ajoutant une grandeur sans autre lieu et origine que l'Homme et enfin toute une aura mystique. Il était impossible de ne point saisir ces correspondances, et je crois que le voyageur le moins initié en éprouvait la lumière étincelante.

Ainsi Salzbourg était un des vrais refuges de l'âme allemande à travers de grands malheurs. Salzbourg témoigna pendant des années que cette âme, si impor-

tante à la civilisation, de son refuge avait son expansion sur le monde. Mais Salzbourg était libre. Et autour de son *Fidelio,* Salzbourg n'obligeait à aucune soumission politique ou culturelle. Salzbourg ne proposait à notre cœur que la vie du chef-d'œuvre *pour lui-même,* cette vie sacrée qui doit être à elle seule objet de religion. L'œuvre apparaissait avec le vêtement modeste et la réserve qui conviennent aux grands actes, le vêtement vrai dont les lignes pures défient le temps. Salzbourg n'était soumise à nulle autorité et ne courtisait même pas la gloire : elle faisait la gloire naturellement parce que la gloire se trouvait dans ses œuvres.



J'étais à Salzbourg en 1921, il n'y avait là presque rien et le deuil de la guerre occupait encore le ciel. Cependant Salzbourg commençait. J'ai vu l'été dernier d'anciennes affiches qui servaient de dessous aux affiches de l'année, dans les couloirs du Mozarteum : elles annonçaient des concerts pour la fondation de cette Maison Mozart, et les concerts auraient dû avoir lieu — en août 1914... Salzbourg avait de la discrétion dans le tragique. En 1921, M. Bernhard Paumgartner, de Salzbourg, dirigeait un orchestre salzbourgeois dans quelques œuvres symphoniques de Mozart. C'est en 1925 que Bruno Walter venait conduire les spectacles d'été de l'Opéra de Vienne avec la Philharmonique, et d'abord dans ce petit théâtre de rien du tout qui fait face à la vieille demeure dans laquelle Mozart écrivit sans doute les dernières « grandes » symphonies. Vers 1927 s'ouvrait le *Festspielhaus*, avec la vaste et simple salle rectangulaire, et le foyer pour le public dans l'ancien Manège des Princes, qui avait comme mur de fond la roche même de la montagne. C'est là que Bruno-Walter a dirigé des représentations d'opéra depuis 1927 et Toscanini à

partir de 1934 — et c'est là que tant d'ovations firent régner ces deux figures sur un petit monde de fidèles.

Les quelques œuvres capitales exécutées là-bas auraient suffi à illustrer la culture européenne : *Don Giovanni* par Bruno Walter, *Fidelio* par Toscanini, *Orphée et Eurydice* par Walter ; à un moindre degré peut-être *Le Nozze di Figaro*, *Die Meistersinger* et *Falstaff* ; les symphonies, les concertos, les divertimenti de Mozart dans la salle des concerts du Mozarteum, ou encore en plein air au Palais de la Résidence ; et les symphonies de Beethoven, de Bruckner et de Mahler ; la musique religieuse, donnée à la merveilleuse « Stifts-kirche St. Peter » de Mozart lui-même : Grande Messe en Ut, Litanies du Saint Sacrement, Offertoires et Motets, sous la direction de Paumgartner. Au cours du même été 1936 on a entendu la *Sol mineur (K. 550)* revêtue de telles proportions que l'on pouvait dire qu'elle marquait à côté de Don Juan le sommet de la beauté Mozartienne — et la *Septième symphonie (posthume)* de Schubert parvenue à l'état de joyeuse perfection.

***

Combien de discussions à Salzbourg sur les valeurs relatives de Toscanini et de Bruno Walter ! On a opposé les deux styles d'orchestre que *Fidelio* et *Don Giovanni* démontraient en sens différent, mais tous deux avec « beaucoup de soin », selon le mot de Walter même. Ces conceptions répondaient à de profondes différences dans le tempérament et la méthode, et là encore se retrouvait la complexe vérité de Salzbourg.

Toscanini semble tout d'abord procéder par l'étude et promouvoir sa recherche dans l'objectivité. (Il est malaisé de distinguer les « goûts » de Toscanini.) Cette recherche est parvenue à fixer certains éléments à partir de la base : assiette sonore de l'orchestre par un accord

rigoureux, plans et progression dans la sonorité. On a remarqué, surtout dans *Fidelio*, le constant état d'harmonie de la force avec elle-même, l'homogénéité surprenante même dans le plus profond jaillissement (ainsi la fureur de Pizarro ou le chœur des prisonniers ou la reconnaissance des époux dans la prison), fruits d'étude que rendait réels une exigence jamais satisfaite au cours de multiples répétitions. Pour Arturo Toscanini tout repose sur l'établissement de plans sonores séparés entre eux par certaines distances ; mais comme un constructeur qu'il est, il sait que la distance apparente, mesurée en émotion, compte plus que la distance réelle et chiffrée : car la relativité règne dans la représentation de l'Art. Il lui arrivera donc de réaliser entre ces plans des distances égales qui nous donnent le sentiment et l'illusion de l'inégalité passionnelle. On a remarqué son art du « crescendo » : le son maximum semble recevoir une sur-puissance à raison de la progression redoutable qui l'a amené, en paraissant aussi ne pas remplir entièrement toute la grandeur possible, et cela produit à l'esprit l'impression de l'illimité. Il y a dans l'exécution de Toscanini un principe d'économie ascétique, mais la science sévère dont il use serait peu sans la pensée de mystère et presque de sorcellerie qui l'habite. Et c'est ainsi que ce vieux magicien éclaire d'une extraordinaire lumière, élucide dans une passion absolue toute la Musique qu'il touche. Un jour qu'il reprenait un musicien de l'orchestre pour un passage trop longtemps défectueux, ne lui disait-il pas : « Vous ne souffrez pas, Monsieur, quand vous jouez. Il faut souffrir. Moi je souffre. »

A l'opposé Bruno Walter est visité par l'inspiration qui doit descendre dans les profondeurs affectives et les féconder à chaque fois. Les ouvrages de Bruno Walter ne présentent donc point autant de régularité mais sont capables de plus de transport. J'ai vu à Salzbourg,

après l'exécution de la Symphonie en Sol mineur, Bruno Walter comme épuisé, absent, le visage couvert de larmes. Il a reçu de Gustav Mahler l'héritage de la tradition romantique de Vienne, cette tradition qui est comme traversée par une intuition fulgurante de la nouvelle grandeur de Mozart. Sur le point de Mozart, Bruno Walter semble inégalable. Dans cette opération avec le génie — dont j'ai un jour parlé — qui doit le faire « devenir » ce qu'il est réellement pour notre temps, on voit Bruno Walter engagé dans un travail de création ; c'est ainsi que, sous sa baguette, se produit une accélération certaine des formules de cadence qui forment les parties faibles, une intensification de la mélodie, un agrandissement général. Pour faire varier comme il le faut les mesures du texte, Walter ne craint pas de donner à l'exécution un caractère apparent d'impromptu, d'invention immédiate, apparence qui nous ramène toujours à la vérité profonde rigoureuse, en sorte que l'ouvrage ressemble à quelque « vision » à la fois toute intime et toute objective.

Le spectacle témoignant le mieux de la puissance de Bruno Walter a été le *Don Juan* (de 1934 à 1937). Nul doute que l'on ne revoie pas avant longtemps une représentation d'une telle force, à la dimension du grand orchestre, dans la langue italienne, douée d'une pareille « électricité ». Nul doute que l'on ne voie plus avant longtemps se dégager de façon si aveuglante la résolution du génie fatal de Mozart ; car ce que nous avons vu aurait pu illustrer la pensée de Kierkegaard : « D'une certaine façon je puis dire de Don Juan ce qu'Elvire dit de lui : Toi, meurtrier de mon bonheur. Car, en vérité, c'est cette pièce qui s'est saisie de moi d'une façon si diabolique que je ne puis plus jamais l'oublier. » Par antiphrase je dirai volontiers, quant à moi : « Toi, créateur de mon bonheur », ce qui revient au même. La fatalité et la délivrance, la paix et la guerre, l'entraînement, le

scandale et le péché, la séduction, la tendresse inépuisable, l'amour vrai, le burlesque, la bestialité, et la punition infaillible par la mort ; tout le drame de l'homme à l'état de « génie » naturel qui n'est point parvenu à être homme, et, par conséquent, doit périr ; toute l'étincelle d'une grâce étrange posée sur ce malheur ; ces grands thèmes qui pourraient être considérés sous l'aspect d'une véritable dialectique, je les ai vu plusieurs fois se dérouler. J'ai regardé de très près Bruno Walter dirigeant *Don Giovanni*. Tout ce que la figure humaine peut refléter d'un si effrayant chef-d'œuvre s'y trouvait peint. Les forces inconscientes, la dialectique passionnée prenaient place sur ce visage central, passaient en miroir dans l'animateur du chef-d'œuvre, et comme un écho humain au spectacle, dont cet animateur n'avait point conscience. Un faisceau de lumière entourait l'extraordinaire Ezio Pinza, le Don Juan de Salzbourg, l'homme féminin vêtu de soie blanche, le même faisceau qui dans la profondeur du sombre Théâtre frappait la statue funéraire du Commandeur ; la Musique dramatique ne pouvait aller au-delà, ni la fulgurance de la Musique.

***

Si Toscanini donne tous les jours les preuves d'un grand caractère, on peut voir en Bruno Walter le symbole de ce qui a été abattu et qui reste. Bruno Walter connaît l'épreuve depuis longtemps. La qualité de la souffrance gravée sur le visage de cet homme est exemplaire, armée d'une telle simplicité, accompagnée d'une parole si sage. Qualité ancienne, qualité d'*ancien* sur de multiples plans et avec de multiples valeurs — comme cela est vrai de tout Européen. En particulier Bruno Walter doit être un exemple de l'homme qui, contre toute monstrueuse doctrine raciste, fait se rejoindre les vertus de la Chrétienté et celles du Peuple de la Bible. Il faut

y ajouter l'esprit cultivé de Vienne, à la fois mesuré et passionné des grandes choses. Mais je vois, plus loin, la figure intime de Walter, qui doit être celle du sacrifice. Expérience par la voie mystérieuse de la Musique classique avec laquelle il fait étroitement corps. Expérience qu'il réalise vraiment *par* la Musique et que la Musique réalise par lui. Ne serait-ce pas l'expérience de tout ce que l'inconscient de l'époque doit endurer afin de poursuivre la création ? Voilà comment Walter est le symbole de *ce qui a été abattu et qui reste*. La Musique Allemande est toujours la Musique par excellence. Ayons foi en elle, et croyons que, pour la Musique aussi, les voies de la providence sont impénétrables.

Le mot d'ordre avec lequel on détruit Salzbourg : « la musique allemande pour les Allemands », outre qu'il est absurde (car ce n'est point aux caractères temporels que cette Musique doit sa substance) — le mot d'ordre se retournera contre la musique allemande. La formule est celle de l'appauvrissement. Tout esprit ayant l'amour de la Musique et connaissant son histoire, ne voudra point l'admettre. N'y a-t-il pas plusieurs écoles pour prétendre à supplanter la principale Musique européenne ? La beauté des exécutions dépend en fin de compte d'orchestres allemands, mais les exhibitions de propagande n'empêcheront guère un recul sur le plan universel.

« Dans son origine et dans son caractère — écrit Jean-Sébastien Bach — toute musique ne peut subsister que pour l'honneur de Dieu et la récréation de l'âme. » Salzbourg, que Mozart n'aimait pas et qui aimait Mozart, ne sera ni continuée ni transplantée. Mais Salzbourg demeure. Fidelio délivrera Florestan.

PIERRE JEAN JOUVE

INTIMITÉ

I

Lulu couchait nue parce qu'elle aimait se caresser aux draps et que le blanchissage coûte cher. Henri avait protesté au début : on ne se met pas toute nue dans un lit, ça ne se fait pas, c'est sale. Il avait tout de même fini par suivre l'exemple de sa femme mais chez lui c'était du laisser aller ; il était raide comme un piquet quand il y avait du monde, par genre (il admirait les Suisses et tout particulièrement les Génevois, il leur trouvait grand air parce qu'ils étaient en bois) mais il se négligeait dans les petites choses, par exemple il n'était pas très propre, il ne changeait pas assez souvent de caleçons ; quand Lulu les mettait au sale, elle ne pouvait pas s'empêcher de remarquer qu'ils avaient le fond jaune à force de frotter contre l'entre-jambe. Personnellement, Lulu ne détestait pas la saleté : ça fait plus intime, ça donne des ombres tendres ; aux creux des coudes par exemple ; elle n'aimait guère ces Anglais, ces corps impersonnels qui ne sentent rien. Mais elle avait horreur des négligences de son mari, parce que c'étaient des façons de se dorloter. Le matin, à son lever, il était toujours très tendre pour lui-même, la tête pleine de rêves, et le grand jour, l'eau froide, le crin des brosses lui faisaient l'effet d'injustices brutales.

Lulu était couchée sur le dos, elle avait introduit le gros orteil de son pied gauche dans une fente du drap, ce n'était pas une fente, c'était un décousu. Ça l'embêtait ; il faut que je raccommode ça demain, mais elle ti-

rait tout de même un peu sur les fils pour les sentir casser. Henri ne dormait pas encore mais il ne gênait plus. Il l'avait souvent dit à Lulu : dès qu'il fermait les yeux, il se sentait ligoté par des liens ténus et résistants, il ne pouvait même plus lever le petit doigt. Une grosse mouche embobinée dans une toile d'araignée. Lulu aimait sentir contre elle ce grand corps captif. S'il pouvait rester comme ça paralysé, c'est moi qui le soignerais, et d'autres fois, quand sa mère viendrait le voir, je le découvrirais sous un prétexte, je rabattrais les draps et sa mère le verrait tout nu. Je pense qu'elle en tomberait raide, il doit y avoir quinze ans qu'elle ne l'a pas vu comme ça. Lulu passa une main légère sur la hanche de son mari et le pinça un peu à l'aine. Henri grogna mais ne fit pas un mouvement. Réduit à l'impuissance. Lulu sourit : le mot « impuissance » la faisait toujours sourire. Quand elle aimait encore Henri et qu'il reposait, ainsi paralysé, à côté d'elle, elle se plaisait à imaginer qu'il avait été patiemment saucissonné par de tout petits hommes dans le genre de ceux qu'elle avait vus sur une image quand elle était enfant et qu'elle lisait l'histoire de Gulliver. Elle appelait souvent Henri « Gulliver » et Henri aimait bien ça parce que c'était un nom anglais et que Lulu avait l'air instruite mais il aurait préféré que Lulu le prononçât avec l'accent. Ce qu'ils ont pu m'embêter : s'il voulait quelqu'un d'instruit, il n'avait qu'à épouser Jeanne Beder, elle a des seins en cor de chasse mais elle sait cinq langues. Quand on allait encore à Sceaux, le Dimanche, je m'embêtais tellement dans sa famille que je prenais un livre, n'importe quoi ; il y avait toujours quelqu'un qui venait regarder ce que je lisais et sa petite sœur me demandait : « Vous comprenez, Lucie ?... » Ce qu'il y a, c'est qu'il ne me trouve pas distinguée. Les Suisses, oui, ça c'est des gens distingués parce que sa sœur aînée a épousé un Suisse qui lui a fait cinq enfants et puis ils lui en imposent avec leurs mon-

tagnes. Moi je ne peux pas avoir d'enfant, c'est constitutionnel, mais je n'ai jamais pensé que c'était distingué ce qu'il fait, quand il sort avec moi, d'aller tout le temps dans les urinoirs et je suis obligée de regarder les devantures en l'attendant, j'ai l'air de quoi ? et il ressort en tirant sur son pantalon et en arquant les jambes comme un vieux.

Lulu retira son orteil de la fente du drap et agita un peu les pieds, pour le plaisir de se sentir alerte auprès de cette chair molle et captive. Elle entendit un gargouillis : un ventre qui chante, ça m'agace, je ne peux jamais savoir si c'est son ventre ou le mien. Elle ferma les yeux : ce sont des liquides qui glougloutent dans des paquets de tuyaux mous, il y en a comme ça chez tout le monde, chez Rirette, chez moi (je n'aime pas y penser, ça me donne mal au ventre). Il m'aime, il n'aime pas mes boyaux, si on lui montrait mon appendice dans un bocal, il ne le reconnaîtrait pas, il est tout le temps à me tripoter mais si on lui mettait le bocal dans les mains il ne sentirait rien, au dedans, il ne penserait pas « c'est à elle » on devrait pouvoir aimer tout d'une personne, l'œsophage et le foie et les intestins. Peut-être qu'on ne les aime pas par manque d'habitude, si on les voyait comme ils voient nos mains et nos bras peut-être qu'on les aimerait ; alors les étoiles de mer doivent s'aimer mieux que nous, elles s'étendent sur la plage quand il fait soleil et elles sortent leur estomac pour lui faire prendre l'air et tout le monde peut le voir ; je me demande par où nous ferions sortir le nôtre, par le nombril. Elle avait fermé les yeux et des disques bleus se mirent à tourner, comme à la foire, hier, je tirais sur les disques avec des flèches de caoutchouc et il y avait des lettres qui s'allumaient, une à chaque coup et elles formaient un nom de ville, il m'a empêché d'avoir Dijon au complet avec sa manie de se coller contre moi par derrière, je déteste qu'on me touche par derrière, je voudrais n'avoir pas de

dos, je n'aime pas que les gens me fassent des trucs quand je ne les vois pas, ils peuvent s'en payer et puis on ne voit pas leurs mains on les sent qui descendent ou qui montent, on ne peut pas prévoir où elles vont, ils vous regardent de tous leurs yeux et vous ne les voyez pas, il adore ça ; jamais Henri n'y aurait songé mais lui il ne pense qu'à se mettre derrière moi et je suis sûre qu'il fait exprès de me toucher le derrière parce qu'il sait que je meurs de honte d'en avoir un, mais je ne veux pas penser à lui (elle avait peur) je veux penser à Rirette. Elle pensait à Rirette tous les soirs à la même heure, juste au moment où Henri commençait à bredouiller et à gémir. Mais il y eut de la résistance, l'autre voulait se montrer, elle vit même un instant des cheveux noirs et crépus et elle crut que ça y était et elle frissonna parce qu'on ne sait jamais ce qui va venir, si c'est le visage, ça va, ça marche encore mais il y a des nuits qu'elle avait passées sans fermer l'œil à cause des sales souvenirs qui étaient remontés à la surface, c'est affreux quand on connaît tout d'un homme et surtout *ça*. Henri, ça n'est pas la même chose, je peux l'imaginer de la tête aux pieds, ça m'attendrit, parce qu'il est mou, avec une chair toute grise sauf le ventre qui est rose, il dit qu'un homme bien fait, quand il est assis, son ventre fait trois plis, mais le sien en a six, seulement il les compte de deux en deux et il ne veut pas voir les autres. Elle éprouva de l'agacement en pensant à Rirette : « Lulu vous ne savez pas ce que c'est qu'un beau corps d'homme. » C'est ridicule, naturellement si, je sais ce que c'est, elle veut dire un corps dur comme la pierre, avec des muscles, j'aime pas ça, Patterson avait un corps comme ça, et moi je me sentais molle comme une chenille quand il me serrait contre lui ; Henri je l'ai épousé parce qu'il était mou, parce qu'il ressemblait à un curé.

Elle serra fortement les paupières et finalement, ce fut l'oreille de Rirette qui apparut, une petite oreille

cramoisie et dorée qui avait l'air en sucre candi. Lulu, à la voir, n'eut pas autant de plaisir que d'ordinaire parce qu'elle entendait la voix de Rirette en même temps. C'était une voix aiguë et précise que Lulu n'aimait pas. « Vous *devez* partir avec Pierre, ma petite Lulu ; c'est la seule chose intelligente à faire ». J'ai beaucoup d'affection pour Rirette mais elle m'agace un tout petit peu quand elle fait l'importante et qu'elle s'enchante de ce qu'elle dit. La veille, à la Coupole, Rirette s'était penchée avec des airs raisonnables et un peu hagards : « Vous ne *pouvez* pas rester avec Henri, puisque vous ne l'aimez plus, ce serait un crime. » Elle ne perd pas une occasion de dire du mal de lui, je trouve que ce n'est pas très gentil, il a toujours été parfait avec elle ; je ne l'aime plus, c'est possible, mais ça n'est pas à Rirette de me le dire ; avec elle tout paraît simple et facile : on aime ou on n'aime plus ; mais moi je ne suis pas simple. D'abord j'ai mes habitudes ici et puis je l'aime bien, c'est mon mari. J'aurais voulu la battre, j'ai toujours envie de lui faire mal parce qu'elle est grasse. « Ce serait un crime ». Elle a levé le bras, j'ai vu son aisselle, je l'aime toujours mieux quand elle a les bras nus. L'aisselle s'entr'ouvrit, on aurait dit une bouche, et Lulu vit une chair mauve, un peu ridée sous des poils frisés qui ressemblaient à des cheveux ; Pierre l'appelle « Minerve potelée » elle n'aime pas ça du tout. Lulu sourit parce qu'elle pensait à son petit frère Robert qui lui avait dit un jour qu'elle était en combinaison : « Pourquoi que tu as des cheveux sous les bras ? » et elle avait répondu : « C'est une maladie » ; elle aimait bien s'habiller devant son petit frère parce qu'il avait toujours des réflexions drôles, on se demande où il va chercher ça. Et il touchait à toutes les affaires de Lulu, il pliait les robes soigneusement, il a les mains si prestes, plus tard ce sera un grand couturier. C'est un métier charmant et moi, je dessinerai des tissus pour lui. C'est curieux qu'un enfant songe à devenir couturier ; si

j'avais été garçon, il me semble que j'aurais voulu être explorateur ou acteur, mais pas couturier ; mais il a toujours été rêveur, il ne parle pas assez, il suit son idée ; moi je voulais être bonne sœur pour aller quêter dans les beaux immeubles. Je sens mes yeux tout doux, tout doux, comme de la chair, je vais m'endormir. Mon beau visage pâle sous la cornette, j'aurais eu l'air distingué. J'aurais vu des centaines d'antichambres sombres. Mais la bonne aurait allumé presque tout de suite ; alors j'aurais aperçu des tableaux de famille, des bronzes d'art sur des consoles. Et des porte-manteaux. La dame vient avec un petit carnet et un billet de cinquante francs : « Voici ma sœur. — Merci, madame, Dieu vous bénisse. A la prochaine fois. » Mais je n'aurais pas été une vraie sœur. Dans l'autobus, quelquefois j'aurais fait de l'œil à un type, il aurait été ahuri d'abord, ensuite il m'aurait suivi en me racontant des trucs et je l'aurais fait coffrer par un agent. L'argent de la quête je l'aurais gardé pour moi. Qu'est-ce que je me serais acheté ? DE L'ANTIDOTE. C'est idiot. Mes yeux s'amollissent, ça me plaît, on dirait qu'on les a trempés dans l'eau et tout mon corps est confortable. La belle tiare verte, avec les émeraudes et les lapis-lazulis. La tiare tourna, tourna et c'était une horrible tête de bœuf mais Lulu n'avait pas peur, elle dit : Secourge. Les oiseaux du Cantal. Fixe. Un long fleuve rouge se traînait à travers d'arides campagnes. Lulu pensait à son hachoir mécanique puis à de la gomina.

« Ce serait un crime ! » Elle sursauta et se dressa dans la nuit, les yeux durs. Ils me torturent, ils ne s'en aperçoivent donc pas ? Rirette, je sais bien qu'elle le fait dans une bonne intention, mais elle qui est si raisonnable pour les autres, elle devrait comprendre que j'ai besoin de réfléchir. Il m'a dit « Tu viendras ! » en faisant des yeux de braise. Tu viendras dans ma maison à moi, je te veux toute à moi ». J'ai horreur de ses yeux quand il veut faire

l'hypnotiseur, il me pétrissait le bras ; quand je lui vois ces yeux-là, je pense toujours aux poils qu'il a sur la poitrine. Tu viendras, je te veux toute à moi ; comment peut-on dire des choses pareilles ? Je ne suis pas un chien.

Quand je me suis assise, je lui ai souri, j'avais changé ma poudre pour lui et j'avais fait mes yeux parce qu'il aime ça, mais il n'a rien vu, il ne regarde pas mon visage, il regardait mes seins et j'aurais voulu qu'ils sèchent sur ma poitrine, pour l'embêter, pourtant je n'en ai pas beaucoup, ils sont tout petits. Tu viendras dans ma villa de Nice. Il a dit qu'elle était blanche avec un escalier de marbre et qu'elle donne sur la mer et que nous vivrons tout nus toute la journée, ça doit faire drôle de monter un escalier quand on est nue ; je l'obligerai à monter devant moi, pour qu'il ne me regarde pas ; sans ça je ne pourrais même pas lever le pied, je resterais immobile en souhaitant de tout mon cœur qu'il devienne aveugle ; d'ailleurs ça ne me changera guère ; quand il est là, je crois toujours que je suis nue. Il m'a pris par les bras, il avait l'air méchant, il m'a dit « Tu m'as dans la peau ! » et moi j'avais peur, j'ai dit « oui » ; je veux faire ton bonheur, nous irons nous promener en auto, en bateau nous irons en Italie et je te donnerai tout ce que tu voudras. Mais sa villa n'est presque pas meublée et nous coucherons par terre sur un matelas. Il veut que je dorme dans ses bras et je sentirai son odeur ; j'aimerais bien sa poitrine parce qu'elle est brune et large, mais il y a un tas de poils dessus, je voudrais que les hommes soient sans poils, les siens sont noirs et doux comme de la mousse, des fois je les caresse et des fois j'en ai horreur, je me recule le plus loin possible mais il me plaque contre lui. Il voudra que je dorme dans ses bras, il me serrera dans ses bras et je sentirai son odeur ; et quand il fera noir nous entendrons le bruit de la mer et il est capable de me réveiller au milieu de la nuit s'il a envie de faire cela : je ne pourrai jamais m'endormir tranquille sauf quand j'aurais mes affaires, parce que

là, tout de même, il me fichera la paix et encore il paraît qu'il y a des hommes qui font cela avec les femmes indisposées et après ils ont du sang sur le ventre, du sang qui n'est pas à eux et il doit y en avoir sur les draps, partout, c'est dégoûtant, pourquoi faut-il que nous ayons des corps ?

Lulu ouvrit les yeux, les rideaux étaient colorés en rouge par une lumière qui venait de la rue, il y avait un reflet rouge dans la glace ; Lulu aimait cette lumière rouge et il y avait un fauteuil qui se découpait en ombre chinoise contre la fenêtre. Sur les bras du fauteuil Henri avait déposé son pantalon, ses bretelles pendaient dans le vide. Il faut que je lui achète des tirants de bretelle. Oh je ne veux pas, je ne veux pas partir. Il m'embrassera toute la journée et je serai *à lui*, je ferai son plaisir, il me regardera ; il pensera « c'est mon plaisir, je l'ai touchée là et là et je peux recommencer quand ça me plaira. » A Port-Royal. Lulu donna des coups de pieds dans les draps, elle détestait Pierre quand elle se rappelait ce qui s'était passé à Port-Royal. Elle était derrière la haie, elle croyait qu'il était resté dans l'auto, qu'il consultait la carte et tout d'un coup elle l'avait vu, il était venu à pas de loup derrière elle, il la regardait. Lulu donna un coup de pied à Henri ; il va se réveiller, celui-là. Mais Henri fit « Homphph » et ne se réveilla pas. Je voudrais connaître un beau jeune homme, pur comme une fille et nous ne nous toucherions pas, nous nous promènerions au bord de la mer et nous nous tiendrions par la main et la nuit nous coucherions dans deux lits jumeaux, nous resterions comme frère et sœur et nous parlerions jusqu'au matin. Ou alors j'aimerais bien vivre avec Rirette, c'est si charmant les femmes entre elles ; elle a des épaules grasses et polies ; j'était bien malheureuse quand elle aimait Fresnel mais ça me troublait de penser qu'il la caressait, qu'il passait lentement les mains sur ses épaules et sur ses flancs et qu'elle soupirait. Je ne la

toucherais pas pour tout l'or du monde, je ne saurais que faire d'elle même si elle voulait bien, si elle me disait « je veux bien » je ne saurais pas, mais si j'étais invisible, je voudrais être là pendant qu'on lui fait ça et regarder son visage (ça m'étonnerait qu'elle ait encore l'air d'une Minerve) et caresser d'une main légère ses genoux écartés, ses genoux roses et l'entendre gémir. Lulu, la gorge sèche, eut un rire bref : on a quelquefois de ces idées ! Une fois elle avait inventé que Pierre voulait violer Rirette. Et je l'aidais, je tenais Rirette dans mes bras ; hier elle avait le feu aux joues, nous étions assises, sur son divan, l'une contre l'autre, elle avait les jambes serrées, mais nous n'avons rien dit, nous ne dirons jamais rien. Henri se mit à ronfler et Lulu siffla. Je suis là, je ne peux pas dormir, je me fais du mauvais sang et lui il ronfle, l'imbécile. S'il me prenait dans ses bras, s'il me suppliait, s'il me disait : tu es tout pour moi, Lulu, je t'aime ne pars pas ! je lui ferais ce sacrifice, je resterais, oui, je resterais avec lui, toute ma vie, pour lui faire plaisir.

II

Rirette s'assit à la terrasse du Dôme et commanda un porto. Elle se sentait lasse, elle était irritée contre Lulu :

« ...et leur porto a le goût de bouchon, Lulu s'en moque parce qu'elle prend des cafés mais on ne peut tout de même pas prendre un café à l'heure de l'apéritif ; ici ils prennent des cafés toute la journée ou bien des cafés-crème parce qu'ils n'ont pas le sou, ce que ça doit les énerver, moi je ne pourrais pas, je flanquerais toute la boutique au nez des clientes, ce sont des gens qui n'ont pas besoin de se tenir. Je ne comprends pas pourquoi elle me donne toujours ses rendez-vous à Montparnasse, finalement ça serait aussi près de chez elle si elle me retrouvait au café de la Paix ou au Pam-Pam et moi ça m'éloignerait moins de mon travail ; je ne peux pas dire

comme ça m'attriste de voir toujours ces têtes-là, dès que j'ai une minute il faut que je vienne ici, sur la terrasse encore ça peut aller mais dedans ça sent le linge sale, je n'aime pas les ratés. Et même sur la terrasse je me sens déplacée parce que je suis un peu propre sur moi, ça doit étonner les gens qui passent de me voir au milieu des gens d'ici qui ne se rasent même pas et les femmes qui ont l'air de je ne sais quoi. On doit se dire « Qu'est-ce qu'elle fait là ? » Je sais bien qu'il vient quelquefois des Américaines assez riches quand c'est l'été mais il paraît qu'elles s'arrêtent maintenant en Angleterre avec le gouvernement que nous avons, c'est pour ça que le commerce de luxe ne marche pas, j'ai vendu moitié moins que l'an dernier à pareille époque et je me demande comment font les autres puisque c'est moi la meilleure vendeuse, Mme Dubech me l'a dit, je plains la petite Yonnel, elle ne sait pas vendre, elle n'a pas dû se faire un sou de plus que son fixe, ce mois-ci ; et quand on est resté sur ses pieds toute la journée on voudrait se détendre un peu dans un endroit agréable avec un peu de luxe, un peu d'art et un personnel bien stylé on voudrait fermer les yeux et se laisser aller et puis il faudrait de la musique en sourdine, ça ne coûterait pas tellement cher d'aller de temps en temps au Dancing des Ambassadeurs ; mais les garçons d'ici sont tellement insolents, on voit qu'ils ont affaire à du petit monde , sauf le petit brun qui me sert, il est gentil ; je crois que ça plaît à Lulu de se sentir entourée par tous ces types-là, ça lui ferait peur d'aller dans un endroit un peu chic, au fond elle n'est pas sûre d'elle, ça l'intimide dès qu'un homme a de belles manières, elle n'aimait pas Louis ; eh bien ! je pense qu'ici elle peut se sentir à son aise, il y a en qui n'ont même pas de faux-cols, avec leur air de pauvres et leurs pipes et ces yeux qu'ils vous jettent, ils n'essayent même pas de dissimuler, on voit qu'ils n'ont pas d'argent pour se payer des femmes, ça n'est pourtant pas ça qui manque dans le

quartier, c'en est même dégoûtant ; on dirait qu'ils vont vous manger et ils ne seraient même pas capables de vous dire un peu gentiment qu'ils ont envie de vous, de tourner la chose de manière à vous faire plaisir.

Le garçon s'approcha :

« Sec, votre porto, Mademoiselle ?

— Oui, merci ».

Il dit encore, d'un air aimable :

« Quel beau temps !

« Ça n'est pas trop tôt, dit Rirette ».

— C'est vrai, on aurait cru que l'hiver n'aurait jamais fini. »

Il s'en alla et Rirette le suivit des yeux. « J'aime bien ce garçon, pensa-t-elle, il sait se tenir à sa place, il n'est pas familier mais il a toujours un mot pour moi, une petite attention particulière. »

Un jeune homme maigre et voûté la regardait avec insistance. Rirette haussa les épaules et lui tourna le dos : « Quand on veut faire de l'œil aux femmes, on pourrait au moins avoir du linge propre. Je lui répondrai ça, s'il m'adresse la parole. Je me demande pourquoi elle ne part pas. Elle ne veut pas faire de peine à Henri, je trouve ça trop joli : une femme n'a tout de même pas le droit de gâcher sa vie pour un impuissant. » Rirette détestait les impuissants, c'était physique. « Elle doit partir, décida-t-elle, c'est son bonheur qui est en jeu je lui dirai qu'on ne doit pas jouer avec son bonheur. Lulu vous n'avez pas le droit de jouer avec votre bonheur. Je ne lui dirai rien du tout, c'est fini, je le lui ait dit cent fois, on ne peut pas faire le bonheur des gens malgré eux. « Rirette sentit un grand vide dans sa tête, parce qu'elle était si fatiguée, elle regardait le porto, tout visqueux dans son verre, comme un caramel liquide et une voix répétait en elle « le Bonheur, le Bonheur » et c'était un beau mot attendrissant et grave et elle pensait que si on lui avait demandé son avis au concours de *Paris-soir*, elle aurait dit

que c'était le plus beau mot de la langue française. « Est-ce que quelqu'un y a pensé ? Ils ont dit : Energie, Courage, mais c'est parce que ce sont des hommes, il aurait fallu que ce soit une femme, ce sont les femmes qui peuvent trouver ça, il aurait fallu deux prix, un pour les hommes et le plus beau nom ç'aurait été Honneur, un pour les femmes et j'aurais gagné, j'aurais dit Bonheur ; Honneur et Bonheur ça rime, c'est amusant. Je lui dirai : Lulu vous n'avez pas le droit de manquer votre bonheur. Votre Bonheur, Lulu, votre Bonheur. Personnellement je trouve Pierre très bien, d'abord c'est un homme pour de bon et puis il est intelligent, ce qui ne gâte rien, il a de l'argent il sera aux petits soins pour elle. Il est de ces hommes qui savent aplanir les petites difficultés de la vie, c'est agréable pour une femme, j'aime bien qu'on sache commander, c'est une nuance, mais il sait parler, aux garçons, aux maîtres d'hôtel, on lui obéit, moi j'appelle ça avoir de la carrure. C'est peut-être ce qui manque le plus à Henri. Et puis il y a des considérations de santé, avec le père qu'elle a eu, elle ferait bien de faire attention, c'est charmant d'être mince et diaphane et de n'avoir ni faim, ni sommeil, de dormir quatre heures par nuit et de courir Paris toute la journée pour placer des projets de tissus, mais c'est de l'inconscience, elle aurait besoin de suivre un régime rationnel, manger peu à la fois, je veux bien, mais souvent et à heures fixes. Elle sera bien avancée quand on l'enverra pour dix ans dans un sanatorium. »

Elle fixa d'un air perplexe l'horloge du carrefour Montparnasse dont les aiguilles marquaient onze heures vingt. « Je ne comprends pas Lulu, c'est un drôle de tempérament, je n'ai jamais pu savoir si elle aimait les hommes ou s'ils la dégoûtaient : pourtant avec Pierre elle devrait être contente, ça la change tout de même un peu de son type de l'an dernier, de son Rabut, Rebut, comme je l'appelais ». Ce souvenir l'amusa mais elle re-

tint son sourire parce que le jeune homme maigre la regardait toujours, elle avait surpris son regard en tournant la tête. Rabut avait la figure criblée de points noirs et Lulu s'amusait à les lui ôter en pressant sur la peau avec les ongles : « C'est écœurant mais ça n'est pas sa faute, Lulu ne sait pas ce que c'est qu'un bel homme, moi j'adore les hommes coquets, d'abord c'est si joli de belles affaires d'hommes, leurs chemises, leurs souliers, les belles cravates chatoyantes, c'est rude si l'on veut mais c'est si doux, c'est fort, une force douce, c'est comme leur odeur de tabac anglais et d'eau de cologne et leur peau quand ils sont bien rasés, ça n'est pas... ça n'est pas de la peau de femme, on dirait du cuir de cordoue, leurs bras forts se ferment sur vous, on met la tête sur leur poitrine, on sent leur douce odeur forte d'hommes soignés, ils vous murmurent des mots doux ; ils ont de belles affaires, de beaux souliers rudes en cuir de vache, ils vous murmurent « ma chérie ma douce chérie » et on se sent défaillir ; Rirette pensa à Louis qui l'avait quittée l'an dernier et son cœur se serra : « Un homme qui s'aime et qui a des tas de petites manières, une chevalière, un étui à cigarettes en or et des petites manies, seulement ceux-là, ce qu'ils peuvent être rosses, quelquefois, c'est pis que des femmes. Ce qui serait le mieux ce serait un homme de quarante ans, quelqu'un qui se soignerait encore avec des cheveux grisonnants aux tempes et rejetés en arrière, très sec avec de larges épaules, très sportif mais qui connaîtrait la vie et qui serait bon parce qu'il aurait souffert. Lulu n'est qu'une gamine, elle a de la chance d'avoir une amie comme moi, parce que Pierre commence à se lasser et il y en a qui en profiteraient au lieu que moi je lui dis toujours de prendre patience et quand il est un peu tendre avec moi, je n'ai pas l'air d'y faire attention, je me mets à parler de Lulu et je trouve toujours un mot pour la faire valoir mais elle ne mérite pas la chance qu'elle a, elle ne se rend pas

compte, je lui souhaite de vivre un peu seule comme moi depuis que Louis est parti, elle verrait ce que c'est de rentrer seule dans sa chambre le soir, quand on a travaillé toute la journée et de trouver la chambre vide et de mourir d'envie de poser sa tête sur une épaule. On se demande où on trouve le courage de se lever le lendemain matin et de retourner au travail et d'être séduisante et gaie et de donner du courage à tout le monde alors qu'on voudrait mourir plutôt que de continuer cette vie-là. »

L'horloge sonna la demie de onze heures. Rirette pensait au bonheur, à l'oiseau bleu, à l'oiseau du bonheur, à l'oiseau rebelle de l'amour. Elle sursauta : « Lulu a trente minutes de retard, c'est normal. Elle ne quittera jamais son mari, elle n'a pas assez de volonté pour ça. Au fond c'est surtout par respectabilité qu'elle reste avec Henri : elle le trompe mais tant qu'on lui dit « Madame » elle pense que ça ne compte pas. Elle dit pis que pendre de lui mais il ne faudrait pas qu'on lui répète le lendemain ce qu'elle a dit, elle se fâcherait tout rouge. J'ai fait tout ce que je pouvais et je lui ai dit ce que j'avais à lui dire, tant pis pour elle. »

Un taxi s'arrêta devant le Dôme et Lulu en descendit. Elle portait une grosse valise et son visage était un peu solennel.

« J'ai quitté Henri » cria-t-elle de loin.

(à suivre)

JEAN-PAUL SARTRE

LATVIA

Ne mugit pas la mer comme cent mille vaches
grosses de casques de bison frappant des gâches
pour un tonnerre bas qui nous répute frits
quand nous accourt le large étroitement épris
de supplanter à sublimités monotones
le calcaire gradin de nos terres lettones,
leurs tourtes de fumier, leurs fleuves de sapins.
Marchands d'hymnes, fermiers par le givre repeints,
lesteurs portant leur nuque écrite de losanges
par le vent, juifs taillés dans le kyste des anges,
ou bien ce cheval rose avec un museau bleu
qui broute la limaille et songe au fils de Dieu,
nous gueulâmes de peur dès qu'un parfait silence
d'anges inaperçus que leur fougue balance
débuta vers Riga, vers le rivage... Sans
aussitôt décharger ses carosses puissants
sur la ville qui tremble au cerceau d'une baille
la mer montait ainsi qu'une gueule qui bâille

1. Ce poème décrit le singulier raz-de-marée qui aura lieu en Lettonie. La mer, brusquement, s'élève hors de son lit. Elle demeure dressée et pendante devant les populations consternées. Verticale comme une muraille, elle se retient de s'abattre. Les spectateurs finissent par désirer que la menace aboutisse, que le cataclysme se consomme, et que cette colossale falaise d'eau, de haut en bas, se précipite sur les terres et sur les villes. Le bedeau chante des incantations. On ne lui connaissait pas ce talent. On se hasarde à toucher cette mer érigée. On la perce d'engins de fer pour qu'elle crève. Un marin y lance son poignard. Le poignard devient poisson. Un bourgeois, dans l'eau, plonge une ancre. La mer avale l'ancre et reste suspendue... Puis lentement, la mer se recouche dans son étalement accoutumé.

De cette répétition du déluge universel ce poème annonce la réalité beaucoup moins qu'il ne l'exige et la certifie.

ou comme une forêt lève en trois cent six ans,
tous ensemble un soupir au prix de nos présents.

Matière de cristal dont l'éminence appelle
d'un cotre chaviré la navale chapelle,
la mouvante donnée allait, que ne retint
nul mot, nous liquider avec notre pantin
de hangars, de tombeaux, de butoirs, d'hypogées.
Les falaises de l'onde insondable allongées
de tonnes de faiblesse et de lieu transparent
où colossal subvient le fusible parent
dont la planche du monde organise le rêve
détruisent la grandeur et bâtissent la trêve.
Devant nous jusqu'où donc la mer tenait debout ?

Non pas face du sphinx, odeur du caribou
ni la page plaquant les étages du livre
mais présence au delà du plan qu'elle délivre,
mais somnambule à vif qui pend sur la cité,
elle n'abrogeait rien de son opacité.
De sens incommutés qu'exalte et que caresse
tant de nomade humeur chez l'antique paresse
des lois dont le soleil nous cacha les raisons
nous saisissions ce bloc de pâles horizons
l'un sur l'autre campés pour le poids magnétique
qui groupe et qui retient aux pieds de la Baltique
notre peuple enrichi par l'avril de la mort.

Nul ne songeait à fuir ces prodiges du nord
vers le carré d'herbe ou de route où le dilue
bientôt l'écroulement de la masse goulue
qui ses dents mènera jusqu'aux acres du Don.

La paupière drissée et tendu l'espadon
et le poil des poignets qui flambe, nous, les types,
nous préférions, brusquant nos moitiés et nos pipes,
presque oiseaux moyennant la vigueur du désir

abject, sur nous cette eau qui, rocher de plaisir,
parachève le meurtre en souffrant qu'elle hésite
et s'enfle à retenir la finale visite.

« L'oiseau tombé... de la tempête... nous a dit
les lunes d'or... plombant les cerfeuils... de midi.
Mais des tétons... dans le sachet... d'une chemise
illuminent... en la couvrant... la nuit permise... »
Frères au crâne singulier, nous nous aimons
par l'épaule, aujourd'hui coupés de nos démons,
méditatifs héros de l'inutile joute
et si blancs, à humer l'imminent de la goutte
elle même puisée à la perle du lait
des sirènes mouillant le paterne galet,
que j'opte qu'elle exige autant qu'elle réfracte
notre blancheur où l'homme exulte et se rétracte.

La phoquesse opaline aux rigides essais,
quittant obliquement ses socles cadencés,
aux confins du cadastre insérait, juste, l'angle
où tout ce qui, jadis, hurle, gémit, s'étrangle,
les tarières, les trucs, les turbines, les treuils,
captif de la féroce espérance des deuils
frissonne dans le nid de la hauteur déclive.

Honorons le dieu kour et la duchesse live,
la guérisseuse lette et le rameur finnois
qui, près des longs corbeaux et des noirs casse-noix
de la hanse moderne aux brumeuses écharpes
ressuscitent en nous l'os courbe et droit des harpes
hostiles au grelot du cœur dans le baril.

« Le renard tâte l'or, crache sur ce péril
et sculpte le bois mauve où rosit le genièvre. »

Qui chante ? D'une voix prise au ras de la lèvre,

qui chante ? Ah ! Pour l'amour de celui qui n'en eut,
qui chante ?

Tous, ici, déserta l'inconnu.
Nous formons une pâte à la nasale crête.
D'un ventre, quelquefois, une note s'excrète
car l'âne et l'ours d'une breloque font des leurs.
Nos talons restent sourds à l'ourlet des malheurs.
Nos visages offerts ne reçoivent pas une
fraîche planète et l'heure inciterait la hune
de l'être vers le champ sans arbre et sans retour
où derrière les œufs du corail, un La Tour
assumant la douceur par les boucles du crime
poudre de tendre exil les rondes où périme
du manque et de l'excès l'égale adversité.

Un canasson de la police, bien monté,
chatouille du naseau la vitreuse percale.
Sujets d'une étendue après tout verticale
nous n'osons pas encore éprouver de nos doigts
la colonne de vague, héritière des toits
préposés, hier, au pas ténébreux de la barque.

A force de grandir et de fléchir, que s'arque
et que pète, et que roule, enfin, sur nos castors,
sur nos cirés, sur le riflard des direktors,
sur la justice, sur la guerre, sur la gare,
l'érectile marine où la croix ne bagarre !

« L'oiseau... L'oiseau tombé... » C'est le bedeau ! Lui ? Ça !..
Ce pavon mulotté dont le regard laissa
des rouilles sur le drap des fromagères mortes
et qui, les jours pesteux, marquait, d'un six, les portes,
chante, comme les trams, les cocottes, les huns.
Louche carillonneur des rousses et des bruns,
d'une mimique faite aux étriers de câble

il s'exhorte à ce chant qui, trop neuf, nous accable.
Puis, de celle qui n'en finit de ne nous choir,
il approche et, soudain, plus à cran qu'un séchoir,
vers la pâleur à pic où le sel se désiste
il hasarde, amphibie, une main d'exorciste.

Nous frémissons, déjà par la glaire rebus.

Suave aridité d'avides attributs
qui n'élurent que soi pour leur molle pelure
elle cède à l'effort se piquant de l'exclure
du sofa découché qui nous presse, bûcher.
Mais, d'étoile de moire honoré le toucher,
elle gagne ce nœud plus profond où la cible
limite les reculs de son piège flexible.

Inévitable, ainsi, la mer, où les vapeurs
montent au pôle avec de la barbe à l'amure,
où l'albatros discerne une noire ramure
de fleuves poursuivis, ressource des salmons,
l'image où nous planons lorsque nous n'écumons,
où la pose paisible au drapé de septembre
porte un soleil de cire au bout d'un cierge d'ambre,
où le vent dégourdit sur son bancal bourru
la moulure des bricks, le jupon de la bru
et l'ardente rousseur des signes et du phare,
l'étrangère qui file un sol qu'elle sépare,
la nonne où le pêcheur s'étonne de pêcher,
l'étale frondaison d'un profil de pêcher
derrière quoi bondit, empanaché de neige
et d'érable, l'élan rosi de la Norvège,
l'huile de lis, la nue où le maître des blés
ordonne un pur tissu de désastres câblés,
la voisine introduite aux jargons de l'aïeule,
la longue vie au loin tournant comme une meule,
moulant son propre grain sans arrêt rentoilé,

la mer capricieuse étoffait le délai
du perpendiculaire et sinistre baptême.

Nous la palpions. Nous la pincions. Osâmes, même,
lui promener un ongle ami du froid du sang.
Nous jugions que sourdrait un regain blêmissant
qui, tombereaux croulant aux greniers de la norme,
sur les champs accomplis goûtera qu'elle endorme
le corps de notre race et les biens et les maux.
Sans tarder radoubant ses liquides émaux,
elle, sur tous ses points par son cœur tapissée,
prêtait à son erreur l'ampleur d'une pensée.

De nous et de la mer qui donc était la mer ?

Nous cherchions, à travers le voile à peine amer,
les noyés déglingués sous un trépied de franges,
les oursins, fabuleux soupirants des oranges,
des vaisseaux du passé la dentelle de bois
où voyage, en velours, le bel astre, parfois,
d'une pieuvre où la roue avec l'astre compose
et, pareilles leurs dents à celles d'une rose,
les poissons dont les flancs étincellent d'amour.

La mer n'hébergeait rien qu'une espèce de jour.

D'argent comme aux blasons ou comme la syllabe
qui l'enferme, répudiés le thon, le crabe,
le malarmat poilu, le silure crêté,
prompt à se compléter de sainte rareté
dont l'intime bouquet la prouve et l'apprivoise,
elle faucha sur soi la myrte et la framboise,
gravit légèrement son fantôme d'éther,
de sa lisse clôture au sourire de fer
investit sa vacance, épuisa sa nuit pleine,
montagne se promut sans se déprendre plaine

et, peignant au rayon de son sexe jamais
son urne éviscérée et franche de fumets,
exaspère d'oubli les piliers d'une attente.

Affronta l'un de nous la mesure latente.

Notre horreur, jusqu'ici, pour ce brusque sauveur
le confirmait, l'exil décidant la faveur.
Mains pires que des mains, l'âme comme cette île
où ne vient que le chlore ou le plomb infertile,
des côtes de minuit, souvent, il émanait,
erratique cadavre à l'oblique bonnet
pour piller une pute à la verte pantoufle
ou, sur treize bourgeois, s'abattre, comme un souffle.
Nous lui disions le dur... Quelqu'un réclame-t-il ?
De sa poche carrée il tira cet outil
fait d'une garde et d'une dent courte et d'équerre
par quoi le coup de poing s'achève en cas de guerre.
Sous le souple du gel, lorsque notre bagnard
au disque de son bras attise le poignard,
la mer, elle, d'angoisse évidente se berce
jusqu'à l'instant siffleur que la touche et la perce
le dur hareng sur quoi se referment les eaux.
Incarcéré par l'une aux limpides ciseaux,
l'affûté pèlerin des anneaux de la trempe
lampe, assiège, bondit, et puis il tourne, il rampe,
il s'efforce vers nous qu'il supplie au delà
du baiser peu visible où la sœur redoubla
la sœur, femme de ciel, femme de flot, secrètes....

Le lanceur de couteau, quand n'explosent les crêtes
de la lune annulant l'estoc chargé de nous,
nous enseigne à heurter du mufle et des genoux
l'intenable douceur qui consterne d'espaces
d'abondance déserte et de molles impasses
le prodigue adoptif aisément orphelin.

S'il meurt et s'il ne meurt l'homme triste se plaint.

A l'ombre de la mer l'insoluble agonie
sous la voûte des soirs de rengaine brunie
tire un héros de plus du sillon des poltrons.
Le long du quai qu'un jour nous ne reconnaîtrons
il trotte bas, couvert du noir quintal d'une ancre.
Vous diriez, sur ces bords forbannissant le chancre
de tout ce qui pullule, et bouge, et jute, et perd,
un crabe lourd d'un membre affreusement impair,
un monstre au nom de tous élisant pour calvaire
d'éclater dans l'horreur de l'outre salivaire.
A deux doigts de la mer il s'abattit, lâchant
son ancre qui, tintée aux limites du chant,
nageuse retordant ses flèches que termine
la mouillure analogue aux toisons de l'hermine,
acéphale scaphandre en chemin de fraiser
les étangs empesés par le verbe toisé,
au lumineux néant trop superbe, trop libre
d'échafauder ici le néfaste équilibre,
s'adonne.
Mais la nacre aérée à ces chocs
ne se rend.
Nous, sur ce, des maisons et des docks,
suivis par notre race aux empires sous roche,
par notre dame ôtant de son goétre sa broche,
derrière nos patrons jamais tant nos amis
et les veneurs en train de manger leur permis,
nous apportons les pics, les bécus, l'incassable
harpon qui réduit seul notre pierre de sable,
la hache du bourreau, les sabres ahuris.
Ce pénétrant bétail sous les châles plus gris,
toujours plus, de la mer qui, cretonne, m'ennuie,
relève des poissons la danse évanouie.
Tels l'ancre et le surin, dans le zéro foncier
il sème sans profit le mirage d'acier.

« Crève ! Crève sur nous ! Ravage-nous plus vite !
Que ta vive bonté cède au chœur qui l'invite !
Ne nous cache plus rien du ciel que tu deviens.
Descends et couche-toi sur nous et sur nos chiens,
sur l'autel et la forge et la glaise et la fille... »

Sans même nous baguer l'orteil ou la cheville,
l'océane dressée avec ses archipels
d'où tombent quelquefois des morts et des appels,
la figure entre nous et ce qui de la terre
demeure à nos agneaux menés par le mystère,
l'accore merveilleuse aux sinistres ressorts
suspectant notre soif des lugubres essors
retourne avec lenteur dans son accoutumée.
Un peu d'écume encor flotte dans l'air.
Fumée...
O tutélaire, salutaire, chaste mer,
quand déjà nous crachions sur le don de l'enfer,
sur les champs qu'un bémol d'enfant meurtri ne froisse,
sur la ville où l'amour n'atteindra qu'il décroisse,
sur l'homme qui traqua d'un tel pas les meilleurs
de ses fils, empourprés par ardeur de l'ailleurs,
qu'il risqua, suscitant ta béante morsure,
d'y plonger avec eux, et d'une âme aussi sûre,
et de ne plus trancher, dans les urnes de l'an
mil, des trous du mousquet les iris du milan,
toi, du creux de ton lit sans repère tu frustres
nous que tu séduisis de vacances lacustres,
tu rythmes de nouveau, solide éternité,
nos fringales d'hiver, nos massacres d'été,
l'infatigable troc des caves et des cimes.

Mais j'ai vu le présage et flairé les abîmes.

AUDIBERTI.

UNE SAISON EN ENFER

C'est l'Enfer soviétique que je veux dire. Mon séjour, par la lecture, n'y a été que de quelques heures. Mais celui des deux auteurs, tous deux communistes [1], qui m'y ont introduit et qui font l'objet de la présente recension, a été de nombreuses années. Il ne s'agit pas de touristes, ni de diplomates, ni de journalistes, inférant de contacts superficiels et disjoints. Il s'agit de croyants, seulement à demi, autant qu'on peut le comprendre, désabusés. Il s'agit non pas d'une description, mais d'une expérience de Tophet, par des participants à son fonctionnement, soit à titre de rouages, soit de ce marc humain lui-même sous la pression de l'épouvantable vis. Les deux hommes viennent du dehors, attirés à Moscou par la passion révolutionnaire. D'abord accueillis et éprouvés, ils ne tardent pas à se montrer irréductibles à la machine qui après avoir voulu les broyer les élimine, heureusement pour eux, par une frontière autre que celle du Styx. Le premier a connu l'usine, la mine, le chantier, le *kolkhoz*, la chaire de professeur et diverses tâches d'inspection qui l'ont mené aux points les plus divers de l'immense bagne. Le second après quelques années d'activité politique et d'enseignement fut jeté en prison, où affluaient les victimes successives de la Révolution : il jouissait ainsi d'une chance unique de connaître toutes les formes et tous les effets du

1. Yvon : *L'U. R. S. S. telle qu'elle est*, préface d'André Gide ; et A. Ciliga : *Au pays du Grand Mensonge.*

système atroce d'oppression inauguré par Lénine et parachevé par Staline.

L'impression générale est résumée dans ces quelques lignes liminaires que j'emprunte à la préface de M. André Gide : *Le peuple est aujourd'hui plus malheureux en U. R. S. S. qu'il n'a jamais été, plus malheureux et moins libre que dans n'importe quel autre pays.*

Comme l'Italie de Mussolini et comme l'Allemagne de Hitler, la Russie de Staline est le résultat de cette immense mobilisation des peuples que la Grande Guerre a arrachés à leurs assises et qui se sont depuis trouvés impuissants à reprendre leur équilibre dans des cadres détruits ou affaiblis. L'Italie, pour la première fois consciente de son unité nationale, a éprouvé le besoin de s'affirmer, de *faire figure*, au dehors. L'Allemagne, humiliée dans son orgueil et comprimée dans ses intérêts par des textes étroits, s'est débarrassée de ses cloisons intérieures et a fait sauter l'un après l'autre, spécialement du côté où l'entraînait sa pente naturelle, les gonds de la prison où l'on avait essayé de l'enfermer. La Russie enfin a pris dans d'atroces convulsions le sentiment de son identité intime, de ses ressources profondes et de sa force extérieure. Matière humaine jusque-là, masse dormante et stagnante sourdement alimentée sous le contrôle d'un pouvoir hétérogène par des activités diffuses, lac sans courant abandonné à son propre poids, elle a voulu se donner elle-même les organes généraux nécessaires à un fonctionnement différencié, elle a essayé de s'accrocher directement et collectivement aux grandes forces naturelles sans le concours des intérêts privés. Sous l'empire de ces désirs latents il s'est produit chez ces trois peuples un travail d'amalgame et de simplification que j'appellerai, pour emprunter son langage à la géologie, métamorphique. Sous l'action de minorités énergiques et violentes, culminant dans la volonté ou plutôt dans l'instinct passionné d'un seul

homme, il a émergé de dessous la mince mosaïque bourgeoise, trois blocs, trois continents, trois systèmes de forces homogènes.

Dans la gravure qui sert de frontispice au *Léviathan* de Hobbes, on voit un être immense fait d'une multitude de petits individus à deux pattes en qui, si l'on regarde attentivement, on peut reconnaître les traits de l'espèce humaine. Il n'y a pas de meilleure image des trois monstres collectifs qui viennent de se dresser sur l'horizon de l'Histoire. Ce sont trois États militaires nés de la guerre et qui continuent à en respirer la psychose et à en incarner la loi. La guerre totale a fait surgir des États totalisés, tendus vers un but extérieur autre que l'aménagement et la jouissance du statu quo. L'individu n'est plus que l'élément attelé par la contrainte à un système : encore cette image est-elle insuffisante à dépeindre l'effroyable outillage à la fois d'aspiration et de compression qui s'est constitué autour de lui, réduisant le corps à l'état de fibre et aspirant l'âme. Quand la loi de l'Ensemble est ainsi posée en principe, la liberté de l'individu, l'appel de sa part à un droit personnel quelconque, est non seulement un danger, mais une absurdité et un scandale. Défense de parler, défense d'écrire, défense de savoir, défense de penser hors de la norme. Les éléments hétérogènes et inassimilables, comme les Juifs et les diverses églises qui peuvent servir de support à cet ennemi qu'on appelle la conscience individuelle, sont proscrits, écrasés ou paralysés. L'Etat s'en empare ou en restreint l'usage. Chaque État est devenu un vaste « concern » où l'activité du bétail humain est attentivement dirigée et le profit, qui pourrait nourrir une dangereuse indépendance, soutiré : en Allemagne on a même commencé à s'occuper de la reproduction et de l'élevage suivant les règles de l'eugénie. On espère ainsi obtenir des *races* différenciées comme pour les vaches et les cochons. L'éducation est devenue une propagande. Les

professeurs, les livres, les journaux, la radio, le cinéma, les murs eux-mêmes, comme en Italie, qui crient du matin au soir : *Duce ! Duce ! Duce !* tout contribue à assourdir, à abasourdir la pensée, à l'astreindre à un rythme et à un élan commun, comme une musique militaire continuelle, comme un tambour qui ne cesse pas de rouler. La technique à ce point de vue dans les trois États totalitaires qui font l'objet de la présente étude est arrivée à une véritable perfection.

Deux vieux pays chargés de traditions comme l'Italie et l'Allemagne n'ont pas été sans opposer quelque résistance à l'opération unificatrice, procédant à la fois du dedans et du dehors, que je viens de décrire. Il a fallu procéder à pas successifs. Mais en Russie, une fois volatilisée sous l'effet des passions populaires la classe dominante peu nombreuse et désorganisée, une fois posé le principe de la dictature, une fois constitués les instruments militaires et policiers qui la rendaient effective, on pouvait faire ce qu'on voulait. Un parc humain de millions de têtes moutonnant jusqu'aux limites de l'horizon ! Voilà ce que Lénine et Staline, comme Ivan le terrible et Pierre le Grand, ont pu voir du haut du Kremlin.

Aujourd'hui, et la scène débarrassée des idéologies, des prétentions, des illusions et des mensonges, la situation, telle que la décrit, avec une franchise et une honnêteté qui forcent la sympathie, M. Yvon, est celle-ci : c'est que la Russie est devenue la plus colossale et la plus parfaite Société anonyme, l'outillage le plus inexorable, en dehors de tout principe spirituel, d'exploitation de l'homme par l'homme qu'ait jamais pu rêver Karl Marx. La trouvaille a été de faire luire, aux yeux de ces simples l'idée, que désormais ils ne travailleraient plus pour un présent sans espoir, pour le profit et la satisfaction de quelques individus, étiquetés du nom de capitalistes, mais pour la création de quelque

chose de nouveau, de raisonnable, d'immense et de juste, où la production, en même temps que la distribution et la consommation, serait à la mesure des besoins ; qui serait l'œuvre de tous et la propriété de chacun, et en qui s'exprimerait dans une fructification prodigieuse, à l'abri des cupidités et des discordances individuelles, la communion de tout un peuple avec lui-même. Dans le morne hiver du pays de Gog, Lénine et ses camarades du wagon plombé, apportaient l'espérance, l'idée de quelque chose d'énorme à réaliser tous ensemble. En somme une grande entreprise de travaux publics : c'est elle qui aujourd'hui est devenue une entreprise de travaux forcés.

Mais il y a quelque chose de pire que la tyrannie d'un homme, c'est la tyrannie d'une idée. Du moment où la création d'une cité nouvelle prend la valeur d'un impératif catégorique, d'un plan qui s'impose, le matériel humain destiné à la réaliser se divise comme de lui-même en deux catégories : l'État-major et la troupe, les dirigeants et les dirigés, le problème réduit à ses éléments positifs étant de tirer de ces derniers le plus possible d'activité efficace au moins de frais possible. Car le rendement d'une machine a des limites, mais le rendement de l'être humain, de la *pièce*, comme disaient les anciens négriers, est susceptible, avec une technique appropriée, d'une extension que l'on peut qualifier d'éblouissante, dans le cadre de cette *Loi d'airain* dont parle le prophète Karl Marx. Entre ces deux catégories, au dire de nos deux auteurs, la différence n'a cessé de s'accroître, et la Russie sociale nous présente le tableau suivant, à la fois grandiose et simple.

Les dirigés ou exploités comportent les espèces suivantes :

1° Les *esclaves* purs et simples. C'est cette partie de la population que pour une raison ou pour une autre on a jugée dangereuse et irréductible. Elle comprend les

anciens bourgeois, les prêtres, les koulaks, beaucoup de cosaques et une proportion considérable de paysans. Leur nombre est immense et peut être évalué à plusieurs centaines de mille. L'antiquité elle-même n'a pas connu de telles accumulations de captifs deshumanisés. Sans aucune préoccupation de famille (Karl Marx ne reconnaît pas la famille), ils sont expédiés par trains entiers vers le Nord ou vers la Sibérie. Ciliga nous dépeint ces trains bondés jusqu'à l'étouffement de bétail empilé, certains malheureux réduits à un tel désespoir qu'ils cassaient la tête de leurs enfants contre les poteaux télégraphiques. Une fois arrivés dans des conditions d'indigence complète au point de vue des vêtements, des souliers et même des outils, dans les déserts glacés de la toundra, ils sont astreints à un travail exténuant, sous la surveillance de brutes humaines, elles-mêmes stimulées par la terreur de Moscou. Les femmes les plus jeunes sont livrées à la prostitution. Pour nourriture quelques bols de kasha, ou une soupe aux harengs pourris. Pour abri, des baraques légères où le bétail est tellement entassé que les gens sont littéralement obligés de coucher les uns sur les autres. C'est dans ces conditions qu'ont été réalisés ces grands travaux dont se vante la propagande soviétique, le canal de la mer Blanche, le chemin de fer du Turk Sib, que sont exploités les placers de la Lena (qui rapportent au gouvernement esclavagiste des millions de livres sterling immédiatement expédiés en Angleterre et en Amérique). C'est dans ces conditions que vont être exécutés les nouveaux grands travaux prévus, tels que le canal de la Volga et de la Mer Caspienne.

2° Les *Serfs*. Ils se divisent en deux catégories, les paysans et les ouvriers.

A la suite de l'expropriation des « bourgeois », les paysans Russes pendant les quelques années de régime de la Nep avaient connu un moment de prospérité.

Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que la juxtaposition d'un régime collectif et, disons, d'un régime propriétarien, était impossible. Une logique inflexible exigeait la disparition de l'un ou de l'autre. Staline décréta la collectivisation paysanne et l'incarcération de tous les terriens dans d'immenses exploitations dénommées *Kolkhoses*. Il en résulta d'abord un double massacre : celui du bétail à quatre pattes que les paysans préférèrent massacrer plutôt que de le livrer à l'Etat : et puis celui du bétail à deux pieds, baptisé pour la circonstance du nom de koulaks, dont le Gouvernement de Moscou avait décidé de *liquider* l'opposition. En second lieu deux épouvantables famines, celles de 1931 et celle de 1933 qui firent des millions de victimes [1]. Aujourd'hui les paysans à qui le généreux Staline a rendu la possession d'une isba, d'une vache, de quelques volailles et de quelques lopins de terre, ont droit de toucher, après une année de labeur caporalisé, les quelques kopecks que leur laissent les prélèvements de Moscou et les impôts, et qui sont insuffisants à leur procurer les objets fabriqués de première nécessité que l'industrie d'état, remplaçant, après l'avoir supprimée, tout l'artisanat domestique, est en grande partie impuissante à leur livrer, même à des prix exorbitants.

Parlons maintenant de la classe ouvrière à laquelle les deux auteurs ici recensés ont été mêlés de près et sur le sort de qui ils ont pu nous donner des renseignements détaillés et de première main. Bien entendu, pour les ouvriers comme pour les paysans, c'est le servage. Les usines, les chantiers et les mines sont gardées par des sentinelles armées et la liberté de changement et de déplacement a été de fait supprimée. Nous ne parlons

1. Après ces opérations le recensement de la population aboutit à la constatation d'un déficit de 40 millions d'*âmes* (je demande pardon à M. André Gide pour l'emploi de ce mot, mais il s'agit d'*âmes mortes*). Résultat : on fusille les recenseurs.

pas bien entendu du droit de grève. Les syndicats sont des organes entièrement placés dans la main de la police. Le directeur est maître absolu et tout relâchement de sa part, toute défaillance dans le chiffre de production dont il est personnellement responsable entraînerait pour lui la destitution et probablement l'abattage. Ce principe d'exigence et de terreur prévaut d'ailleurs à tous les degrés de l'organisation industrielle. Nul besoin de dire que l'espionnage le plus savant permet d'ausculter, à leur naissance même, les paroles, les pensées et les velléités des assujettis. Les salaires encore réduits par les souscriptions « volontaires », les journées de travail gratuites et également « volontaires », suffisent tout juste à maintenir, comme on dit, l'âme et le corps ensemble (s'il est permis d'emprunter ce mot d'*âme* à un « lexique » périmé). Les conditions de logement sont indescriptibles. Mais je n'ai parlé jusqu'ici que du piston compresseur ; la grande trouvaille soviétique, le progrès sublime sur l'ancien « sweating system », est le piston que j'appellerai « aspirateur ». Il s'agit de tirer de l'être humain tout ce qu'il peut fournir. Et pour cela il ne suffit pas d'avoir rétabli le *travail aux pièces*, objet traditionnel des dénonciations ouvrières, d'avoir instauré dans des conditions de férocité inouïes dans les ateliers toutes les inventions de Ford, de Taylor et Bedeaux, le travail à la chaîne, le chronométrage, etc. Le régime soviétique a inventé le *stakhanovisme*. De même que dans les abattoirs de Chicago on a dressé certains animaux à prendre la tête du troupeau et à le conduire en bon ordre à l'échaudoir, de même dans toutes les industries on a choisi un certain nombre de gaillards et de gaillardes, largement rémunérés, qui savamment encadrés arrivent à des chiffres de rendement fabuleux. Ces chiffres une fois acquis servent de base à l'accroissement progressif des *normes*, c'est-à-dire du rendement moyen, exigé bien entendu sans augmentation de salaire, de la masse. A cela s'ajoutent les promesses de récom-

penses, les concours, l'émulation (et toujours par derrière le menace et la police). Le tout dans la vocifération continuelle de la propagande et de la statistique.

Je laisserai de côté, pour faire court, les conditions monstrueuses d'insécurité et d'insalubrité sur lesquelles nous renseignent MM. Yvon et Kleber Legay.

3° Les *incarcérés*. Ce sont les citoyens de la prison, soit qu'ils attendent le jugement, presque toujours suivi, ou plus généralement précédé, de la condamnation, soit que pour une raison ou pour une autre l'administration juge le grand air dangereux pour eux et pour elle et tienne à les conserver étroitement serrés dans son garde-manger. M. Ciliga décrit une de ces prisons relativement bénignes où il resta plusieurs années. C'est seulement dans ces sombres chambrées, déclare-t-il avec humour, que subsistent la liberté de pensée et de parole. Les détenus en profitent pour se livrer à ces interminables *razgovors* qui sont, à ce qu'il semble, la nécessité vraiment vitale du tempérament russe. Mais il y a l'isoloir, il y a la chambre de torture. M. Ciliga a écouté les hurlements des damnés de cet enfer. Il a entendu un ancien fonctionnaire du Guépéou déclarer que depuis sa fondation cette organisation avait procédé à 35 millions d'arrestations. Lui-même estime ce chiffre exagéré et ne le croit pas supérieur à 10 ou 15 millions.

4° Enfin il y a les parias, les *outcasts*, les épaves, dont nos deux auteurs ne disent que quelques mots, ceux qui ne sont inscrits nulle part, même sur un livre d'écrou, les proscrits, les isolés, les prêtres, les chiens errants, les enfants sans famille...

Et voilà pour le côté des *dirigés*. Passons à celui des directeurs.

Le système tyrannique appliqué en Russie n'a rien d'original que l'énormité de l'échelle sur lequel il est appliqué. Dès le XVIe siècle l'ami de Montaigne, la Boétie en indiquait dans un opuscule demeuré célèbre, intitulé le *Contre Un*, les principaux traits qui sont :

espionnage, division, terreur. Il faut que tout homme investi d'une parcelle quelconque d'autorité se sente à la fois menacé par en bas par un concurrent intéressé à le remplacer et d'en haut par un chef, à son égard tout puissant, toujours responsable devant un supérieur lui-même irresponsable. Le tout dans une atmosphère de profond mystère.

Ce système comporte avant tout une armée et une police fortement organisés. Sur ces deux points nos auteurs ne nous donnent qu'assez peu de renseignements. Mais nous en avons, provenant d'autres sources, surabondants. La Tchéka et la Guépéou se sont fait une réputation que l'interrogatoire de leur dernier directeur, l'immonde Jagoda, récemment fusillé, n'a fait que confirmer. Quant à l'armée, suivant la tradition prétorienne, si choyée et surveillée qu'elle soit, c'est probablement elle qui tient le secret de l'avenir.

On comprend que le système d'un continent entier pris en régie par une seule entreprise comporte pour la distribution et pour le contrôle des diverses tâches jusqu'ici assumées par les particuliers une bureaucratie innombrable et vertigineuse, un peuple de sauterelles qui chaque jour consomme en papier la valeur d'une forêt. A un moment elle contrôlait jusqu'à la ponte des volailles. Or chacun sait que le papier produit de lui-même la tricherie, le faux, le mensonge, la concussion, la corruption et la catastrophe, comme les tuyaux d'égout produisent des rats et des cafards, surtout dans une atmosphère d'abrutissement et de famine. Ça ne fait rien : il y a pour tout arranger la machine à décerveler qui fonctionne à toute vitesse. Une paysanne glane quelques boisseaux de blé dans un champ : fusillée ! un accident de chemin de fer se produit ! On fusille le mécanicien et le chef de gare. Un four s'écroule dans une usine à raison des mauvais matériaux fournis : on fusille le directeur et les ingénieurs. Tout va bien.

Au-dessus des bureaucrates il y a les grands chefs, ceux

qui établissent les *plans* que le second échelon est chargé d'exécuter et de contrôler. Le monde entier a retenti de la propagande qui a été faite autour du premier et du second plan quinquennal. M. Yvon s'appuyant sur les statistiques déclare que de grands résultats ont été obtenus. Et en effet, le matériel humain ne coûtant rien, c'est un fait qu'on a remué énormément de terre, de fer et de ciment et que dans certains compartiments, spécialement celui de l'aviation, la production s'est considérablement développée. Des usines gigantesques comme le Dnieprostroï, Magnétogorsk, les usines de tracteurs de Gorki et de Kharkoff ont été construites. Mais d'une manière générale le Plan porte la marque de l'incompétence, du charlatanisme, de l'ignorance, de l'incohérence, de la témérité de joueurs et de criminels, des gens qui l'ont conçu, et qui, sous le prestige que confère toujours la force et le sang versé, sont restés des primaires, des théoriciens de bas étage et des sots. « Les grands noms, dit M. Boris Souvarine dans un article récent que vient de publier la *Vie Intellectuelle* (10 avril) représentaient donc, en fin de compte, des réputations usurpées ou surfaites et, à parler net, de petits hommes... Sous un régime tant soit peu démocratique d'émulation et de compétition normales, très peu de ces noms eussent percé ». Comme les enfants de quatorze ans qui lisent des histoires de Peaux-Rouges et de Gangsters, la bande groupée autour de Lénine a été éblouie par le gigantisme de l'économie américaine et par les triomphes (aujourd'hui bien ternis) de ce qu'on appelait la *mass production*. Il a fallu à tout prix réaliser des usines, des générateurs d'électricité plus grands qu'aux Etats-Unis : des gratte-ciel plus élevés qu'à New-York : des exploitations agricoles plus étendues que celles du Texas et du Colorado. Et cela tout de suite, sans préparation, sans études. Naturellement les bourdes les plus colossales ont été commises. Des usines ont été construites sur des gisements inexistants : le barrage du Dnieper a été

élevé sans qu'on sache encore aujourd'hui à quoi le faire servir : d'immenses centres de travail ont été créés sans qu'on sache comment loger et alimenter les foules ouvrières qui y ont été parquées : la fonderie de Magnétogorsk a été établie dans les solitudes de l'Oural, sans eau, et ravitaillée de combustible par des mines situées à une distance de 2.000 kilomètres, tandis que des gisements plus tard reconnus se trouvaient tout près ; le canal de Moscou a une profondeur de cinq mètres tandis que celle de la Volga qu'il rejoint est beaucoup moindre : on crée des fabriques d'autos gigantesques, mais il n'y a pas de routes : on massacre les chevaux, on fait des tracteurs à la place, mais il n'y a pas de personnel pour les manœuvrer, pas de pétrole pour les ravitailler, pas d'ateliers pour les réparer : on fait venir des reproducteurs coûteux et on les laisse mourir de faim, etc., etc. A ces maux toujours la même explication : sabotage et trahison. Et en avant la machine à décerveler !

Je parlais tout à l'heure de la *mass production* que j'ai eu tout le loisir moi-même d'étudier en Amérique. Elle est aujourd'hui en pleine régression. Les grandes exploitations rurales, du genre de celles de Campbell, ont fait faillite sous le poids des frais généraux et de la monoculture. Ford s'efforce d'éparpiller de plus en plus ses ateliers. Tout l'effort de Roosevelt consiste, par la production de l'électricité à bon marché, à remettre en honneur les petits ateliers. Les géants ont un immense défaut, c'est qu'ils ne sont pas souples, ne s'adaptent pas aux multiples besoins du public et du progrès, et par leur masse même multiplient d'un coefficient formidable les risques de l'erreur. Je citerai comme un exemple le modèle T de Ford dont le public cessa de vouloir une fois qu'il eut atteint sa perfection. Pour une industrie d'État tout progrès est une véritable catastrophe parce qu'il rend inutiles d'énormes investissements.

Que dire quand ces créations monstrueuses sont réalisées par des gens malhonnêtes et incompétents ? Que

dire d'un plan qui sacrifie délibérément deux ou trois générations, qui doivent grelotter et mourir de faim, en attendant qu'on ait achevé d'édifier le Moloch de fer et de ciment? Il est vrai que, si l'on en croit M. Ciliga, les souffrances de la vile populace n'atteignent pas les hautes régions des dirigeants, où la vie qu'on mène paraît tout à fait agréable et où les fils à papa continuent à prospérer.

Au-dessus de tout le Grand Mongol, le chef bien aimé, le Soleil, etc., pour lequel les malheureux intellectuels (encore une classe dont je n'ai pas parlé, de toutes la plus ignominieuse et la plus dégradée), épuisent les formules de l'adulation asiatique : Staline.

C'est avec ce tyran, c'est avec ce peuple de bourreaux et d'esclaves, que la France conservatrice, par les soins de M. Louis Barthou, a conclu ce pacte dont nous retirons tant d'honneur et de profit. C'est ce régime que les Azana et les Caballero, aidés par Moscou, se sont efforcés d'établir à nos portes.

La conclusion de cette étude sera double ; la première est celle que me fournit Lénine lui-même dans une phrase saisissante citée par André Gide au début de sa préface : *Jusqu'à présent il n'est pas une Révolution qui en fin de compte n'ait abouti à un renforcement de la machine administrative.* Quelle est la raison de ce fait incontestable ? C'est que toute révolution a pour résultat d'émietter le corps social, de réduire l'individu à l'état de cellule à la fois indépendante et impuissante. Dès lors la tyrannie, la force pure, appuyée sur la nécessité, a beau jeu à son égard. L'Etat devient le plus féroce et le plus terrible des maîtres et des patrons parce qu'il est tout-puissant, anonyme et irresponsable. Contre ce Moloch l'individu n'a qu'une défense qui est l'association libre et la propriété, personnelle et collective.

La seconde conclusion est que dans tout Etat, il faut ce que j'appelle un *donné*, une autorité morale et nationale incontestée, représentant la tradition et le *sens*

commun et imposant son arbitrage. Tout ne peut pas être éternellement remis en question par des clubs d'oisifs et de bavards, comme celui qui fonctionnait dans cette prison de l'Oural, dont M. Ciliga nous fait la peinture amère et comique et dont chaque membre représentait à lui tout seul un parti différent. Dans les pays où l'institution monarchique s'est affaiblie, ce rôle est rempli utilement, ou disons tant bien que mal, comme les événements l'ont montré, par des corps partiellement soustraits au vertige électoral, comme les Sénats Américain et Français.

Le titre de l'un des ouvrages ici analysés est « Le Pays du grand Mensonge ». Et en effet, dit M. Boris Souvarine, dans une page saisissante de l'étude que je citais tout à l'heure, en U. R. S. S. tout est mensonge, tout le monde est habitué à mentir jusque sur les bords de la tombe, comme l'ont montré les monstrueux procès auxquels l'Europe vient d'assister avec horreur.

« L. U. R. S. S., dit Boris Souvarine, n'est que mensonge, de la base au faîte. Dans les quatre mots que représentent ces quatre initiales il n'y a pas moins de quatre mensonges. La Constitution contient plusieurs mensonges par article. Le mensonge est l'élément naturel de la société pseudo-soviétique. Staline, d'après la loi fondamentale, n'existe pas : mensonge. Le Politbureau, suivant les documents officiels, n'a jamais existé : mensonge. Le Parti, élite de la population : mensonge. Les droits du peuple, la démocratie, les libertés : mensonges. Les plans quinquennaux, les statistiques, les résultats, les réalisations : mensonges. Les textes et les chiffres : mensonges. Les emprunts, les souscriptions : mensonges. Les preuves : mensonges. Les photos : mensonges. Les témoins, les témoignages, faux témoins, faux témoignages. Les assemblées, les congrès : théâtre, mise en scène. La dictature du prolétariat : immense imposture. La spontanéité des masses : méticuleuse organisation. La droite, la gauche : mensonge et men-

songe. Stakhanov : un menteur. Le stakhanovisme : un mensonge. La vie joyeuse : une farce lugubre. L'homme nouveau : un ancien gorille. La culture : une inculture. Le chef génial : un tyran obtus. Le socialisme : un mensonge éhonté. La plus heureuse jeunesse du monde : le plus grand mensonge du monde. L'unanimité ? mensonge. Le trotskysme ? mensonge. Le terrorisme ? mensonge. L'espionnage ? mensonge. Même le beurre mélangé de clous, ce ne peut être qu'un énorme mensonge, au prix exorbitant où sont les clous soviétiques, d'ailleurs introuvables. Unique réalité : la terreur, qui décompose les esprits et empoisonne les consciences. Le mensonge est le premier corollaire de la terreur. »

Oui, mais le mensonge n'a qu'un temps, comme la violence et la passion, qui sont la cause de la naissance de tous les régimes dictatoriaux et totalitaires et qui finissent par en être la ruine. Tôt ou tard la vérité finit par être la plus forte. Dans son magnifique sermon sur les Anges, Bossuet cite cette phrase du livre des Juges : *Stellae manentes in ordine et cursu suo pugnaverunt contra Sisaram. Les étoiles du ciel demeurant dans leur ordre ont combattu contre Sisara.* Ce n'est plus le soleil que Josué éprouve le besoin d'arrêter pour venir à bout des Amalécites. Les étoiles du ciel n'ont qu'à persister dans leur ordre sublime et dans leur cours pour venir à bout du désordre humain.

Et ce jour là sera réalisée la prophétie portée jadis contre Gog. *Voici que je t'envelopperai, et que je te tirerai, et que je te ferai monter des extrémités du Nord. La terre sera jonchée de tout ce matériel que tu as fabriqué et il faudra des années pour s'en débarrasser. Et en ce jour-là je donnerai à Gog un lieu célèbre pour sépulcre qui frappera de stupeur tous les passants : là ils enseveliront Gog avec toute sa multitude et on l'appellera la vallée de la multitude de Gog et la terre sera purifiée* (Ezech. Ch. 39).

PAUL CLAUDEL

LA PSYCHANALYSE DU FEU

I

Il suffit que nous parlions d'un objet pour nous croire objectifs. Mais par notre premier choix, l'objet nous désigne plus que nous ne le désignons et ce que nous croyons nos pensées fondamentales sur le monde sont souvent des confidences sur la jeunesse de notre esprit. Parfois nous nous émerveillons devant un objet élu ; nous accumulons les hypothèses et les rêveries ; nous formons ainsi des convictions qui ont l'apparence d'un savoir. Mais la source initiale est impure : l'évidence première n'est pas une vérité fondamentale. En fait, l'objectivité scientifique n'est possible que si l'on a d'abord rompu avec l'objet immédiat, si l'on a refusé la séduction du premier choix, si l'on a arrêté et contredit les pensées qui naissent de la première observation. Toute objectivité, dûment vérifiée, dément le premier contact avec l'objet. Elle doit d'abord tout critiquer : la sensation, le sens commun, la pratique même la plus constante, l'étymologie enfin, car le verbe, qui est fait pour chanter et séduire, rencontre rarement la pensée. Loin de s'émerveiller, la pensée objective doit ironiser. Sans cette vigilance malveillante, nous ne prendrons jamais une attitude vraiment objective. S'il s'agit d'examiner des hommes, des égaux, des frères, la sympathie est le fond de la méthode. Mais devant ce monde inerte qui ne vit pas de notre vie, qui ne souffre d'aucune

de nos peines et que n'exalte aucune de nos joies, nous devons arrêter toutes les expansions, nous devons brimer notre personne. Les axes de la poésie et de la science sont d'abord inverses. Tout ce que peut espérer la philosophie, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires, de les unir comme deux contraires bien faits. Il faut donc opposer à l'esprit poétique expansif, l'esprit scientifique taciturne pour lequel l'antipathie préalable est une saine précaution.

Nous allons étudier un problème où l'attitude objective n'a jamais pu se réaliser, où la séduction première est si définitive qu'elle déforme encore les esprits les plus droits et qu'elle les ramène toujours au bercail poétique où les rêveries remplacent la pensée, où les poèmes cachent les théorèmes. C'est le problème psychologique posé par nos convictions sur le feu. Ce problème nous paraît si directement psychologique que nous n'hésitons pas à parler d'une psychanalyse du feu.

De ce problème, vraiment primordial, posé à l'âme naïve par les phénomènes du feu, la science contemporaine s'est presque complètement détournée. Les livres de Chimie, au cours du temps, ont vu les chapitres sur le feu devenir de plus en plus courts. Et les livres modernes de Chimie sont nombreux où l'on chercherait en vain une étude sur le feu et sur la flamme. *Le feu n'est plus un objet scientifique.* Le feu, objet immédiat saillant, objet qui s'impose à un choix primitif en supplantant bien d'autres phénomènes, n'ouvre plus aucune perspective pour une étude scientifique. Il nous paraît alors instructif, du point de vue psychologique, de suivre l'inflation de cette valeur phénoménologique et d'étudier comment un problème, qui a opprimé la recherche scientifique durant des siècles, s'est trouvé soudain divisé ou évincé sans avoir été jamais résolu. Quand on demande à des personnes cultivées, voire à des savants, comme je l'ai fait maintes fois : « Qu'est-ce que le feu ? »

on reçoit des réponses vagues ou tautologiques qui répètent inconsciemment les théories philosophiques les plus anciennes et les plus chimériques. La raison en est que la question a été posée dans une zone objective impure, où se mêlent les intuitions personnelles et les expériences scientifiques. Nous montrerons précisément que les intuitions du feu — plus peut-être que toute autre — restent chargées d'une lourde tare. Elles entraînent à des convictions immédiates dans un problème où il ne faudrait que des expériences et des mesures.

I

La Psychanalyse a entrepris depuis longtemps déjà l'étude des légendes et des mythologies. Elle a préparé pour les études de ce genre un matériel d'explications suffisamment riche pour éclaircir les légendes qui entourent la conquête du feu. Mais ce que la Psychanalyse n'a pas encore complètement systématisé — bien que les travaux de C. G. Jung aient jeté sur ce point une intense lumière — c'est l'étude des explications scientifiques, des explications objectives qui prétendent fonder les découvertes des hommes préhistoriques. Dans ce chapitre nous allons réunir et compléter les observations de C. G. Jung en attirant l'attention sur la faiblesse des explications rationnelles.

Il nous faut d'abord critiquer les explications scientifiques modernes qui nous paraissent assez mal appropriées aux découvertes préhistoriques. Ces explications scientifiques procèdent d'un rationalisme sec et rapide qui prétend bénéficier d'une évidence récurrente, sans rapport pourtant avec les conditions *psychologiques* des découvertes primitives. Il y aurait donc place, croyons-nous, pour une psychanalyse indirecte et seconde, qui chercherait toujours l'inconscient sous le conscient, la

valeur subjective sous l'évidence objective, la rêverie sous l'expérience. On ne peut étudier que ce qu'on a d'abord rêvé. La science se forme plutôt sur une rêverie que sur une expérience et il faut bien des expériences pour effacer les brumes du songe. En particulier, le même acte travaillant la même matière pour donner le même résultat objectif n'a pas le même sens subjectif dans des mentalités aussi différentes que celles de l'homme primitif et de l'homme instruit. Pour l'homme primitif la pensée est une rêverie centralisée ; pour l'homme instruit, la rêverie est une pensée détendue. Le sens dynamique est inverse d'un cas à l'autre.

Par exemple, c'est un leit-motiv de l'explication rationaliste que les premiers hommes aient produit le feu par le frottement de deux pièces de bois sec. Mais les raisons *objectives* invoquées pour expliquer comment les hommes auraient été conduits à imaginer ce procédé sont bien faibles. Souvent même, on ne se risque pas à éclaircir la psychologie de cette première découverte. Parmi les rares auteurs qui se préoccupent d'une explication, la plupart rappellent que les incendies de forêts se produisent par le « frottement » des branches en été. Ils appliquent précisément le rationalisme récurrent que nous voulons dénoncer. Ils en jugent par inférence à partir d'une science connue, sans revivre les conditions de l'observation naïve. Présentement, quand on ne peut trouver une autre cause d'incendie de forêt, on en vient à penser que la cause inconnue peut être le frottement. Mais, en fait, on peut dire que le *phénomène en son aspect naturel n'a jamais été observé*. L'observerait-on que ce n'est pas à proprement parler à un frottement qu'on penserait si l'on abordait le phénomène en toute ingénuité. On penserait à un *choc* ; on ne trouverait rien qui pût suggérer un phénomène long, préparé, progressif, comme est le frottement qui doit entraîner l'inflammation du bois. Nous arrivons donc à cette

conclusion critique : aucune des pratiques fondées sur le frottement, en usage chez les peuples primitifs pour produire le feu, ne peut être suggérée directement par un phénomène naturel.

Ces difficultés n'avaient pas échappé à Schlegel. Sans apporter de solution, il avait fort bien vu que le problème posé en termes rationnels ne correspondait pas aux possibilités psychologiques de l'homme primitif [1]. « La seule invention du feu, pierre angulaire de tout l'édifice de la culture, comme l'exprime si bien la fable de Prométhée, dans la supposition de l'état brut, présente des difficultés insurmontables. Rien de plus trivial pour nous que le feu ; mais l'homme aurait pu errer des milliers d'années dans les déserts, sans en avoir vu une seule fois sur le sol terrestre. Accordons-lui un volcan en éruption, une forêt embrasée par la foudre : endurci dans sa nudité contre l'intempérie des saisons, sera-t-il accouru tout de suite pour s'y chauffer ? n'aura-t-il pas plutôt pris la fuite ? L'aspect du feu épouvante la plupart des animaux, excepté ceux qui, par la vie domestique s'y sont habitués... Même après avoir éprouvé les effets bienfaisants d'un feu que lui offrait la nature, comment l'aurait-il conservé... Comment une fois éteint aurait-il su le rallumer ? Que deux morceaux de bois sec soient tombés pour la première fois entre les mains d'un sauvage, par quelle indication de l'expérience devinera-t-il qu'ils peuvent s'enflammer par un frottement rapide et longtemps continué ? »

II

Au contraire, si une explication rationnelle et objective est vraiment peu satisfaisante pour rendre compte

1. Auguste-Guillaume de Schlegel. *Œuvres écrites en français.* t. I. Leipzig, 1846, p. 307-308.

d'une découverte par un esprit primitif, une explication psychanalytique, pour aventureuse qu'elle semble, doit finalement être l'explication psychologique véritable.

En premier lieu, il faut reconnaître que le frottement est une expérience fortement sexualisée. On n'aura aucune peine à s'en convaincre en parcourant les documents psychologiques réunis par la Psychanalyse classique. En second lieu, si l'on veut bien systématiser les indications d'une psychanalyse spéciale des impressions calorigènes, on va se convaincre que l'essai *objectif* de produire le feu par le frottement est suggéré par des expériences tout à fait intimes. En tout cas, c'est de ce côté que le circuit est le plus court entre le phénomène du feu et sa reproduction. L'amour est la première hypothèse scientifique pour la reproduction objective du feu. Prométhée est un amant vigoureux plutôt qu'un philosophe intelligent et la vengeance des dieux est une vengeance de jaloux.

Dès qu'on a formulé cette remarque psychanalytique, une foule de légendes et de coutumes s'expliquent aisément ; des expressions curieuses, mêlées inconsciemment à des explications rationalisées, s'éclairent d'un jour nouveau. Ainsi Max Muller qui a apporté aux études des origines humaines une intuition psychologique si pénétrante, aidée de connaissances linguistiques profondes, passe tout près de l'intuition psychanalytique sans cependant la discerner [1]. « Il y avait tant de choses à conter sur le feu ! » Et voici justement la première : « il était fils des deux morceaux de bois » Pourquoi *fils* ? Qui est séduit par cette vue génétique ? l'homme primitif ou Max Muller ? Une telle image, de quel côté est-elle la plus claire ? Est-elle claire objectivement ou subjectivement ? Où est l'expérience qui l'éclaircit ? Est-ce l'expérience objective du frottement de deux morceaux

1. F. Max Muller, *Origine et développement de la Religion* trad. J. Darmesteter, 1879, p. 190.

de bois ou l'expérience intime d'un frottement plus doux, plus caressant qui enflamme un corps aimé ? Il suffit de poser ces questions pour déceler le foyer de la conviction qui croit que le feu est le fils du bois.

Faut-il s'étonner que ce feu impur, fruit d'un amour solitaire, soit déjà marqué, à peine né, du complexe d'Œdipe ? L'expression de Max Muller est révélatrice à cet égard : la deuxième chose qu'il y avait à conter sur ce feu primitif, c'est « comment, aussitôt né, il dévorait son père et sa mère, c'est-à-dire les deux pièces de bois d'où il avait jailli. » Jamais le complexe d'Œdipe n'a été mieux et plus complètement désigné : si tu manques le feu, l'échec *cuisant* rongera ton cœur, le feu restera en toi. Si tu produis le feu, le sphinx lui-même te consumera. L'amour n'est qu'un feu à transmettre. Le feu n'est qu'un amour à surprendre.

Comme Max Muller ne pouvait naturellement pas bénéficier des clartés apportées par la révolution psychologique de l'ère freudienne, certaines inconséquences sont visibles jusque dans sa thèse linguistique. Ainsi il écrit : « Et quand (l'homme primitif) *pensait* le feu et le nommait, que devait-il arriver ? Il ne pouvait le nommer que d'après ce qu'il faisait : c'était le consumeur et l'illuminateur. » On devrait donc s'attendre, en suivant l'explication *objective* de Max Muller, à ce que ce soit des attributs *visuels* qui viennent désigner un phénomène conçu comme primitivement *visible*, vu toujours avant d'être touché. Mais non : aux dires de Max Muller, « c'étaient surtout les mouvements rapides du feu qui frappaient l'homme. » Et c'est ainsi qu'il fut appelé « le vif, l'ag-ile, Ag-nis, ig-nis. » Cette désignation par un phénomène adjoint, objectivement indirect, sans constance, ne peut manquer d'apparaître comme bien artificielle. Au contraire, l'explication psychanalytique redresse tout. Oui le feu, c'est l'Ag-nis, l'Ag-ile, mais ce qui est primitivement agile, c'est la cause *humaine* avant le

phénomène produit, c'est la main qui pousse le pilon dans la rainure, imitant des caresses plus intimes. Avant d'être le fils du bois, le feu est le fils de l'homme.

IV

Notre thèse paraîtrait moins risquée si l'on voulait bien se libérer d'un utilitarisme intransigeant et cesser d'imaginer, sans discussion, l'homme préhistorique sous le signe du malheur et de la nécessité. Tous les voyageurs nous disent en vain l'insouciance du primitif : nous n'en frémissons pas moins à l'image de la vie à l'époque de l'homme des cavernes. Peut-être notre ancêtre était-il plus gracieux devant le plaisir, plus conscient de son bonheur, dans la proportion où il était moins délicat dans la souffrance. Le chaud bien-être de l'amour physique a dû valoriser bien des expériences primitives. Pour enflammer le pilon en le glissant dans la rainure de bois sec, il faut temps et patience. Mais ce travail devait être bien doux pour un être dont toute la rêverie était sexuelle. C'est peut-être dans ce tendre travail que l'homme a appris à chanter. En tout cas, c'est un travail évidemment rythmique, un travail qui *répond* au rythme du travailleur, qui lui apporte de belles et multiples résonances : le bras qui frotte, les bois qui battent, la voix qui chante, tout s'unit dans la même harmonie, dans la même dynamogénie rythmée ; tout converge dans un même espoir, vers un but dont on connaît la *valeur*. Dès qu'on entreprend de frotter, on a la preuve d'une douce chaleur objective en même temps que la chaude impression d'un exercice agréable. Les rythmes se soutiennent les uns les autres. Ils s'induisent mutuellement et durent par self-induction. Si l'on acceptait les principes psychologiques de la Rythmanalyse de M. Pinheiro dos Santos qui nous conseille de ne donner la *réalité*

temporelle qu'à ce qui vibre, on comprendrait immédiatement la valeur de dynamisme vital, de psychisme cohéré qui intervient dans un travail aussi rythmé. C'est vraiment l'être entier en fête. C'est dans cette fête plus que dans une souffrance que l'être primitif trouve la conscience de soi, qui est d'abord la confiance en soi.

La manière dont on imagine est souvent plus instructive que ce qu'on imagine. Il suffit de lire le récit de Bernardin de Saint-Pierre pour être frappé de la facilité, — et par conséquent de la sympathie — avec laquelle cet écrivain « comprend » le procédé primitif du feu par friction. Perdu dans la forêt avec Virginie, Paul veut donner à sa compagne le « chou épineux » qui est au faîte d'un jeune palmiste. Mais l'arbre défie la hache et Paul n'a pas de couteau ! Paul imagine de mettre le feu au pied de l'arbre, mais il n'a pas de briquet ! D'ailleurs, dans l'île couverte de rochers, il n'y a pas de pierre à fusil. Nous notons ces phrases rapides, pleines de retours et de repentirs comme la marque des tentations impossibles. Elles préparent psychanalytiquement la décision : il faut en venir au procédé des noirs. Ce procédé va se révéler si facile qu'on s'étonne des hésitations qui l'ont précédé [1]. « Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche qu'il assujettit sous ses pieds ; puis avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments, il fit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa les herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste,

1. Cf. Bernardin de Saint-Pierre. *Etudes de la Nature.* 4e éd., 1791, t. IV, p. 34.

qui bientôt après tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses... » On remarquera que Bernardin de Saint-Pierre recommande deux morceaux de bois de *nature différente*. Pour un primitif, cette différence est d'ordre sexuel. Dans le *Voyage en Arcadie*, Bernardin de Saint-Pierre spécifiera, d'une manière toute gratuite, le lierre et le laurier. Notons aussi que la comparaison du frottoir et du moulinet qui fait mousser le chocolat se trouve dans la Physique de l'Abbé Nollet, que lisait, poussé par ses prétentions scientifiques, Bernardin de Saint-Pierre. Ce mélange de rêve et de lecture est, à lui seul, symptomatique d'une rationalisation. D'ailleurs, à aucun moment, l'écrivain n'a paru voir les inconséquences de son récit. Une douce imagination le porte, son inconscient retrouve les joies du premier feu allumé sans misère, dans la douce confiance d'un amour partagé.

Au surplus, il est assez facile de constater que l'*eurythmie* d'un frottement actif, à condition qu'il soit suffisamment doux et prolongé, détermine une *euphorie*. Il suffit d'attendre que l'accélération rageuse soit calmée, que les différents rythmes soient coordonnés, pour voir le sourire et la paix revenir sur le visage du travailleur. Cette joie est inexplicable objectivement. Elle est la marque d'une puissance affective spécifique. Ainsi s'explique la joie de frotter, de fourbir, de polir, d'astiquer qui ne trouverait pas son explication suffisante dans le soin méticuleux de certaines ménagères. Balzac a noté dans *Gobseck* que les « froids intérieurs » des vieilles filles étaient parmi les plus luisants. Psychanalytiquement, la propreté est une malpropreté.

Dans leurs théories parascientifiques, certains esprits n'hésitent pas à accentuer la *valorisation* du frottement,

en dépassant le stade des amours solitaires toutes en rêverie pour atteindre celui des amours partagées. J. B. Robinet, dont les livres ont connu de nombreuses éditions, écrit en 1766 : « La pierre que l'on frotte pour la rendre lumineuse comprend ce qu'on exige d'elle, et son éclat prouve sa condescendance... Je ne puis croire que les minéraux nous fassent tant de bien par leurs vertus, sans jouir de la douce satisfaction qui est le premier et le plus grand prix de la bienfaisance ». Des opinions aussi absurdes objectivement doivent avoir une cause psychologique profonde. Parfois, Robinet s'arrête dans la crainte « d'exagérer ». Un psychanalyste dirait « dans la crainte de se trahir ». Mais l'exagération est déjà bien visible. Elle est une réalité psychologique à expliquer. On n'a pas le droit de la passer sous silence, comme le fait une histoire des sciences systématiquement attachée aux résultats objectifs.

En résumé, nous proposons, comme C. G. Jung, de rechercher systématiquement les composantes de la Libido dans toutes les activités primitives. En effet, ce n'est pas seulement dans l'art que se sublime la Libido. Elle est la source de tous les travaux de l'*homo faber*. On a sans doute fort bien dit quand on a défini l'homme : une main et un langage. Mais les gestes *utiles* ne doivent pas cacher les gestes *agréables*. La main est précisément l'organe des caresses comme la voix est l'organe des chants. Primitivement caresse et travail devaient être associés. Les longs travaux sont des travaux relativement doux. Un voyageur parle de primitifs qui forment des objets au polissoir en un travail qui dure deux mois. Plus tendre est le retouchoir, plus beau est le poli. Sous une forme un peu paradoxale, nous dirions volontiers que l'âge de la pierre éclatée est l'âge de la pierre taquinée tandis que l'âge de la pierre polie est l'âge de la pierre caressée. Le brutal brise le silex, il ne le travaille pas. Celui qui travaille le silex aime le silex et l'on n'aime pas

autrement les pierres que les femmes. Quand on contemple une hache de silex taillé, il est impossible de résister à cette idée que chaque facette bien placée a été obtenue par une *réduction* de la force, par une force inhibée, contenue, administrée, bref par une force *psychanalysée*. Avec la pierre polie on passe de la caresse discontinue à la caresse continue, au mouvement doux et enveloppant, rythmé et séducteur. En tout cas l'homme qui travaille avec une telle patience est soutenu, à la fois, par un souvenir et un espoir, et c'est du côté des puissances affectives qu'il faut chercher le secret de sa rêverie.

V

Un signe de fête est attaché à jamais à la production du feu par le frottement. Dans les fêtes du feu, si célèbres au moyen âge, si universellement répandues chez les peuplades primitives, on revient parfois à la coutume initiale, ce qui semble prouver que la *naissance* du feu est le principe de son adoration. Dans la Germanie, nous dit A. Maury, le *nothfeuer* ou *nodfyr* devait être allumé en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois. Chateaubriand nous décrit longuement la fête du *feu nouveau* chez les Natchez[1]. La veille, on a laissé éteindre le feu qui brûlait depuis un an. Avant l'aube, le prêtre frotte lentement l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec en prononçant à voix basse des paroles magiques. Quand le Soleil paraît, le prêtre accélère le mouvement. « A l'instant le Grand-Prêtre pousse l'oah sacré, le feu jaillit du bois échauffé par le frottement, la mèche soufrée s'allume... le jongleur communique le feu aux cercles de roseau : la flamme serpente en suivant leur spirale. Les écorces de chêne sont allumées sur l'autel, et ce feu nouveau donne ensuite une nouvelle semence

1. Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, p. 123-124.

aux foyers éteints du village. » Ainsi cette fête des Natchez, qui cumule la fête du Soleil et la fête de la moisson, est surtout une fête de la *semence* du feu. Cette semence, pour qu'elle ait toute sa vertu, il faut la saisir dans sa vivacité première, quand elle sort du frottoir ignigène. La méthode du frottement apparaît donc comme la méthode *naturelle*. Encore une fois, elle est naturelle parce que l'homme y accède *par sa propre nature*. En vérité, le feu fut surpris en nous avant d'être arraché du Ciel.

Frazer donne de très nombreux exemples de feux de joie allumés par le frottement. Entre autres, les feux écossais de Beltane étaient allumés par le *feu forcé* ou *feu nécessaire*[1]. « C'était un feu produit exclusivement par le frottement de deux pièces de bois l'une contre l'autre. Dès que les premières étincelles apparaissaient, on en approchait une espèce de champignon qui pousse sur les vieux bouleaux et qui s'enflamme très facilement. En apparence, un tel feu pouvait passer pour descendre directement du Ciel et on lui attribuait toutes sortes de vertus. On croyait, en particulier, qu'il protégeait les hommes et les bêtes contre toutes les mauvaises maladies... ». On se demande à quelle « apparence » fait allusion Frazer pour dire que ce *feu forcé descend directement* du Ciel. Mais c'est tout le système d'explication de Frazer qui, sur ce point, nous semble mal orienté. Frazer place, en effet, le motif de ses explications dans des *utilités*. Ainsi, des feux de joie on tire des cendres qui vont féconder les champs de lin, les champs de blé et d'orge. Cette première preuve introduit une sorte de *rationalisation inconsciente* qui oriente mal un lecteur moderne facilement convaincu de l'utilité des phosphates et autres engrais chimiques. Mais voyons de plus près le glissement vers les valeurs obscures et profondes. Ces

1. J. G. Frazer. *Le Rameau d'Or*. trad. 3 vol., t. III, p. 474.

cendres du *feu forcé* on les donne, non seulement à la terre qui doit porter les moissons, mais on les mêle à la nourriture du bétail pour qu'il engraisse. Parfois, c'est pour que le bétail multiplie. Dès lors le principe psychologique de la coutume est patent. Qu'on nourrisse une bête ou qu'on engraisse un champ, il y a, au delà de l'utilité claire, un rêve plus intime, et c'est le rêve de la fécondité sous la forme la plus sexuelle. Les cendres des feux de joie fécondent et les bêtes et les champs, *car* elles fécondent les femmes. C'est l'expérience du feu de l'amour qui est à la base de l'induction objective. Une fois de plus, l'explication par l'*utile* doit céder devant l'explication par l'*agréable*, l'explication rationnelle doit céder devant l'explication psychanalytique. Quand on met l'accent, comme nous le proposons, sur la valeur agréable on doit convenir que si le feu est *utile après*, il est agréable, déjà dans sa préparation. Il est peut-être plus doux avant qu'après, comme l'amour. Pour le moins, le bonheur résultant est sous la dépendance du bonheur cherché. Et si l'homme primitif a la conviction que le feu de joie, que le feu originaire a toutes sortes de vertus et qu'il donne puissance et santé, c'est qu'il éprouve le bien-être, la force intime et quasi invincible de l'homme qui vit cette minute décisive où le feu va briller et où les désirs vont être comblés.

Mais il faut aller plus loin et inverser, nous semble-t-il, dans tous ses détails l'explication de Frazer. Pour Frazer, les feux de joie sont des fêtes relatives à la mort des divinités de la végétation, en particulier de la végétation des forêts. On peut alors se demander pourquoi les divinités de la végétation tiennent une si énorme place dans l'âme primitive. Quelle est donc la première fonction *humaine* des bois : est-ce l'ombrage ; est-ce le fruit si rare et si chétif ? N'est-ce pas plutôt le feu ? Et voici le dilemme : fait-on les feux pour adorer le bois, comme le croit Frazer, ou brûle-t-on le bois pour adorer le feu,

comme le veut une explication plus profondément animiste ? Il nous semble que cette dernière interprétation éclaire bien des détails des *fêtes du feu* qui restent inexpliqués dans l'interprétation de Frazer. Ainsi, pourquoi la tradition recommande-t-elle souvent de faire allumer les feux de joie par une jeune fille et un jeune homme réunis (p. 487) ; ou par celui des habitants du village qui a le dernier pris femme (p. 460) ? Frazer nous représente tous les jeunes gens sautant « par-dessus les cendres pour obtenir une bonne récolte, ou pour faire dans l'année un bon mariage, ou encore pour éviter les coliques. » Parmi ces trois mobiles, n'y en a-t-il pas un qui, pour la jeunesse, est nettement prédominant ? Pourquoi (p. 464) est-ce « la plus jeune mariée du village (qui) doit sauter par-dessus le feu » ? Pourquoi (p. 480), en Irlande, « lorsqu'une jeune fille saute trois fois en avant et en arrière par-dessus le feu, dit-on qu'elle se mariera bientôt, qu'elle sera heureuse et qu'elle aura beaucoup d'enfants » ? Pourquoi (p. 493) certains jeunes gens sont-ils « convaincus que le feu de Saint-Jean ne les brûlera pas » ? N'ont-ils pas, pour fonder une si étrange conviction, une expérience plus intime qu'objective ? Et comment les Brésiliens se mettent-ils « sans se brûler des charbons ardents dans la bouche ? » Quelle est donc l'expérience première qui leur a inspiré cette audace ? Pourquoi (p. 499) les Irlandais font-ils « passer à travers les feux du solstice ceux de leurs bestiaux qui étaient stériles » ? Et cette légende de la vallée du Lech est bien claire aussi : « Lorsqu'un jeune homme et une jeune femme sautent ensemble par-dessus un de ces feux sans être atteints même par la fumée, on dit que la jeune femme ne sera pas mère pendant l'année, parce que les flammes ne l'ont pas touchée ni fécondée. » Elle a montré qu'elle avait l'adresse de jouer avec le feu sans se brûler. Frazer se demande si l'on ne pourrait pas rattacher à cette dernière croyance « les scènes de débauche auxquelles se

livrent les Esthoniens le jour du solstice. » Il ne nous donne pas toutefois, dans un livre qui ne craint pas l'accumulation des références, un récit de cette débauche ignée. Il ne croit pas davantage devoir nous donner un récit circonstancié de la fête du feu dans l'Inde septentrionale, fête « qui est accompagnée de chants et gestes licencieux, sinon obscènes. »

Ainsi le dernier trait avoue en quelque sorte la mutilation des moyens d'explication. Nous aurions pu multiplier les questions qui restent sans réponse dans la thèse de Frazer et qui se résolvent d'elles-mêmes dans la thèse de la sexualisation primitive du feu. Rien n'est plus susceptible de faire mieux comprendre l'insuffisance des explications sociologiques que la lecture parallèle du *Rameau d'Or* de Frazer et de la *Libido* de Jung. Même sur un point ultra précis comme *le problème du gui*, la perspicacité du psychanalyste apparaît comme décisive. On trouvera d'ailleurs dans le livre de Jung de nombreux arguments à l'appui de notre thèse sur le caractère sexuel du frottement et du feu primitif. Nous n'avons fait que systématiser ces arguments en y adjoignant des documents puisés dans une zone spirituelle moins profonde, plus près de la connaissance objective.

VI

Le livre de Frazer qui a pour titre : *Mythes sur l'origine du feu* rencontre à chaque page des traces sexuelles si évidentes qu'une psychanalyse en est vraiment inutile. Comme notre but ici est d'étudier plutôt les mentalités modernes, nous ne nous étendrons pas sur les mentalités primitives étudiées par Frazer. Nous n'en donnerons donc que quelques exemples en montrant la nécessité de redresser l'interprétation du sociologue dans le sens psychanalytique.

Souvent le créateur du feu est un petit oiseau portant sur la queue une marque rouge qui est la trace du feu. Dans une tribu australienne la légende est très plaisante, ou, pour mieux dire, c'est parce qu'on plaisante qu'on réussit à voler le feu. « L'aspic sourd était seul jadis à posséder du feu, qu'il tenait à l'abri à l'intérieur de son corps. Tous les oiseaux avaient en vain essayé d'en avoir, jusqu'à ce que survînt le petit faucon qui fit des bouffonneries si ridicules que l'aspic ne put garder son sérieux et commença à rire. Alors le feu lui échappa et devint leur propriété commune. » Ainsi, comme souvent, la légende du feu est la légende de l'amour grivois. Le feu est associé à des plaisanteries sans nombre.

Dans beaucoup de cas, le feu est *volé*. Le complexe de Prométhée est dispersé sur tous les animaux de la création. Le voleur de feu est le plus souvent un oiseau, un roitelet, un rouge-gorge, un oiseau-mouche, donc un petit animal. Parfois, c'est un lapin, un blaireau, un renard qui emportent le feu au bout de leur queue. Ailleurs, deux femmes se battent : « A la fin, une des femmes cassa son bâton de combat et immédiatement il en sortit du feu » (p. 53). Le feu est aussi produit par une vieille femme qui « assouvit sa rage en arrachant deux bâtons aux arbres et en les frottant violemment l'un contre l'autre. » A plusieurs reprises, la création du feu est associée à une semblable violence : le feu est le phénomène objectif d'une rage intime, d'une main qui s'énerve. Il est ainsi très frappant de saisir toujours un état psychologique exceptionnel, fortement teinté d'affectivité, à l'origine d'une découverte objective. On peut alors distinguer bien des sortes de feux, le feu doux, le feu sournois, le feu mutin, le feu violent, en les caractérisant par la psychologie initiale des désirs et des passions.

Une légende australienne rappelle qu'un animal totémique, un certain euro, portait le feu dans son corps.

Un homme le tua. « Il examina soigneusement le corps pour voir comment l'animal faisait du feu, d'où il venait ; il arracha l'organe génital mâle qui était très long, le fendit en deux et s'aperçut qu'il contenait un feu très rouge » (p. 34). Comment une telle légende pourrait-elle se perpétuer si chaque génération n'avait pas des raisons intimes d'y croire ?

Dans une autre tribu « les hommes n'avaient pas de feu et ne savaient pas en faire, mais les femmes le savaient. Tandis que les hommes étaient partis chasser dans la brousse, les femmes firent cuire leur nourriture et la mangèrent toutes seules. Juste comme elles finissaient leur repas elles virent de loin revenir les hommes. Comme elles ne voulaient pas que les hommes eussent connaissance du feu, elles ramassèrent hâtivement les cendres qui étaient encore allumées et les dissimulèrent dans leur vulve pour que les hommes ne pussent les voir. Quand les hommes arrivèrent, ils dirent : « Où est le feu ? » Mais les femmes répliquèrent : « Il n'y a pas de feu. » En étudiant un tel récit, on doit avouer *la totale impossibilité de l'explication réaliste*, alors que l'explication psychanalytique est au contraire immédiate. Il est bien évident en effet qu'on ne peut cacher à l'intérieur du corps humain, comme le disent tant de mythes, le feu *réel*, le feu *objectif*. C'est également sur le seul plan sentimental qu'on peut mentir aussi effrontément et dire, contre toute évidence, niant le désir le plus intime : il n'y a pas de feu.

Dans un mythe de l'Amérique du Sud, le héros, pour avoir du feu, poursuit une femme (p. 164) : « Il sauta sur elle et la saisit. Il lui dit qu'il la prendrait si elle ne lui révélait pas le secret du feu. Après plusieurs tentatives pour s'échapper, elle y consentit. Elle s'assit sur le sol, les deux jambes largement écartées. Empoignant la partie supérieure de son ventre, elle lui imprima une bonne secousse et une boule de feu roula sur le sol, hors du

conduit génital. Ce n'était pas le feu que nous connaissons aujourd'hui, il ne brûlait pas et ne faisait pas bouillir les choses. Ces propriétés furent perdues quand la femme le donna ; Ajijeko dit pourtant qu'il pouvait remédier à cela ; il recueillit donc toutes les écorces, tous les fruits, et tout le poivre rouge qui brûlent, et, avec cela et le feu de la femme, il fit le feu dont nous nous servons aujourd'hui. » Cet exemple nous apporte une claire description du passage de la *métaphore à la réalité.* Remarquons que ce passage ne se fait pas, comme le postule l'explication réaliste, de la réalité à la métaphore mais tout au contraire, en suivant l'inspiration de la thèse que nous défendons, des métaphores d'origine subjective à une réalité objective : le feu de l'amour et le feu du poivre réunis finissent par enflammer les herbes sèches. C'est cette absurdité qui explique la découverte du feu.

D'une manière générale, on ne peut lire le livre si riche, si captivant de Frazer sans être frappé de la pauvreté de l'explication réaliste. Les légendes étudiées atteignent sans doute le millier et deux ou trois seulement sont explicitement référées à la sexualité (pp. 63, 267). Pour le reste, malgré le sens affectif sous-jacent, on imagine que le mythe a été créé en vue des explications objectives. Ainsi (p. 110) « le mythe hawaïen de l'origine du feu, comme beaucoup de mythes australiens de la même sorte, sert aussi à expliquer la couleur particulière d'une certaine espèce d'oiseau. » Ailleurs le vol du feu par un lapin sert à expliquer la couleur rousse ou noire de sa queue. De telles explications, hypnotisées par un détail objectif, manquent à rendre compte de la primitivité de l'intérêt *affectif*. La phénoménologie primitive est une phénoménologie de l'affectivité : elle fabrique des êtres objectifs avec des fantômes projetés par la rêverie, des images avec des désirs, des expériences matérielles avec des expériences somatiques, et du feu avec de l'amour.

VII

Les romantiques, en revenant aux expériences plus ou moins durables de la primitivité, retrouvent, sans s'en douter, les thèmes du feu sexuellement valorisés. G. H. von Schubert écrit par exemple cette phrase qui ne s'éclaire vraiment que par une psychanalyse du feu [1] : « De même que l'amitié nous prépare à l'amour, de même, par le frottement des corps semblables, naît la nostalgie (la chaleur), et l'amour (la flamme) jaillit. » Comment mieux dire que la nostalgie c'est le souvenir de la chaleur du nid, le souvenir de l'amour choyé pour le « calidum innatum » ? La poésie du nid, du bercail, n'a pas d'autre origine. Aucune impression objective cherchée dans les nids le long des buissons n'aurait jamais pu fournir ce luxe d'adjectifs qui valorisent la tiédeur, la douceur, la chaleur du nid. Sans le souvenir de l'homme réchauffé par l'homme, comme un redoublement de la chaleur *naturelle*, on ne peut concevoir que des amants parlent de leur nid bien clos. La douce chaleur est ainsi à l'origine de la conscience du bonheur. Plus exactement, elle est la conscience des origines du bonheur.

Toute la poésie de Novalis pourrait recevoir une interprétation nouvelle si l'on voulait lui appliquer la psychanalyse du feu. Cette poésie est un effort pour revivre la *primitivité*. Pour Novalis, le conte est toujours plus ou moins une cosmogonie. Il est contemporain d'une âme et d'un monde qui s'engendrent. Le conte, dit-il, est « l'ère... de la liberté, l'état primitif de la nature, l'âge devant que fût le Cosmos » [2]. Voici alors, dans toute sa claire ambivalence, *le dieu frottement* qui va produire et le feu et l'amour : La belle fille du roi Arctur « s'allongeait appuyée à de soyeux coussins, sur un trône artistement

1. Cité par Albert Béguin, *L'Ame romantique et le rêve*, t. I, p. 191.
2. Novalis, *Henri d'Ofterdingen*, trad., p. 241, note p. 191.

taillé dans un énorme cristal de soufre ; et quelques suivantes avec ardeur frictionnaient ses membres délicats, en lesquels semblaient se fondre le lait et la pourpre.

« Et à toutes les places où passait la main des servantes affleurait la lumière ravissante, de quoi tout le palais rayonnait de manière si merveilleuse... »

Cette lumière est intime. L'être caressé rayonne de bonheur. La caresse n'est rien d'autre que le frottement symbolisé, idéalisé.

Mais la scène continue :

« Laisse-moi toucher ton écu, dit-elle avec douceur. » Et, comme il y consent, « son armure vibra ; et une force vivifiante parcourut tout son corps. Ses yeux jetèrent des éclairs ; on entendait son cœur battre contre la cuirasse.

« La belle Freya parut plus sereine ; et plus brûlante se fit la lumière qui s'échappait d'elle.

« — Le roi arrive ! cria un admirable oiseau ... » Si l'on ajoute que cet oiseau, c'est le « Phénix », le Phénix qui renaît de ses cendres, comme un désir un instant apaisé, on voit de reste que cette scène est marquée de la double primitivité du feu et de l'amour. Si l'on enflamme quand on aime, c'est la preuve qu'on a aimé quand on enflammait.

« Quand Eros transporté de joie se vit devant Freya endormie, tout à coup un fracas formidable éclata. Une étincelle puissante avait couru de la princesse au glaive ». L'image psychanalytique exacte aurait conduit Novalis à dire : du glaive à la princesse. En tout cas « Eros laissa tomber le glaive. Il courut à la princesse et imprima un baiser de feu sur ses fraîches lèvres [1]. »

Si l'on retranchait de l'œuvre de Novalis les intuitions du feu primitif, il semble que toute la poésie et tous les rêves seraient dissipés du même coup. Le cas de Novalis

1. Novalis, *loc. cit.*, p. 237.

est si caractéristique qu'on pourrait en faire le type d'un complexe particulier. Nommer les choses dans le domaine de la psychanalyse suffit souvent à provoquer un *précipité* : avant le nom, il n'y avait qu'une solution amorphe et trouble ; après le nom, on voit des cristaux au fond de la liqueur. Le *complexe de Novalis* synthétiserait alors l'impulsion vers le feu provoqué par le frottement, le besoin d'une chaleur partagée. Cette impulsion reconstituerait, dans sa primitivité exacte, la conquête préhistorique du feu. Le complexe de Novalis est caractérisé par une conscience de la chaleur intime primant toujours une science toute visuelle de la lumière. Il est fondé sur une satisfaction du sens thermique et sur la conscience profonde du bonheur calorifique. La chaleur est un bien, une possession. Il faut la garder jalousement et n'en faire don qu'à un être élu qui mérite une communion, une fusion réciproque. La lumière joue et rit à la surface des choses, mais, seule, la chaleur *pénètre*. Dans une lettre à Schlegel, Novalis écrivait : « Vois en mon conte mon antipathie pour les jeux de la lumière et de l'ombre, et le désir de l'Ether clair, chaud et pénétrant. »

Ce besoin de *pénétrer*, d'aller à l'*intérieur* des choses, à l'*intérieur* des êtres, est une séduction de l'intuition de la chaleur intime. Où l'œil ne va pas, où la main n'entre pas, la chaleur s'insinue. Cette communion par le dedans, cette sympathie thermique, trouvera, chez Novalis, son symbole dans la descente au creux de la Montagne, dans la grotte et la mine. C'est là que la chaleur se diffuse et s'égalise, qu'elle s'estompe comme le contour d'un rêve. Comme l'a fort bien reconnu Nodier, toute description d'une descente aux enfers a la structure d'un rêve [1]. Novalis a rêvé la chaude intimité terrestre comme d'autres rêvent la froide et splendide expansion du ciel. Pour lui, le mineur est un « astrologue renversé ». Novalis vit d'une chaleur concentrée

1. Voir Charles Nodier, 2e Préface de *Smarra*.

plus que d'une irradiation lumineuse. Combien souvent il a médité « au bord des profondeurs obscures ! » Il ne fut pas le poète du minéral parce qu'il était ingénieur de la mine ; il fut ingénieur, quoique poète, pour obéir à l'appel souterrain, pour retourner au « calidum innatum ». Comme il le dit, le mineur est le héros de la profondeur, préparé « à recevoir les dons célestes et à s'exalter allégrement au delà du monde et de ses misères. » Le mineur chante la Terre : « A Elle il se sent lié — et intimement uni, — pour Elle il se sent la même ardeur — que pour une fiancée. » La Terre est le sein maternel, chaude comme un giron pour un inconscient d'enfant. La même chaleur anime et la pierre et les cœurs (p. 127). « On dirait que le mineur a dans les veines le feu intérieur de la terre qui l'excite à la parcourir. »

Au centre sont les germes ; au centre est le feu qui engendre. Ce qui germine brûle. Ce qui brûle germine. « J'ai besoin... de fleurs poussées dans le Feu — ... Zinc ! cria le Roi [1], donne-nous des fleurs.. Le jardinier sortit des rangs, alla prendre un pot plein de flammes et y sema une graine brillante. Il ne se passa pas longtemps avant que les fleurs surgissent... »

Peut-être un esprit positif se fera-t-il fort de développer ici une interprétation *pyrotechnique*. Il nous montrera la flamme éclatante du Zinc projetant dans l'air les flocons blancs et éblouissants de son oxyde. Il écrira la formule d'oxydation. Mais cette interprétation *objective*, en retrouvant une cause chimique du phénomène qui émerveille, ne nous portera jamais au centre de l'image, au noyau du complexe novalisien. Cette interprétation nous trompera même sur la classification des valeurs imagées, car, en la suivant, nous ne comprendrons pas que chez un poète comme Novalis le besoin de sentir domine le besoin de voir et qu'avant la lumière gœthéenne, il faut

1. Novalis, *loc. cit.*, p. 227.

ici placer la douce chaleur obscure, inscrite dans toutes les fibres de l'être.

Sans doute, il y a dans l'œuvre de Novalis des tons plus adoucis. Souvent l'amour fait place à la nostalgie dans le sens même de von Schubert ; mais la marque chaude reste ineffaçable. Vous objecterez encore que Novalis est le poète « de la petite fleur bleue », le poète du myosotis lancé en gage de souvenir impérissable, au bord du précipice, dans l'ombre même de la mort. Mais allez au fond de l'inconscient ; retrouvez, avec le poète, le rêve primitif et vous verrez clairement la vérité : elle est rouge, la petite fleur bleue.

GASTON BACHELARD

LA GALÈRE

PREMIÈRE PARTIE

UNE NUIT

IV
(suite)

— Y en a qui ont peur ? répondit le gosse. Puis, levant la tête : « C'est tous des députés ? ».

— Non, pas tous, il y a aussi des journalistes et des rien du tout, dit l'homme en entraînant l'enfant vers le vestibule.

La cour d'entrée, un instant envahie, s'était vidée brusquement. La foule refluait en désordre vers les Pas-Perdus. L'enfant traversa la grande salle rectangulaire au milieu de cette bousculade. Sur la droite, à travers les vitres des portes-fenêtres, dans le petit jardin de la Présidence, des lueurs d'incendie découpaient la silhouette des arbustes dépouillés par l'hiver. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, la brume rougeâtre semblait se précipiter dans l'enfilade des couloirs. Le moindre appel d'air l'attirait vers les salons intérieurs et la faisait monter lentement, en lourdes volutes, vers les corniches des plafonds tandis que, par-dessus le piétinement, le bruit des voix, les appels, l'immense clameur de la Concorde pénétrait elle aussi, de toute part, dans les profondeurs du Palais.

— Je ne vais pas pouvoir rester avec toi, disait l'huis-

sier à l'enfant. Il faut que je retourne à mon poste. Mais je vais te laisser aux Quatre-Colonnes. Tu fileras par derrière dès que ce sera possible.

Le petit Misofle regardait autour de lui en donnant des coups de tête brusques à droite et à gauche. Chaque visage entrevu se gravait dans sa mémoire. Il lui semblait que c'étaient des visages de noyés ou d'écrasés, impossibles à oublier, même au plus profond du sommeil. En entrant aux Quatre-Colonnes, il se retourna une dernière fois. Dans un nouveau remous, les Pas-Perdus se vidaient à leur tour. Toute la foule qu'il venait de traverser, se dispersait à l'intérieur du Palais. Il ne vit plus, à travers les portes successives, que les lueurs lointaines de l'émeute, par delà la petite cour, vers les quais de la Seine.

Aux Quatre-Colonnes, l'huissier lui dit : « Tiens, voilà ton patron. On a dû lui remettre la lettre. Tu sauras bien comprendre quand tu pourras partir ». Il échangea quelques mots avec un de ses collègues qui remua la tête en regardant l'enfant. Puis, après une caresse d'adieu sur la nuque rase, sa grosse figure rouge un peu de travers, il retourna vers le vestibule.

L'arme à la main, des gardes républicains traversaient la salle en file indienne et se hâtaient, eux aussi, vers la cour d'entrée. Sur les divans de velours rouge, il y avait des hommes affalés, l'air indifférent, détaché de tout. D'autres marchaient à pas comptés, solitaires, tournant en rond autour du sofa central. D'autres enfin se réunissaient en petits groupes et discutaient bruyamment, avec de grands gestes. Quand le petit Misofle aperçut son patron, celui-ci marchait seul, le chapeau sur la tête. Il passa devant le gamin sans le voir et, brusquement, se joignit à l'un des groupes. Un petit homme brun, ramassé, au menton large, dit quelques mots à Monsieur Ingot. Celui-ci quitta son chapeau et l'accrocha d'un geste brusque à une des patères qui étaient auprès de lui. L'enfant s'était approché. Il entendit le petit

homme brun dire d'une voix grave qui semblait mâcher les mots : « J'ai été quatre ans en face des Boches. Ces messieurs peuvent entrer, ils ne me font pas peur. » A côté de lui, un garçon pâle crispait les muscles de ses joues, un vieillard mince, au dos un peu rond, qui essuyait ses lunettes avec sa pochette, et un espèce de géant à barbe noire qui se dandinait d'une jambe sur l'autre. La voix grave continuait, mâchant les syllabes à coups de dents : « Si l'on veut voir ce qui se passera après la prise de la Chambre, on n'a qu'à laisser aller... Mais si l'on veut éviter ça, ce n'est pas difficile ». Une autre voix disait : « Que se passe-t-il en séance ? — On va voter... sur la confiance au gouvernement... — La confiance ! » reprenait le petit homme noir sans desserrer les mâchoires. Des gens passaient en courant. La tête haute, sous une crinière blanche, le menton presque horizontal, un autre petit homme traversa la salle. L'enfant entendit quelqu'un qui disait : « Tiens, voilà le ministre de la guerre... ». Le géant se détacha du groupe pour courir après le petit homme à crinière blanche. Ils disparurent tous les deux derrière la porte vitrée. Tout semblait être devenu si irréel que l'enfant prit la manche de M. Ingot entre ses doigts, un peu au-dessous du coude, et la tira trois fois. Le regard de son patron tomba sur lui.

— Vous avez eu votre lettre, Msieur Ingot ?

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Veux-tu retourner au journal ? » Puis, après un regard sautillant promené tout autour de lui : « Oui, j'ai la lettre. Mais ne reste pas ici. Sors par là. Dans la grande cour, on te dira si tu peux partir. »

Le petit Misofle poussa la porte vitrée et descendit l'escalier. Sur chaque marche, il y avait les gardes blessés, assis par terre, les mains aux genoux. A la vue du sang, l'enfant s'arrêta. Ses jambes tremblaient. A côté de lui, un agent se plaignait doucement en soute-

nant sa tête dans ses mains. Le sang coulait entre ses doigts en rigoles sinueuses, vite caillées, sur lesquelles venaient ruisseler d'autres rigoles de sang frais. Deux hommes qui montaient l'escalier bousculèrent l'enfant. L'un d'eux disait : « Balayez tout, ce soir. Puisque vous avez fait ça, allez jusqu'au bout. Ou bien, le retour sera terrible. Vous paierez cher cette émeute. » L'agent tourna la tête pour regarder celui qui parlait. Personne ne faisait attention à l'enfant. Il descendait, marche à marche, suffoqué par l'odeur douce des blessures. Au rez-de-chaussée, c'était comme un poste de secours de la vraie guerre : des uniformes déboutonnés, des ceinturons dégrafés, des mains saignantes, des fronts ouverts. Un garde mobile, le dos arqué contre le mur, levait vers l'ampoule électrique un long visage maculé de sang. « Les pansements, par ici... Faites passer les quarts, répétaient des voix rapides. » Et toujours, sur le bruit des voix, des pas, sur la clameur lointaine, tombait le brouillard blanc traversé de lueurs rouges.

Le gamin marchait dans la bousculade, heurté par le pan des grands manteaux noirs, poussé par des mains rudes qui s'adoucissaient au contact de ses épaules étroites. « Allons, petit... allons, petit. » Une poussée le jeta dans la cour. Tout était sombre. La grande horloge électrique brillait seule au-dessus de la colonnade. Il était huit heures et demie. « J'en ai mis du temps », pensa le gamin. D'avoir vu qu'il était si tard, il sentit qu'il avait faim. Il était perdu dans cet immense désordre qui sentait la caserne et l'hôpital. A côté de lui, un groupe d'officiers parlait à voix très haute. Un capitaine, qui avait le même accent que M. Palot, le cousin de Perpignan, criait presque : « Ne pas tirrrer, ne pas tirrrrer ! J'ai tirré vingt fois depuis la guerrre, à Saint-Étienne, dans le Norrd ! Il faut peut-êtrre que je laisse assassinerr mes hommes jusqu'au derrnierr ? Les Parrisiens, alorrs, ils ont tous les drroits ? »

Les yeux de l'enfant s'étaient habitués à la pénombre de la cour. Face à la grande porte, il distingua trois rangs de gardes-républicains, immobiles, l'arme au pied. Un des officiers se détacha du groupe et vint vers eux : « Approvisionnez vos armes,... » Il y eut un claquement de culasses et puis, de nouveau, une immobilité totale de cette triple rangée de dos noirs sur lesquels brillaient seulement les cuirs cirés des cartouchières.

Le petit Misofle ne bougeait plus. Pendant un long moment, tout sembla suspendu dans l'attente d'un événement qui se passait derrière les murs. Tous les regards pesaient sur la grande porte à deux battants qui donnait sur la place de Bourgogne. Elle était hermétiquement fermée. Entre elle et les trois rangs de soldats qui lui faisaient face, il n'y avait rien. Les reflets rouges que réfléchissait le plafond de brume, et les clameurs qui semblaient faire corps avec eux, balayaient parfois cet espace vide. Rougeoiements et cris assiégeaient le Palais-Bourbon de toute part, comme la mer une île. Le dos contre un mur, le petit Misofle attendait. Il n'y avait guère autour de lui que des hommes en uniforme, des gardes-républicains, des mobiles, des huissiers, des employés de la chambre en costume bleu à mince galon rouge. Tous ces hommes étaient calmes et silencieux. Le temps passait doucement.

Enfin, la grande porte s'entr'ouvrit. Des ombres s'agitaient devant elle. « On les a refoulés dans la rue de Bourgogne, tout est dégagé », cria quelqu'un. Une autre voix répondait : « Il y a même un type qui a demandé poliment qu'on le laisse passer... Avec toute une colonne... ».

Un vieux Monsieur, en pardessus à col de fourrure, demandait aux officiers de la garde « s'il était possible de sortir ».

— A vos risques et périls, par la rue de l'Université, sur l'Esplanade des Invalides. Vous trouverez un officier au barrage.

Tout un groupe de civils se dirigea vers la place, tourna sur la droite. Le gamin le suivit.

Au bout de la rue de l'Université, face à l'Esplanade des Invalides, il y avait un barrage de camions militaires, serrés les uns contre les autres, l'arrière tourné vers la place. Les gardes mobiles dont les uniformes noirs faisaient paraître les visages plus pâles, attendaient devant les capots, le mousqueton entre les jambes, l'air indifférent. Le groupe des civils parlementait avec les gradés. « On peut toujours essayer de passer », disait un lieutenant d'un air poli, avec une sorte de lassitude. L'un après l'autre, les civils se faufilaient entre les camions. Le vieux Monsieur à la pelisse avait de la peine à glisser son ventre dans cet étroit espace. Personne ne souriait en voyant ses efforts. Il finit par arriver à franchir cette espèce de couloir et resta planté devant l'Esplanade. Comme le petit Misofle allait s'engager à son tour entre les camions, le lieutenant l'attrapa par le bras : « Où vas-tu, petit ? — J'veux rentrer chez moi, dit le gosse. J'suis l'cycliste à Msieur Ingot. J'viens d'y porter une lettre à la Chambre. — Quel âge as-tu ? — Treize ans. — Tu diras à ta mère qu'elle ferait mieux de te garder à la maison, un jour comme aujourd'hui ». L'officier franchit le barrage avec l'enfant. Les civils qui étaient sortis de la Chambre avec lui partaient vers la gauche, en rasant les maisons. Au delà de l'espace vide, sur l'Esplanade, on voyait des groupes se déplacer lentement, dans le même sens que les fugitifs.

— File par là, toi aussi, dit le lieutenant au petit Misofle. « Ne va pas tomber dans un rassemblement... Et surtout ne dis à personne que tu viens de la Chambre. »

Le gamin regardait en avant de lui. Les groupes de manifestants semblaient suivre à distance ceux qui venaient de sortir du barrage. Un sous-officier, le casque de travers, la jugulaire entre les dents, surgit de la gauche. Ses talons claquèrent. Il salua d'un geste fatigué.

— Mon lieutenant, la compagnie qui est dans la gare n'a aucun ordre. Le capitaine m'envoie aux nouvelles. Nous ne sommes en liaison avec personne. Le Pont Alexandre n'est pas défendu. Nous ne savons pas ce qui se passe... C'est une pagaille, mon lieutenant, c'est une pagaille !

— Nous n'avons pas plus d'ordres que vous et pas plus de liaison que vous », répondit l'officier sèchement. Puis, changeant de voix, poussant le gamin dans le dos : « Allons, toi, file. »

Le petit Misofle partit au pas de course, le long du trottoir. En arrivant à l'entrée de la rue de Grenelle, il tomba sur une colonne de manifestants. La foule l'entraîna avec elle.

— A la Chambre ! » criaient des voix enrouées. « A la Chambre ! »

V

« Oh, Lucien, regarde... Il n'a pas encore éteint sa lumière. Je suis sûre qu'il va nous parler comme l'autre soir, s'il nous entend monter.

Dans la nuit, la jeune femme montrait à son ami la fenêtre de la chambre du malade, encore illuminée. Un coup sonna à Saint-Étienne-du-Mont. D'autres horloges tintèrent dans le lointain. C'était l'heure où l'on pouvait entendre toutes les églises, tous les lycées et toutes les écoles de la Montagne Sainte-Geneviève, se répondre les uns aux autres à quelques secondes d'intervalle.

— Qu'il est tard ! On en a mis du temps à revenir, répondit le menuisier.

La concierge avait fini par ouvrir la porte. Il cria : « Gossec », en passant devant la loge. Le déclic de la minuterie sembla être le bruit même de la lumière. Lucien et Jeanne montaient l'escalier en se poussant l'un l'autre. Elle le pinçait dans le cou. Il lui passait le bras autour de la

taille et glissait la main sous son aisselle jusqu'à sentir la coupole de son sein. « Finis », disait-elle, mais il faisait courir sa main tout le long de son corps, de haut en bas, jusqu'au point où il sentait l'articulation de la cuisse, à chaque pas qu'elle faisait. Un peu avant d'arriver au troisième, ils s'arrêtèrent pour écouter. La maison était pleine de silence. Mais, en arrivant au palier, ils virent que la porte était entr'ouverte. Le malade les attendait. Il ne dit pas, comme la fois précédente : « Je croyais entendre du bruit dans l'escalier... », mais simplement : « Je vous avais entendus ».

— Ça va mieux ce soir ? demanda Jeanne en ramenant ses cheveux en arrière, du plat de la main.

— Je n'arrive pas à dormir. J'ai toujours ces élancements dans le bras. Il me semble qu'il se passe en moi des choses extraordinaires... Oui, je sens qu'il se passe des choses extraordinaires. Vous ne voulez pas entrer un moment ?

Ils s'étaient attendus à cette demande. Dès le seuil, une terrible odeur rendait l'air de l'appartement irrespirable. Si la jeune femme fermait les yeux, cette odeur semblait devenir, à l'intérieur de ses paupières, une grande tache jaune, d'un jaune épais qui tirait sur le vert. Elle s'était quand même avancée jusqu'à la salle à manger. Gossec la suivait. Comment auraient-ils pu se dérober à la demande du malade ? L'homme parlait en marchant devant eux.

— C'est effrayant, ces nuits blanches. Jusqu'à minuit, ça peut aller. Mais après, on sent bien qu'on n'est pas comme les autres. C'est plus dur à supporter que la souffrance.

Les deux jeunes gens s'étaient assis sur des coins de chaises. Ils s'efforçaient d'être gentils pour leur voisin. Ils l'approuvaient de la tête, malgré l'étonnement qu'éveillaient en eux ses propos. Ils s'appliquaient à ne jamais le contredire. Parfois, cependant, la jeune femme lui coupait la parole :

— Vous n'êtes pas raisonnable... Non, non, vous devriez voir un autre médecin. Vous ne faites peut-être pas ce qu'il faut...

Mais l'homme battait l'air de sa main diaphane comme pour marquer que tout cela était sans importance. Il disait d'une voix bizarre qui semblait être la voix d'un homme endormi et rêvant :

— Ça me fait plaisir de vous voir. Vous deux, au moins, vous êtes heureux... Il n'y a que cela qui compte dans la vie.

Le jeune homme et la jeune femme étaient stupéfaits d'entendre le moribond parler ainsi. Comment pouvait-il penser au bonheur, cette espèce de cadavre dont les mains ne pouvaient même plus arrêter la lumière ? Il semblait transparent à force de maigreur et ses oreilles décollées lui faisaient deux grandes taches écarlates, des deux côtés de la tête, quand il était à contre-jour.

— Il doit avoir la fièvre, se disait Gossec, en faisant rouler une cigarette entre ses doigts, au fond de sa poche.

Mais l'homme semblait arrivé au bout de son rêve. Il marcha un moment sans rien dire, puis il reprit d'une voix presque normale :

— Vous êtes sortis pour aller voir ce qui se passe, peut-être ?

— Ah non, dit Jeanne. Qu'est-ce que vous voulez que ça puisse nous faire ?

— Vous voyez comme elle me sonnerait les cloches si j'allais mettre mon nez dans les coups durs ? Je ne suis même plus mon maître... C'est ça l'amour... Mais elle a raison, après tout. Ça ne nous regarde pas, ces histoires. J'ai quand même idée que ça a dû barder aujourd'hui. Il paraît que toute la garde est partie pour aller défendre la Chambre. La caserne de la Mouffetard est en état de siège. Les femmes sont aux cents coups. Elles ont peur qu'on leur abîme leurs hommes.

— Qu'est-ce que les gens peuvent bien avoir ? Ça

leur a pris comme une maladie... Oui, comme une maladie. Ça vous tombe dessus tout d'un coup, puis ça grandit, ça prend tout. On ne peut plus penser à autre chose.

— Oui, tout le monde ne parle plus que de ça, dit la jeune femme. On dirait que c'est une découverte. Comme si c'était nouveau, ces histoires de voleurs. Il y en a, des voleurs, c'est connu... Et plus c'est gros, plus ça vole... Mon patron, qui est le plus voleur de tous — je le sais, je tape tout son courrier et j'en vois des choses... — eh bien, mon patron ne parle plus que de la propreté et que de l'honnêteté. Je suis sûre qu'il est allé manifester, ce soir... Il peut crier, celui-là !

— Alors, il y a eu du vilain ? j'ai bien vu passer la garde, sous mes fenêtres, mais c'est presque tous les jours à présent. Qu'est-ce qu'il y avait aujourd'hui ?

— Une séance à la Chambre, pour le nouveau Gouvernement... Oui, il s'est sûrement passé quelque chose. On a été du côté de la Place d'Italie, chez des amis. En revenant, on a entendu des gens qui disaient que la Garde avait tiré, à la Concorde. Mais on raconte tellement de trucs... Ce qu'il y a de sûr, c'est que Paris a une drôle de boule, un petit air de révolution. J'ai des copains qui sont socios, ils ont passé la soirée dans leur permanence, tout près d'ici, à la Cinquième, vous savez ? Mais ce soir, c'est le bourgeois qui manifeste. Le prolo attend, ou il va au ciné... Ça change les habitudes.

— J'en ai vu des histoires comme ça. Oh là, là ! Du temps de Boulanger... Le général... C'est Boulange, Boulange, Boulange... On chantait ça... Et pour l'affaire Dreyfus ! Ici, au quartier, ah malheur, c'étaient des bagarres ! Avant qu'on revoie des révolutions pareilles ! Et les premiers mais ? Les vrais, ceux des premiers temps qui vidaient Paris quarante-huit heures à l'avance ? Et quand j'étais petit, quand on voyait encore tout ce qui avait brûlé sous la Commune ! Les Tuileries qui faisaient un décor de théâtre, avec rien dedans, rien dessus,

ah là, là ! Que ce soit avec les bourgeois ou avec les ouvriers, il faut que Paris manifeste de temps en temps. Ça le démange quand il est resté tranquille quelques années. Depuis la guerre, ça n'était pas naturel. Il ne se passait plus rien. Quand on a mené Jaurès au Panthéon, on n'a même pas cassé une devanture de café. C'était trop beau. Les gens ne sont pas si raisonnables. Il leur faut du remue-ménage, du monte-là-dessus... Mais tout ça, c'est bon pour les imbéciles. Ce qu'il faut, c'est savoir être heureux dans son temps. Ne laissez pas passer le moment, vous autres...

Après être allé et revenu deux ou trois fois dans la pièce, en serrant la taille à hauteur du foie, à pleines mains, il s'arrêta brusquement et dit avec une force étonnante :

— Oui, il faut vivre pour soi... On meurt bien pour soi ? Alors ?

Gossec avait sorti la cigarette qu'il tournait depuis un long moment au fond de sa poche. Il la tenait à bout de doigts, sans oser l'allumer.

— Vous pouvez fumer. Ça ne me gêne pas », dit le malade. Il prit une boîte d'allumettes sur la desserte, en craqua une et la tendit au jeune homme. Sa main vacillait et n'arrivait pas à maintenir la flamme devant la cigarette. Gossec la retint sur deux de ses doigts soulevés, tira la première bouffée. L'autre demanda : « Ça vous fait plaisir de fumer ? » en regardant Jeanne. La jeune femme répondit : « Il fume trop. » Mais lui : « il aura bien le temps de s'arrêter. J'ai fumé pendant plus de quarante ans... Oui, de 92 à l'année dernière. Et ce n'est pas de fumer qui m'a rendu malade... Il faut vivre pour soi... Au bout du rouleau, on s'en rend compte. »

Il s'était remis à marcher. Il était évident que ce va-et-vient continuel l'aidait à ne plus faire attention à sa souffrance. Le mouvement devait être pour son corps ce que la conversation était pour son esprit. Il marchait comme il bavardait, pour oublier. Mais l'incohérence

de ses paroles devenait de plus en plus grande. La même phrase revenait continuellement sur ses lèvres : « Il faut vivre pour soi. » Chaque fois qu'il l'avait prononcée, il semblait avoir perdu quelque chose de ses forces. Il marchait toujours du même pas monotone, tournant et retournant sur lui-même, d'un mur à l'autre, en ployant en avant son grand corps maigre.

— On va vous laisser reposer, dit Jeanne. Je suis sûre que vous pourrez dormir un peu maintenant. Il nous faut aller dormir, nous aussi. Nous n'aurons pas la chance qu'ils aient tout démoli, cette nuit. Il faudra quand même aller au travail demain. Allez, toi... Oust. Si vous aviez besoin de quelque chose, vous n'auriez qu'à nous faire signe. »

Le malade ne cherchait plus à les retenir. Il était exténué. Sa voix était devenue si faible que Lucien et Jeanne ne comprenaient presque plus ce qu'il racontait.

Dès qu'ils furent sur le palier, il referma la porte. Ses pantoufles traînèrent sur le parquet. Il allait et venait encore dans le couloir. Les deux jeunes gens l'écoutèrent un moment, puis remontèrent vers leur chambre, sans dire un mot. Mais, à chaque marche, l'angoisse qui pesait sur leur poitrine se faisait plus légère. Ils se retrouvaient l'un l'autre. Ils oubliaient le malade. Quand ils arrivèrent en haut de la maison, devant leur porte, il leur sembla qu'ils respiraient plus vite et que leurs cœurs battaient plus fort, non pas à cause de la montée, mais parce que leurs corps, serrés l'un contre l'autre, se sentaient vivre.

XI

Comme Françoise et Jean débouchaient sur la place des Invalides, ils entendirent un piétinement de sabots. Un gros de cavalerie s'engageait en même temps qu'eux sur l'esplanade déserte. Ils le virent longer la grande

masse sombre de la façade, puis tourner à gauche dans l'allée centrale et venir vers eux. Les files des cavaliers ne dépassaient pas encore l'ombre noire des Invalides. Les sabres et les casques jetaient des lueurs ternes, semblables aux lueurs des vitres alignées dans le mur. Brusquement, les cavaliers de tête dépassèrent la ligne sombre des toits et se découpèrent dans le ciel plus clair. L'un après l'autre, les rangs émergeaient ainsi. Hommes et bêtes semblaient devenir immenses. Françoise et Jean s'étaient arrêtés au bord du trottoir. Maintenant, les cavaliers défilaient devant eux. De près, ces géants nocturnes n'étaient que des enfants pâles, arrachés au sommeil, silencieux et tristes. Ils étaient affalés dans leurs selles, les pieds chaussés à fond dans les étriers. L'impression de force qu'ils donnaient à distance, se transformait en une extraordinaire impression de faiblesse. Françoise murmura à l'oreille de Jean :

— Ce sont des gosses...

— Armés comme des hommes, répondit Rabaud.

En serre-file, il y avait deux trompettes, tassés sur leur troussequin, le dos rond, plus affalés encore que les autres cavaliers. L'escadron faisait une conversion à droite, du côté de la rue Saint-Dominique, et rentrait, rang par rang, dans l'ombre des arbres noirs et des maisons sans lumière. Le piétinement des sabots décroissait. Sur le dos des deux derniers cavaliers, le cuivre des trompettes jeta un dernier éclair. L'ombre sembla emplir la place, mais non pas le silence. De l'autre côté de la Seine, une clameur montait, irrégulière et continue. Rabaud tendit l'oreille. La clameur était semblable à celle de la mer. Par instants, sur une retombée de ce grondement, des crépitements plus secs se faisaient entendre, comme des craquements de branches mortes dans les trous de silence d'une tempête.

L'Esplanade était vide. Au delà de la Seine, à travers les arbres de la berge et les bosquets du Cours la Reine, une énorme lueur rouge se gonflait par instants sous le

halo gris blanc de la nuit d'hiver. Des silhouettes noires apparaissaient alors devant le pont Alexandre, immobiles et minuscules. Cette espèce de gouffre horizontal éveillait un vertige aussi fort que celui des à-pics, un appel aussi puissant que celui de la pesanteur.

— Allons voir ce qui se passe, répétait Rabaud en entraînant Françoise. La jeune femme marchait d'un pas mécanique, la tête vide. Les silhouettes grandissaient. Ce n'étaient plus, comme un instant auparavant, de vagues fourmis noires, mais des formes humaines. Les Rabaud marchaient vers elles. « Mais qu'y a-t-il ? se demandait Jean. Qu'y a-t-il de plus tragique aujourd'hui ? » Il revoyait la perspective sombre du boulevard Saint-Germain, après les émeutes des jours précédents, avec ses trottoirs dévastés, ses bancs arrachés, ses débris de vitres, sous la crasse du soir, dans les crépuscules sans lumières. « Qu'y a-t-il de plus tragique aujourd'hui ? » répétait-il. « Est-ce parce que je sais que des hommes sont tombés tout à l'heure, sous le tir des gardes ? » Les silhouettes n'étaient plus maintenant qu'à quelques mètres de lui. Elles avaient une taille égale à la sienne, la taille de l'homme, mais le contre-jour l'empêchait encore de distinguer les visages. Il sentait Françoise, à son côté, aussi lourde qu'un poids mort roulant sur une pente. En quelques mètres, ils furent au milieu de la foule. Les traits des visages, l'éclair des regards se révélèrent brusquement à eux et Rabaud comprit ce qu'il y avait de nouveau dans cette soirée. Elle avait transformé les hommes. Tous ceux qui l'entouraient étaient défigurés par la crainte et par la fureur. Chacun semblait prêt à s'enfuir à toutes jambes, les épaules de biais, la tête inquiète et, cependant, plus forte que cette angoisse, qui se trahissait dans le moindre geste, une sorte de rage agglomérait tous ces hommes les uns aux autres et les faisait rester immobiles, tournés vers les Invalides et la lourde masse du quai d'Orsay.

— Ils sont tous fous, dit Françoise dans un souffle.

— Tais-toi, tu vas nous faire écharper.

Au milieu de ces groupes, des gens parlaient. Le plus souvent, c'étaient des jeunes gens sans chapeaux, les cheveux dépeignés, à l'allure d'étudiants ; quelquefois, des femmes. L'une d'elles avait une blessure sur le front et laissait le sang couler sur ses joues.

— J'étais là quand ils ont tiré... Les bandits... Nous reviendrons demain avec des armes. Nous aurons leur peau.

— Il y a plus de cent morts sur la Place de la Concorde... Mais ils n'osent plus tirer, à présent. Ils commencent à avoir peur.

Parfois, du plus profond de la foule, des êtres sordides répondaient à ces jeunes gens et à ces femmes. C'étaient des hommes étranges qui semblaient n'être jamais sortis pendant le jour, des espèces de bêtes de la nuit, blêmes, aux yeux glacés dans de grands cercles rouges. D'énormes épaules, des bras maigres et musculeux roulaient sous leurs vestes fripées. Ils se poussaient au milieu des groupes et leur seul aspect semblait confirmer dans leur résolution ces auditoires taciturnes, toujours partagés entre la fureur et l'angoisse.

— Les flics, les flics ! Rentrez dedans et vous finirez par passer. C'est pas épais, un barrage. Si vous lui marchez sur le ventre, il n'y aura plus rien par derrière.

— Qu'est-ce qui se passe à l'Élysée ? On dit qu'une colonne a remonté la rue du Faubourg Saint-Honoré.

— L'Élysée est pris... Il paraît que le président s'est suicidé. On doit se battre encore dans le Ministère de l'Intérieur. La Marine brûle depuis six heures du soir...

— Ah, les salauds ! Il n'y a plus que la Chambre et le quai d'Orsay qui tiennent encore le coup.

— Eh bien, il faut prendre la Chambre et le quai d'Orsay. C'est là-dedans que se tiennent les assassins. Si c'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Regardez-les...

Toutes les têtes se tournaient vers la ligne sombre des édifices. Françoise et Jean regardèrent aussi et découvrirent alors, sur l'alignement de la gare des Invalides, une double rangée d'agents et de gardes, immobile, qui barrait le quai de la Seine. Derrière eux, on devinait le quai d'Orsay, le petit hôtel de la Présidence de la Chambre et la Chambre elle-même. Entre la foule et ces derniers réduits du pouvoir, il n'y avait que ce mince rideau de gardes figés dans leurs longues capotes noires. Le gouvernement et l'émeute n'étaient séparés que par ces quelques dizaines d'hommes, aux mains croisées sur la plaque de leurs ceinturons, à côté de l'étui à revolver. Une poussée, un ouragan de jambes, de bras et de poitrines, une ruée en avant et, peut-être, ce barrage cèderait-il, livrant le passage vers les grandes portes à deux battants, vers les escaliers monumentaux, les enfilades de salons et de bureaux où devaient siéger les ministres.

— Ah, ils ont bonne mine, disait un des rôdeurs à figure patibulaire, ah, ils ont bonne mine, ces salauds-là !

La clarté de l'émeute éclairait sa face. C'était un entassement de chairs boudinées, boursouflées, cachant les yeux, noyant le nez, renfonçant la bouche dans un trou sombre. Sa peau semblait poreuse, blême, piquée de points noirs. Il riait d'un gros rire en râclant de la gorge et répétait : « Ah, ils ont bonne mine... Je les connais, ces vaches-là. » Autour de lui, se pressaient des visages de jeunes gens et de jeunes filles, de grosses figures de boutiquiers, de petits museaux chafouins d'employés et de valets de chambre. Tous répondaient au rire du rôdeur au visage tuméfié. La terrible fraternité de l'émeute effaçait toutes les différences. « J'en descendrais bien encore quelques-uns... » reprenait l'homme, et Rabaud saisit le regard d'une jeune fille qui contemplait cet ignoble visage avec une sorte d'admiration. « C'est peut-être la première fois qu'elle sort seule le soir, » pensa Jean. L'homme remonta ses pantalons, d'un coup sec des mains, les

jambes écartées. Il fit un signe des épaules et deux autres voyous s'approchèrent de lui : « Barrons-nous, dit-il. Il n'y a plus rien à foutre par ici.

— Demain ! criait une voix. Françoise tirait son mari par la manche. « Viens, » disait-elle. « Je n'en peux plus, » puis, comme ils s'étaient un peu écartés de la foule, « mais ce sont des bandits, tu as vu ces figures ? »

— Oui, c'était déjà comme ça, tout à l'heure, sur la place de la Concorde. Toute la pègre a dû sortir aujourd'hui. Ce sont sûrement des gens payés, des hommes de main... Mais les autres sont de braves gens... De braves gens qui ne sentent plus qu'ils sont à côté de crapules.

Serrés l'un contre l'autre, ils remontaient l'Esplanade à petits pas. L'angoisse, la curiosité qui les animaient tout à l'heure, avaient fait place à une immense lassitude. Ils avaient hâte de retourner chez eux. « C'est fou », répétait Jean. « C'est fou. » La rue de l'Université était barrée par des camions militaires. La rue Saint-Dominique était sombre et pleine de groupes silencieux. Les Rabaud n'osaient pas sortir de l'Esplanade dont l'immensité silencieuse les rassurait. Ils poussèrent jusqu'à la rue de Grenelle et se serrèrent encore plus l'un contre l'autre en entendant leurs pas résonner entre les maisons aux portes closes. « C'est idiot », disait Jean, « à côté de toi, je sens que je peux avoir peur même lorsqu'il n'y a pas de danger. »

La rue était presque vide. Parfois, cependant, un passant sortait de l'ombre et se hâtait en jetant un coup d'œil vers le couple. Devant la Mairie du VIIe arrondissement un homme dépassa Françoise et Jean, à grandes enjambées. Jean le suivit du regard, puis força le pas, entraînant Françoise, pour tâcher de se maintenir à la hauteur de l'inconnu. « Pas si vite, disait Françoise, tu ne vas pas te mettre à courir ? » Mais Jean lui serrait doucement le bras : « Regarde, il me semble que je connais ce type-là... Je crois que c'est Ingot, tu sais, cet autre camarade de

Sorbonne qui est devenu directeur de journal ? » Françoise oublia sa fatigue. L'homme et le couple marchaient maintenant presque de front. Rabaud continuait : « Je suis sûr que c'est lui... Qu'est-ce qu'il peut bien faire tout seul, dans la rue, à cette heure-ci ? Il doit revenir de la Chambre... S'il avait l'air de me reconnaître... » Mais le passant avait dû sentir qu'il était suivi. Il jeta deux ou trois regards en arrière, força l'allure et regarda de nouveau vers Rabaud. Pendant un instant, ses yeux rencontrèrent les yeux de Jean, mais ils se détournèrent aussitôt. « Il ne m'a pas reconnu », souffla Jean, puis il pensa : « Il ne m'a même pas vu quand son regard a croisé le mien. Est-ce bien lui ? » L'inconnu forçait son pas. Jean ralentissait le sien. Le boulevard Raspail était tout proche. Les passants se faisaient plus nombreux. « Tout le monde a peur, ce soir », dit Françoise.

Au bout de la rue, l'inconnu tourna brusquement vers la gauche. Les Rabaud remontèrent vers le carrefour de la Croix Rouge. « Je ne suis pas bien sûr que ce soit lui... Pourquoi aurait-il eu peur de me parler ? Nous étions assez bien ensemble. » Françoise ne répondait pas. Elle marchait dans un demi-sommeil. Tout le long du boulevard, les bancs étaient arrachés, entassés les uns sur les autres. Les arbustes plantés au milieu du trottoir central avaient été renversés et montraient leurs minces racines où restaient collées des mottes de terre. Des morceaux de vitres, déjà brisés par les passants, craquaient sous les pas. Partout stationnaient des groupes pareils à ceux de l'Esplanade des Invalides. La même atmosphère de panique et de fureur flottait sur ce décor d'émeute et toujours, sur la perspective des rues, montait cette coupole rouge sur laquelle pesait le plafond bas de la brume.

A partir de la place Saint-Sulpice, sauf quelques groupes pelotonnés de loin en loin sous les porches ou à l'entrée des ruelles étroites, tout était désert. Sur la place du Panthéon, l'obscurité et le silence semblaient prendre

une profondeur encore plus grande. L'immense édifice écrasait le quartier de sa masse et faisait peser son ombre sur les maisons endormies. Rue de l'Estrapade, au troisième étage d'un immeuble à large portail, il y avait pourtant une fenêtre éclairée et, derrière la vitre, l'ombre d'un homme.

Françoise était à bout de forces. Elle se traînait au bras de Jean sans dire une seule parole mais, en traversant le jardin de leur maison, elle murmura : « Regarde, Monsieur Delahaye non plus n'est pas encore couché. Ses rideaux sont tirés, mais on voit de la lumière chez lui. »

VII

— Compresses... Ah non, c'est impossible ! Occupez-vous de faire évacuer les blessés par balles sur un hôpital. Je ne peux pourtant pas opérer ici... Au suivant.

Une nouvelle charge balayait le boulevard. A travers la vitrine du café, sous le rideau de fer aux trois quarts baissé, on ne voyait que les jambes et le bas des pèlerines des agents. Au milieu de cette ruée, parfois, un corps s'effondrait comme celui d'un noyé en dérive entre deux eaux, les bras ouverts au-dessus de la tête. Un silence tomba sur la grande salle. Toutes les conversations s'étaient arrêtées. Les blessés eux-mêmes avaient suspendu leurs gémissements. Seul, le petit étudiant au crâne fendu continua son gloussement sous son turban de serviettes de table écussonnées, déjà marquées de rouge dans leurs profondeurs. Gaston Plantier le chercha d'un coup d'œil. Il le vit, en face de lui, allongé sur une banquette, le dos arqué, la jambe gauche crispée par lentes saccades et détendue brusquement. Plantier répéta : « Il faut évacuer les grands blessés sur un hôpital. Celui-là surtout... » puis ses yeux basculèrent sur la blessure qu'il avait entre les mains. C'était un écrasement de chairs sur une épaule maigre, blanche, dont la frêle ossature saillait fortement comme celle d'un oiseau déplumé.

La charge s'éloignait dans un bruit de vitres cassées, dans un râclement de semelles. Les derniers agents passaient en éventail sur toute la chaussée, au pas, avec des civils en imperméables de cuir. Dès que le boulevard fut redevenu désert, les conversations reprirent, avec quelques hésitations, spasmodiquement, et les gémissements, suspendus pendant plusieurs minutes, se déclanchèrent d'un seul coup. La peur seule avait été plus forte que la souffrance, mais l'angoisse qui lui succédait ne pouvait plus rien contre elle. Chacun parlait, geignait ou pleurait dans son coin. Conversations et gémissements se confondaient dans un tumulte saccadé et le bruit des paroles avait quelque chose de plus nerveux et de plus déréglé encore que le cri des blessés.

— Au suivant, répéta Plantier puis, avec une petite tape légère, sous l'épaule meurtrie : « Rien de cassé, ça va... » Déjà, une main se tendait vers lui, informe, engluée de sang et d'ordure. « J'étais par terre », disait une voix calme, « les chevaux ont dû me marcher dessus... » Puis, comme pour s'excuser : « J'ai pu m'évanouir. » Ce n'était plus une plaie abstraite, une main écrasée que Plantier avait devant les yeux, mais la main d'un homme blessé. Quelques paroles avaient suffi à relier l'une à l'autre. Plantier jeta un coup d'œil vers le nouveau-venu. C'était un homme dans la quarantaine, sans col, sans cravate, dont le cou aux fortes attaches sortait librement d'une chemise entr'ouverte. Ainsi dégagé, le visage prenait plus d'importance. C'était un visage régulier, aux mâchoires lourdes. Rien, en lui, ne trahissait cette sensibilité à la souffrance et cette panique qu'il y avait sur la plupart des visages de jeunes gens. « Déjà blessé ? vous avez l'habitude ? » demanda Plantier. « Oui, docteur, à chaque grande connerie de l'époque. — Bien répondu, » et, d'un seul coup, les mains adroites avaient débridé la plaie et l'inondaient de teinture d'iode. Les mâchoires de l'homme se serrèrent à se rompre. « Il faudra faire une piqûre anti-

tétanique », dit Plantier d'une voix détachée, comme si cette douleur n'eût pas dépendu de lui. Sous le bandage fait avec les serviettes du restaurant, la main broyée devenait de plus en plus lourde. « Je vais vous la soutenir avec une écharpe. » En piquant l'épingle double au revers du veston, Plantier remarqua le ruban de la croix de guerre. « Ça va, dit-il, tu peux t'en aller, » puis il se tourna vers les femmes qui se tenaient autour de lui et préparaient les pansements. Frappées de stupeur par la galopade des agents derrière les vitres, elles avaient arrêté ce bavardage auquel, à plusieurs reprises, Plantier leur avait demandé de mettre fin. « Un peu de silence, je vous prie. Vous êtes dans un hôpital, ici. » Mais, la charge passée, elles avaient repris leur pépiement. « J'étais devant le pont quand ils ont tiré... — Ce sont des assassins... Voyez dans quel état... — Mais que ceux qui ne sont pas blessés aillent donc à la Chambre...

— Allons, allons, » dit Plantier avec un mouvement de tête. Les conversations s'arrêtèrent. « Il y en a encore beaucoup ? — Oui, docteur, il vient d'en arriver une dizaine... — Mais, bon Dieu, Qu'on les fasse filer sur les hôpitaux. Ce que je fais ou rien... »

Il se passa les mains sur les tempes, paumes ouvertes, en remontant vers les cheveux. Un brouillard dansait devant ses yeux. Un bruit d'écluses s'ouvrait dans sa tête. Depuis combien de temps était-il là ? Il était onze heures. Depuis plus de trois heures, il ne s'était donc pas arrêté une minute de ligaturer, de nettoyer, de panser des blessures. Depuis plus de trois heures, il ne voyait que des plaies, des chairs ouvertes, et parfois seulement, comme un éclair, un visage défiguré par la souffrance. Il faisait si chaud qu'il n'avait plus une goutte de salive sous la langue. « J'ai soif », dit-il. Une bouteille d'eau de Vichy passa de mains en mains. Tout en buvant à petites gorgées, à même le goulot, il se mit à regarder cette salle de café, transformée en ambulance, dans laquelle il s'était

réfugié avec un paquet de manifestants qui fuyait devant une charge d'agents. Quel était ce café ? Il ne se souvenait plus à quel endroit des Grands Boulevards il avait été entraîné par la panique de la foule. La charge passée, comme il s'apprêtait à sortir, une voix déchirée d'angoisse avait crié : « Un docteur, un docteur, au secours ! » Il s'était précipité. Une femme soutenait la tête d'un jeune homme évanoui, le petit étudiant au crâne fendu. Il avait demandé des volontaires pour l'aider. Le poste de secours s'était organisé de lui-même. Des femmes, qui disaient toutes avoir travaillé pour la Croix-rouge, avaient apporté des serviettes, des paquets de coton, de l'iode, des cuvettes d'eau bouillante. Les blessés avaient pris leur tour, avec cette espèce de résignation et d'âpre vigilance que Plantier connaissait bien. Elle lui avait rappelé les postes de secours de l'avant. Il s'était cru redevenu le médecin auxiliaire de dix-neuf ans qui passait des heures à ne voir que des plaies, en oubliant qu'elles étaient faites sur des corps d'hommes. « Au suivant, au suivant. » Le défilé des blessés était si continu que c'était toujours la même blessure, énorme, multiforme, qu'il croyait avoir entre les mains.

Dans cet écrasant labeur, il entendait avec une crispation physique le pépiement des infirmières bénévoles. « L'Élysée est pris... Les barrages du Pont de la Concorde ont cédé... — Allons, allons, grondait-il, « un peu de silence. »

Un groupe de manifestants passait sur le boulevard, vide d'agents. Il s'arrêta devant la porte que quelqu'un venait d'ouvrir, à cause de la chaleur. Quelques jeunes gens entouraient un homme blessé, au crâne bandé de mouchoirs sanglants, aux joues maculées de taches brunes. « Voilà comment on traite les anciens combattants, » criaient ces gamins en essayant de rendre tragiques leurs voix puériles. « Voilà comment on traite les anciens combattants. » Tout en criant, ils faisaient de

grands gestes, pareils à ceux des montreurs de foire. « Dites à ce type de venir se faire panser... Les blessés ne sont pas des phénomènes, surtout ce soir, » dit Plantier. Mais le groupe avait déjà disparu. On l'entendait s'éloigner sur le trottoir, tandis que les voix grêles scandaient à nouveau : « Voilà comment on traite les anciens combattants ! »

— Le sang n'est pas une réclame, gronda Plantier, les dents serrées. Au mouvement de retrait du blessé qu'il était en train de panser, il sentit que sa main était peut-être devenue moins légère, plus nerveuse. Il respira trois fois, longuement, à pleine poitrine, pour reprendre le contrôle de lui-même. Mais la chair qu'il palpait se contractait encore entre ses doigts. « Eh bien, alors, » dit-il brutalement sans même regarder le blessé. Il l'avait entrevu tout à l'heure, quand il s'était avancé vers lui. C'était un gamin, un gringalet de dix-sept ans, à l'avant-bras déchiqueté, affaibli par l'hémorragie, démoralisé par l'attente, à bout de vanité. « Il fallait rester chez vous », dit Plantier à demi-voix, sèchement. Puis il eut honte de ce mouvement d'humeur et il soutint le bras blessé, dans une de ses mains ouvertes, comme pour le caresser.

« Qu'est-ce qui lie les hommes ? se demandait-il en déroulant les serviettes déchirées en bandes étroites. « Qu'est-ce qui les attache les uns aux autres ? Est-ce le sang qu'ils veulent faire couler ou le sang qu'ils peuvent donner ? » Sa pensée resta une minute en suspens. Ses mains continuèrent leur travail avec exactitude. « La fraternité du sang que l'on peut verser et la fraternité du sang qui coule sont deux choses différentes, pensa-t-il brusquement. La seconde ne prolonge pas la première... Elles sont indépendantes, autonomes. Il y a une fraternité dans cette salle... Ce n'est pas celle qui unissait ces hommes contre les agents, il y a quelques heures. Mais ces femmes, ces femmes ! » Dans le bruit des conversations, sa pensée s'en allait en lambeaux. Il ne retrouvait plus le fil de ses réflexions. Il sentait une sorte d'abîme

se faire entre la précision de ses gestes et le vague de ses pensées. « Je suis claqué. Quel coup dur, après une journée de travail... Une riche idée que j'ai eu de faire un petit tour sur les Grands Boulevards en sortant de la clinique... Oh ces garces, elles vont finir, oui ou non ? » Pendant un instant, sa tête fut vide, physiquement vide. Puis il pensa brusquement à sa femme. Quelle angoise devait être la sienne. « Vous êtes sûre que l'on a téléphoné chez moi ? demanda-t-il. Vous seriez gentille de rapeller ma femme pour la rassurer. Mme Jeanne Plantier... Invalides... 09... »

La jeune fille répondit : « J'ai déjà le numéro, » et comme elle ouvrait la petite porte vitrée de la cabine téléphonique, une des infirmières improvisées dit à Plantier : « Vous savez, docteur, si vous étiez sorti pour manifester, votre femme ne doit pas encore vous attendre. — Mais je n'étais pas sorti pour manifester, répondit Plantier. Je rentrais de mon travail et j'étais attendu chez moi pour dîner. » Il y eut un silence autour de lui. Il sentit l'hostilité muette des regards, la réprobation des lèvres pincées. « Je suis médecin, scanda-t-il. » La femme répondit : « Mais ce soir, tous les honnêtes gens... » Il lui coupa la parole d'un ton plus sec : « Je dis que je suis médecin... Mon métier consiste à soigner les gens. » Il comprit qu'il venait de prendre le dessus, d'imposer sa volonté. Il ajouta, pour pousser à fond ses avantages : « Si l'on m'amenait des agents, je les soignerais comme les autres, à leur tour. » Au feu des regards qui se tournaient vers lui, il mesura la passion de tous ces êtres ravagés de fatigue et d'angoisse. « Si quelqu'un d'autre qu'un médecin leur disait cela, pensa-t-il, ces femelles le mettraient en pièces. » La grande femme, à lourde poitrine, qui lui avait dit : « J'ai été infirmière pendant la guerre » et qui s'était révélée inutile et encombrante, étouffait de fureur. « Elle n'est pas là pour soigner les blessés, pensa-t-il, mais pour respirer la bataille. »

— Compresses, reprit-il de sa voix technique, sans passion, indifférente et comme suspendue par l'attention au-dessus de la plaie ouverte. « Compresses, » reprit-il en la regardant fixement. La femme répondit par un geste soumis.

— Matée, pensait Plantier. Je lui apprendrai ce que c'est que de soigner des hommes.

VIII

Dans la demi-obscurité de la rue de Grenelle, Ingot avait senti qu'un homme le dévisageait. Il avait pressé le pas. L'homme s'était maintenu à sa hauteur en le regardant avec plus d'insistance. Du coup, l'angoisse l'avait glacé jusqu'aux ongles. Il venait d'être reconnu ! Il avait senti ses jambes devenir molles. Mais l'instinct de conservation l'avait crispé de la tête aux pieds. Prêt à tomber, il avait continué son chemin en regardant le bout de la rue comme un homme à l'eau regarde la rive. Chaque fois qu'une de ses semelles touchait le trottoir, une phrase se déclanchait dans son esprit.

— Ce type m'a reconnu. Pourquoi me regarderait-il ainsi ? C'est bien évident qu'il m'a reconnu. J'étais assez bête pour être fier de faire retourner les gens, au café ou au théâtre. Voilà à quoi ça sert, d'être une personnalité bien parisienne ! A être repéré les soirs d'émeute. Si j'ai l'air d'avoir peur, je suis fichu. Pourquoi ce type me suivrait-il ainsi ? Qui peut-il être ? Un camelot du roi ? Il y a une femme avec lui. Mais les femmes sont plus terribles que les hommes. Ils doivent revenir des abords de la Chambre. Des agents de liaison. Ils vont retrouver quelque groupe en réserve sur le boulevard Raspail.

Ingot savait maintenant ce que c'était que marcher dans l'épouvante comme marcher dans l'eau. Il n'avait même pas eu aussi peur, quelques heures avant, à la Chambre, quand les barrages avaient été emportés et que

les manifestants étaient arrivés devant les grilles. Il se souvenait pourtant du petit député qui, dans le tumulte, la débandade des huissiers, l'avait froidement regardé mettre son chapeau aux Quatre-Colonnes, et lui avait dit à deux reprises : « Dites donc, vous, vous ne savez pas que les gens de la maison doivent recevoir la tête découverte ? Vous voulez être pris pour un de ces Messieurs ? » Il avait remis son chapeau à la patère. Cette humiliation lui avait fait du bien. Autour de lui, il avait vu des gens qui avaient encore plus peur que lui-même et d'autres extraordinairement calmes et méprisants. Entre le courage et la lâcheté, on pouvait arriver à se faire une petite place. Mais ici, dans cette rue à peu près déserte, vide d'agents, presque obscure, quel secours pouvait-il espérer ? Revenir en arrière en courant ? C'était se faire prendre en chasse et il n'avait pas tellement de souffle ! Il haletait déjà ! Entrer dans une maison ? Mais elles étaient toutes barricadées. Continuer ? C'était la seule solution, mais elle pouvait le conduire au milieu d'un groupe de furieux.

Il essayait de raisonner avec calme. Il s'efforçait de retrouver le mouvement de cette fameuse dialectique dont il était si fier. Il le retrouvait. Il retrouvait même son ton sarcastique. L'épouvante ne changeait pas la façon d'être de l'esprit. Elle ne faisait que lui superposer une intolérable angoisse, pareille à celle de l'aorte quand tout semble se rompre au fond du corps.

— Voyons, voyons... Ai-je vraiment quelque chose à craindre de ces gens ? Ce n'est pas moi qui ai fait tirer sur eux. Je ne suis ni le Président du Conseil, ni le Ministre de l'Intérieur, ni le Préfet de Police... Mais je suis radical ! Radical ? C'est vite dit. Je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais eu la carte du parti. Si l'on m'arrête, je peux toujours dire ça... Je ne suis que le directeur d'un journal modéré, d'un journal de juste-milieu.

Mais au moment même où il arrivait à se persuader

qu'il n'avait rien de commun avec les hommes au pouvoir, il pensait brusquement que son titre de directeur du Bonnet Phrygien devait soulever plus de haines que toute ses amitiés politiques. N'avait-il pas publié, le matin même, un éditorial écrit de sa main, où il saluait à l'avance « toutes les décisions viriles qui sauraient imposer silence aux perturbateurs ? » Cet article le rendait solidaire de tous les actes de la police. Comment faire comprendre à ces furieux... Du reste, s'il était reconnu, on ne le laisserait même pas parler... Pendant ce temps, les autres étaient bien tranquilles, au Quai d'Orsay.

En arrivant sur le boulevard, il tourna d'une seule pièce, vers la Seine. L'épouvante opérait en lui une sorte de dédoublement. Il était prêt à dire qu'il n'était pas avec lui, qu'il ne connaissait pas cet homme qui était peut-être, effectivement, directeur du Bonnet Phrygien. Il avait rompu avec lui-même jusque dans les profondeurs les plus secrètes de son être.

Comme il l'avait prévu, il y avait des rassemblements sur le boulevard, mais personne ne faisait attention à lui. Au bout de quelques dizaines de mètres, il jeta un coup d'œil en arrière. Il s'attendait à voir l'inconnu qui l'avait suivi entraîner vers lui tous ces manifestants taciturnes. Mais l'homme avait disparu. Il finit par l'apercevoir, déjà loin, tenant le bras de la femme qui était avec lui et remontant à petits pas vers le Carrefour de la Croix-Rouge. Il sentit alors que son visage était couvert de gouttes de sueur. Un mouvement de haine le parcourut, chassant la peur. Il se retrouva d'un seul coup. Il releva son col, enfonça son chapeau jusqu'à ses yeux et pressa le pas. S'il gagnait la rive droite, il était sauvé.

Quand il arriva au journal, exténué par la longue marche qu'il venait de faire, il monta directement dans son bureau, en ayant soin de n'être vu par personne. Il avait besoin d'être seul quelques minutes. Il se laissa tomber dans le fauteuil bas réservé aux visiteurs, devant

la glace encastrée dans le mur. Il se voyait de la tête aux pieds, plus semblable à un solliciteur misérable qu'au chef de la maison. Il jeta son chapeau par terre. Son visage lui apparut, dans la lumière brutale, verdâtre et détendu. C'était le visage des lendemains de basse noce, moitié cadavérique et moitié obscène. Il se parla : « Eh bien, mon vieux, sale histoire... » Il s'apitoyait sur lui-même. Il tenta de se faire un sourire. Son sourire l'écœura. Ses traits se durcirent. Il fallait se tirer de là. Mais comment ? Depuis plusieurs jours, il marchait sur la corde raide... Depuis des semaines, même. Mais alors la corde n'était pas très haut au-dessus du sol. Depuis vendredi il y avait un gouffre au-dessous d'elle. Depuis vendredi ? Oui, c'était le jour où il était allé faire cette démarche. Il était très important d'avoir tout cela présent à l'esprit. Il fallait repasser les événements en revue pour tâcher de les mieux comprendre... Donc, vendredi, il avait vu un des hommes du nouveau gouvernement. « Dites donc, le type de la Boîte, vous le balancez ou vous le gardez ? C'est capital. Impossible de prendre une position sans savoir ça. » L'autre était impénétrable. Il avait fallu jouer le grand jeu. « Vous savez bien que c'est une immonde crapule, vous devez en avoir des rapports sur son compte. C'est lui qui vous flanque toutes ces histoires dans les jambes, manifestations comprises. Et qui est au fond de l'affaire ? Encore lui. Vous le savez aussi bien que moi. Si vous le gardez, c'est lui le vrai patron, mais vous devez être de rudes fripouilles... Tenus jusqu'à la garde...» L'autre n'avait pas bronché. Rien ne l'avait arraché à son mutisme. « Vous savez bien pourtant ça, et ça, et ça... » L'autre ne disait pas non. « Alors, vous le balancez ? » L'autre n'avait pas dit oui. « Allons, c'est joué ! Il faut marcher avec lui. C'est lui le gouvernement. Le vrai gouvernement. C'est du reste comme ça depuis Napoléon. Qui est à la tête de la Boîte est le maître de Paris. » Ingot se souvenait d'avoir préparé, le samedi,

toute la « une » du dimanche, à la louange du vainqueur présumé. Mais, à quatre heures, au marbre, il avait appris que le patron quittait la Préfecture. Il avait refait la une, en quelques heures, à la gloire du gouvernement. Il en avait profité pour assommer le maître d'hier. Tout cela, c'était du passé. Il fallait savoir à présent qui soutenir. Le gouvernement ? Bien sûr, mais le vrai, celui qui avait la force pour lui. Mais quel était ce gouvernement ? Le gouvernement légal, ou celui de l'émeute ?

En cet instant précis, Ingot se comprenait comme jamais il ne s'était compris, totalement, sans une ombre d'hésitation. Il était un homme de gouvernement, un vrai. Il était fait pour être à côté du pouvoir, avec le pouvoir, avec les puissants. En temps calme, c'était facile. On suivait sans peine les alternances de l'autorité. Elles n'étaient jamais si rapides qu'on ne pût leur tenir pied. Il en avait fait, des va-et-vient, depuis dix ans, dans toutes les fonctions qu'il avait exercées. D'Herriot à Poincaré, de Daladier à Laval, de Chautemps à Tardieu, et jamais il n'avait cessé de faire figure de républicain. A présent, on ne pouvait plus suivre. L'émeute allait trop vite. C'était même pire que cela : on ne pouvait plus savoir qui serait le vainqueur de demain.

— Voyons, voyons, se disait-il. Pesons les chances. On doit pouvoir arriver à déterminer logiquement... » Mais la grande glace lui imposait sa propre présence et de se voir ainsi, lui faisait perdre le fil de ses réflexions. Il retrouvait cet attendrissement sur lui-même qui l'avait déjà envahi, tout à l'heure. Au fond, il était une victime. Une victime de ces puissants qu'il avait trop bien servis. S'il leur arrivait de tomber trop vite, ils le laissaient nu, exposé à tous les coups. « Les salauds ! Avaient-ils pensé à ça, devant cette émeute » ? Ils auraient bien pu faire preuve de plus d'énergie ? Si l'on avait vraiment tiré, au début du grabuge, l'affaire serait jouée, maintenant. On pouvait

même encore tout gagner. Il suffisait d'utiliser les moyens extrêmes de la répression.

Il se leva d'un bond. « Mais qu'ils tirent ! A la mitrailleuse ! Qu'ils tirent donc ! Quand on a le pouvoir, on le garde. C'est leur métier. S'ils ne font rien, ils nous trahissent, nous, leurs amis ! »

Une seule chose était en cause pour lui : le pouvoir. Il se sentait de force à faire sauter le monde pour le garder. Ce n'est pas lui qui aurait hésité à le défendre, fût-ce au prix d'une montagne de cadavres. Ah, s'il avait été au gouvernement ! Pendant quelques minutes, il marcha de long en large, terrible de résolution. Il lui semblait que, ministre, il donnait des ordres au Préfet de police, aux officiers de la garde mobile, à tous ceux qui détenaient les moyens de répression. Mais, brusquement, il se laissa retomber dans son fauteuil et se revit dans la glace, plus défait encore après ce mouvement de fureur qu'au milieu de son angoisse. Il comprit qu'il venait de se mentir, de se jouer la comédie. Non, il n'était pas homme à défendre le pouvoir, à tout engager pour assurer l'écrasement d'une émeute. Il n'était qu'un homme fait pour être à l'ombre de ce pouvoir. Si une autre force se levait, il oscillait entre les deux puissances en bataille et ce n'est pas lui qui aurait pu faire pencher le sort en faveur de l'une ou de l'autre. Devant l'émeute, il était comme devant une crise ministérielle : prêt à suivre au nouveau gouvernement sans lâcher le contact avec l'ancien.

Mais le temps passait. L'équipe de nuit devait attendre en ronchonnant, depuis des heures, devant les machines. A la rédaction, ça devait être pire. Landier, Tuc et Miraud devaient parler de donner leur démission. Il fallait faire le journal, arrêter la ligne à suivre. D'ordinaire, Ingot la réglait en maître souverain, mais pour la première fois, ce soir, depuis des années, il allait avoir besoin de prendre l'avis de ses collaborateurs.

ANDRÉ CHAMSON

(à suivre)

CONVERSATIONS

C'est une vieille femme. L'ancien moulin qu'elle habite est seul, au fond d'une vallée étroite. Deux ou trois prés riverains du bief complètent son domaine ; elle n'en dépasse guère les limites. Appuyée sur un bâton, elle garde ses vaches, ou, assise sur un quartier de roche, la tête baissée, elle songe. En toutes saisons, tous les jours de l'année, même aux « bonnes fêtes », elle est chaussée de sabots, vêtue de hardes usées. Un fichu noir entoure sa tête. Les cheveux gris qui s'en échappent ne blanchiront jamais. A l'abord, son visage est fermé, hostile. Il s'éclaire, pour qui lui plaît, d'un sourire enfantin et rusé.

Elle parle quand c'est son humeur. Ce qu'elle dit vient de très loin, d'un passé de paysans pauvres qui ne savaient que la terre, le bétail, les saisons. Pour elle, comme pour ses aïeules du XVe siècle, des forces surnaturelles agissent incessamment sur nous et autour de nous. Protecteurs ou malfaisants, les « esprits » lui sont familiers, elle les voit, les entend. Ils se moquent d'elle parfois. A cette terrienne avare qui ne souffre pas un pied de violette, une touffe de giroflée, dans son jardin, ils montrent, à travers les nuées, des gerbes de fleurs irréelles.

Ce qu'elle a vu et entendu, elle le raconte certains jours, pas tous les jours. Sur le chemin du moulin, j'ai passé quelques quarts d'heure à l'écouter, tandis que ses vaches broutaient l'herbe longue des talus. Je rapporte ici ce qu'elle m'a dit.

EDMOND MORIN

Moi

Pas malades, vos vaches ? Vous avez de la chance. La fièvre aphteuse est dans les trois-quarts des écuries.

Elle

Ces maladies-là, c'est des mauvais esprits qui les donnent aux bêtes. Pourquoi qu'ils s'en prennent aux bêtes ? Moi, si quelqu'un me faisait du mal, je lui en ferais, mais je ne me vengerais pas sur ses animaux.

Ces mauvais esprits, ça n'a pas de corps. On ne les voit pas. Par exemple, on les entend. Ils en racontent... Et des morts... Et de la guillotine... Si vous preniez une brassée d'herbe dans ce pré, ils vous le diraient. Ah ! je les ai entendus !... Je crois que ça venait de l'église.

Moi

Ils criaient depuis l'église ? Et vous les entendiez d'ici ?

Elle

Non. Ils s'approchent. Ils viennent dans l'air, sans qu'on les voie. Ah ! ils avaient beau gueuler. Je leur répondais, moi, pour les faire taire.

Moi

Alors, ce sont ces mauvais esprits qui donnent la fièvre aphteuse au bétail ?

Elle

Qui voulez-vous que ce soit ?

***

Elle

L'herbe pousse bien ici. Elle ne pousse pas là. C'est parce qu'elles sont venues ici, et qu'elles ne sont pas allées de l'autre côté.

Elles sont toujours là pour crier et pour avertir. Une nuit, j'étais couchée, je dormais. Il y en a une qui m'a appelée. J'ai couru à l'écurie. Une de mes vaches était en train de faire veau. C'est comme mon pommier. Il y avait, sur une petite branche mince comme un fil, trois grosses pommes. Eh bien ! elle n'a pas cassé. Qui donc la soutenait, si ce n'était pas elles ?

Moi

De qui parlez-vous ?

Elle

Mais, des *Dignités*. Vous le savez mieux que moi. Vous voulez me faire causer.

***

Elle

Le même jour cinq de mes poules et le plus beau poulet ont disparu.

Moi

Les renards sans doute ?

Elle

Les renards, on n'en voit plus par ici... Est-ce qu'on sait ?...

Les poules ça ne vole pas loin et pas haut. Eh bien ! une nuit, j'en ai entendu qui criaient dans l'air. Pas les miennes. Ça venait de plus loin. Qui les aurait emportées, si ce n'est ceux de là-haut ?

Ah ! On voit de drôles de choses... Une de mes vaches était malade. J'avais mis ma couverture de laine sur elle pour la réchauffer. Elle était bien enfermée dans l'écurie. Ça n'empêche pas que je l'ai vue galoper dans le verger, avec ma couverture sur le dos.

L'électricité, ça ne vaut rien pour les vaches. Souvent, elles remuent et tapent du pied dans l'écurie. C'est quand les électriciens font leurs essais avec leurs dynamos. Ça devrait être défendu aux ouvriers de s'essayer sur les bêtes.

***

Moi

Vous avez perdu votre voisin. Il a eu un bel enterrement.

Elle

Je n'ai pas vu l'enterrement. Mais je l'ai vu, lui, hier soir. Il se promenait sur le coteau, tout au faîte, avec des fleurs partout, sur la tête, dans les mains.

Moi

Ah !

Elle

Il était bien causant. Mais je ne savais pas qu'il aimait tant les fleurs.

Moi

Il ne vous l'avait jamais dit ?

Elle

Non. Et puis, les morts, leurs idées changent.

(*Un avion passe, en ronflant, au-dessus de nos têtes*).

Elle

(*tournant vers moi un œil inquiet*).

Vous croyez, vous, qu'il y a quelqu'un, là-dedans ?

V

Elle

Pourquoi qu'ils nous envoient tant d'eau, ceux de là-haut ? Leurs tulipes, leurs lilas, je m'en moque bien. Avant-hier, ils me montraient une gerbe de fleurs. J'aimerais mieux du soleil.

Pourquoi qu'ils passent à travers les nuages pour les remuer et faire pleuvoir ? Dans le temps, je gueulais plus fort qu'eux, et, des fois, ils m'écoutaient. Maintenant, ils ne m'écoutent plus, et il continue de pleuvoir.

L'herbe va pourrir sur pied pendant que le regain pousse en dessous. Il y a eu pourtant deux jours de beau temps. C'est parce que je leur avais demandé, une nuit, de nous envoyer de la sécheresse. Ils m'ont répondu : Va au Chapeau du Curé. C'est là-haut, vous

savez, entre les chemins qui se croisent. J'y suis allée le lendemain matin. Les nuages se sont écartés et le ciel est redevenu bleu. Il a fait ensuite deux belles journées, mais le faucheur était occupé ailleurs, et mon herbe n'a pas été coupée...

Depuis que la pluie s'est remise à tomber, ils me disent : Retourne au Chapeau du Curé.

Ce n'est pas loin, mais la montée est rude. Pourtant, s'il continue à pleuvoir, il faudra bien que j'y aille.

VI

Elle

Toute la nuit, j'ai entendu chanter du côté de l'écluse. Je me suis levée. Il faisait clair de lune.

Quand j'ai été dehors, je n'ai plus rien entendu, et je n'ai vu personne. Il n'y avait qu'un gros poisson, le corps à moitié sorti de l'eau. Je ne sais pas si c'était lui qui chantait.

VII

Elle

La rivière est forte aujourd'hui. Mais elle a le temps de monter avant d'être comme le jour de la grande inondation. L'eau remplissait la cour. Le courant emportait tout. Le barrage de l'usine était près de crever. Mon petiot, avec un autre, étaient sur la digue. Ils écartaient les branches, les arbres, que le flot apportait. Et moi, je criais : Merde perpétuelle, sauvez les enfants !

Moi (*croyant avoir mal entendu*).

Comment dites-vous ? Quelle chose perpétuelle invoquiez-vous ?

Elle (*me regardant étonnée*).

Merde perpétuelle. Moi je ne connais pas la lecture. Je dis comme on m'a appris.

Et puis, à force de crier : Merde perpétuelle, sauvez

les enfants ! voilà que tout d'un coup le ciel s'est éclairci, et l'eau a commencé de couler moins fort.



VIII

Elle

Le soleil est encore modéré. S'il n'était pas modéré, il brûlerait tout. Mais la *Dignité* y fait attention.

Regardez, comme l'herbe est versée. C'est la petite pluie de ces jours derniers. Quand il pleut comme ça, pas franchement, les gouttes se collent aux herbes, elles pèsent sur elles et les couchent. Au lieu qu'une vraie pluie, qui tombe droite, va jusqu'à la terre et ne verse pas l'herbe.

Je vous dis ça comme je sais. Je ne connais pas vos lectures, moi. Je n'ai pas été une seule fois à l'école.

Moi

Pourquoi ?

Elle

Parce que, dans ce temps-là, ce n'était pas comme aujourd'hui. Il fallait donner des 25 ou 30 sous par mois au maître d'école, et payer les cahiers et les livres. Nous étions beaucoup d'enfants et mes parents n'étaient pas riches. Ils aimaient mieux nous envoyer au derrière des vaches. Il n'y a que mon frère, le plus jeune, qui a été à l'école deux ou trois hivers. Mais il n'en savait guère plus que moi.

Pour faire ma première communion, j'ai appris le catéchisme. C'était mon parrain qui nous le lisait et nous le faisait réciter le soir. On lui payait son huile. Quand le curé m'a interrogée, il m'a demandé : Qu'est-ce que l'enfer ? Justement, c'était ce que je savais le mieux, et j'ai bien répondu. L'enfer, j'ai su longtemps ce que c'était, et je pouvais le réciter. Il n'y a que quelques années que je ne le sais plus.

AIR DE JUIN

DISPOSITIONS

1er juin.

— Aucun discours sur ma tombe.

— Sur la même pierre banale, qui, dans un coin du cimetière de Hasparren épouse l'ombre du sauvage *Ursuïa* où les brebis paissent l'herbe sous les épines, que l'on grave mon nom suivi de ce simple titre POÈTE et des dates de ma naissance et de ma mort.

— J'interdis que dans un endroit situé au plein air, place, promenade, square, on m'élève le moindre monument.

— Je désire que soit coulé en bronze par le soin de mes amis le buste qui me représente, acquis par le Luxembourg, et dont l'original a été déposé au musée de Pau, mais sans que ce chef-d'œuvre de Georges-Clément de Swiecenski soit exposé en dehors des salons ou pièces particulières.

— Enfin je consens à la plus modeste des plaques indicatrices sur ma maison natale ou son emplacement à Tournay — maison Cazabat — à la condition expresse qu'elle y sera apposée par la bonté du Conseil Municipal sans aucune manifestation venue d'ailleurs.

■

9 juin. — J'ai reçu à sept heures du matin l'extrême-onction que j'avais demandée.

■

11 juin. — *S'endormir dans le Seigneur.*
Pax tecum.

■

30 juin. — J'ai rêvé que de mes jeunes amis faisaient abattre en signe de deuil, à l'origine d'une vieille route orthézienne, deux arbres qui n'étaient qu'une explosion d'aurore.

FRANCIS JAMMES

LE PROCÈS DE L'INTELLECTUEL

La société française tend à rejeter ses intellectuels périodiquement, au moins depuis le début du siècle. Pourtant, les produits de l'intelligence sont une des spécialités commerciales de la France, sans danger de contingentement (sauf de temps en temps, par les États totalitaires). La société française, périodiquement, vomit ceux qui l'honorent. Et ses intellectuels s'obstinent, malgré elle, à l'honorer.

Dépit amoureux ? Peut-être. Cela va plus loin. Il y a longtemps que ce pays de classificateurs éprouve une gêne sourde devant les empiètements des hommes de pensée. Mais comme dans ce même pays les cuirassés portent des noms de poètes et d'historiens, ce malaise n'atteint pas la conscience claire. On ne généralise pas : on fait la preuve par l'absurde. M.Untel, professeur, a fait ceci, ceci, cela, donc, — etc. — D'ailleurs il y a méli-mélo de sentiments, lesquels se dosent suivant les classes. L'ouvrier se méfie de l'intellectuel; il s'excite lui-même à le mépriser ; mais aussitôt que l'intellectuel rejoint l'ouvrier, celui-ci en fait avec joie son drapeau.

Plus on fréquente l'ouvrier, mieux on comprend son orgueil manuel. Ses mains lui disent des pensées, silencieusement, comme en disent les sourds-muets. Elles se souillent de terre, se rongent d'acides, bons instruments qui enregistrent le vrai des choses. Pour établir sa hiérarchie des beaux-arts, l'ouvrier se règle sur les mains : le sculpteur, l'instrumentiste, le peintre ; et dans les sciences, ceux du laboratoire en premier. Mais la relation entre la main et la plume, entre la plume et le style lui échappe. Il n'en perçoit pas le sens manuel positif. D'autre part, et suivant sa culture, écrire lui coûte beaucoup. Voici qu'il reconnaît un mystère : ce dur effort du cerveau *et de la main* produit, chez l'intellectuel de

Lettres, quelque chose, une œuvre qui n'est pas de l'ordre manuel, qui n'est pas *sérieuse* dans le sens manuel. Peut-être, en partie, l'irritation et la révérence de l'ouvrier viennent-elles de ce qu'il voit dans l'écrivain le seul « manuel » dont il ne peut comprendre ou deviner la manière.

Habitué à mesurer par l'espace et par le temps spatial, une autre chose l'étonne : les souvenirs stockés dans un cerveau d'intellectuel. « Où met-il tout ça ?... » sera sa première pensée. La mémoire débordante, la main courante de l'intellectuel laissent à l'ouvrier une impression de facilité, qu'il retourne dans les deux sens. Tantôt, ce sera une perte pure, une espèce d'hémorragie de rien du tout ; tantôt une effusion miraculeuse qui vient d'au delà de la nature.

Ce qui rend si difficile les échanges entre l'ouvrier et l'intellectuel, ce n'est pas tant une différence d'intelligence, ni une différence de manière dans la conduite de l'intelligence ; je connais des travailleurs dont la pensée bien ordonnée ferait un modèle utile à bien des penseurs. C'est que l'ouvrier, plus ou moins confusément, cherche à *spécialiser* l'intellectuel et qu'il s'aide, à cette fin, de cette opération mystérieuse de la plume et de cette réserve mystérieuse de l'érudition. Ce qui se passe entre la mémoire et le caractère que trace la plume lui semble incommensurable avec ce qui se passe dans toute autre condition. De là une égale aisance à considérer l'intelligence de l'intellectuel comme une sorte de *Deus ex machina* qui arrange tout par décret, ou comme un verbiage inutile. M. Gide a été célébré par la masse parce qu'il est un intellectuel ; son retour de l'U. R. S. S. a pu être commodément villipendé parce qu'il est un intellectuel.

Pour la bourgeoisie, c'est différent. Elle a été élevée, héréditairement, dans le mépris du manuel, et les petits efforts qu'elle fait maintenant pour remonter cette pente s'accompagnent de petits rires et de petits clins d'œil. Une éducation sommaire, que semble consacrer la répétition indéfinie de phrases toutes faites, l'assure par contre qu'elle peut comprendre l'intellectuel. Plus avertie sinon mieux éclairée que l'ouvrier, elle fait la différence entre l'écriture et la pensée. Beaucoup plus insolente et étourdie que la classe ouvrière, elle ne doute pas que son intelligence puisse juger librement

l'intellectuel. « Quel bel écrivain, mais quel esprit faux ! » est la sentence ordinaire des salons. L'ouvrier révère, craint l'intellectuel, ou s'irrite contre lui ; mais il aspire à toutes les richesses entreposées dans ce crâne. Le bourgeois peut envier l'intellectuel pour son éclat, pour le bonheur de sa carrière : cela ne l'empêche pas de le juger de haut et librement. La figure de l'intellectuel qui nous est familière a été dessinée par la bourgeoisie. L'ouvrier ne fait qu'y jeter ses couleurs violentes, dans un geste à la fois de défi et de respect.

Sous le feu de ces ignorances croisées, que reste-t-il de l'intellectuel ? Un nom, un simple nom, mais ce nom est monnayable. La valeur propre de l'écrivain, du penseur, du poète, inaccessibles à l'esprit de classe, se dépose fictivement dans quelques syllables, qui sont comme le billet de banque garanti par un or qu'on ne voit pas. Ou mieux, ces quelques syllabes forment une valeur immédiatement négociable. Conjoncture bien tentante pour ces hommes de cerveau qui ont tant de peine à négocier le meilleur d'eux-mêmes.

Considérez en effet la marchandise intellectuelle parmi les autres marchandises. Elle s'en distingue aussitôt par cette particularité : Son temps de production est incalculable, et, par suite, son délai de livraison imprévisible. Or, de plus en plus, l'équilibre commercial de la société s'établit sur le calcul du temps de production, sur des garanties de livraison. Budgets privés et budgets publics n'ont plus de postes réservés à l'intemporel. S'il veut vivre, à part de très rares exceptions, l'intellectuel est obligé de s'insérer, par quelque bout de lui-même, dans une société qui doit calculer au plus juste ses échéances. Il doit se négocier à court terme. Il n'y réussit guère qu'en négociant son nom, qui trouvera preneurs dans deux entreprises : le journalisme et la politique.

Le journalisme, en ce qui concerne les intellectuels, c'est l'adaptation de la pensée à la contingence des événements, à un espace et à un délai fixes : trois facteurs qui échappent au contrôle de l'écrivain et qui lui imposent le leur propre. Ils forment, pour ainsi dire, une matière nouvelle, une résistance nouvelle qui s'ajoutent à la matière et à la résistance spéciale de chaque ordre d'activité spirituelle. Par ses perspectives, ses raccourcis, ses effets d'optique et d'accous-

tique, le journalisme transforme doublement le travail intellectuel : il réduit le temps et l'espace dont disposait l'intellectuel libre au temps et à l'espace normal et moyen des autres membres de la société ; il l'oblige à traduire ses idées dans un langage moyen accessible à tous. Par le journalisme, l'intellectuel devient un producteur comme les autres, soumis au rythme général du travail social. S'il y réussit.

On a beaucoup médit du journalisme. On a peut-être eu tort. Certains lecteurs, raffinés, ne perçoivent la subtilité d'une pensée que si cette dernière s'exprime subtilement, comme ces gens qui ne reconnaissent la distinction d'une personne qu'à la recherche dont témoigne son vêtement. Mais le journalisme, par bien des côtés, joue le rôle de l'ancienne discipline classique, telle que l'entendait un Malherbe, un Boileau. Il rétablit une relation directe et constante entre un écrivain et un public. Il tient de l'enseignement et de la mise en scène et introduit, dans la *conception* elle-même, le souci de la *représentation* que le divorce entre le livre et la scène tendait à éliminer du travail créateur. Par le journalisme, la pensée devient une chose visible, qui se touche et qui pèse. Il y a plus. La pensée de l'intellectuel, surtout de celui qui n'a point d'habitudes philosophiques, n'est pas toujours claire à sa propre conscience. Il incline alors, par un réflexe de défense, à la compliquer, à la pousser vers l'obscur. Il croit ainsi penser davantage tandis qu'il défait doucement sa pensée et la noie dans l'émotion vague qui était à l'origine de l'idée première. La « profondeur » n'est souvent qu'une défaite de l'intelligence, qu'un retour complaisant à l'intimité sans pensée de soi-même. — Au contraire, lorsqu'on veut faire comprendre une pensée à quelqu'un qui ignore l'algèbre intellectuelle, on décante cette pensée pour n'en retenir que l'essentiel. On la déshabille. Se mettre à la portée, c'est mesurer une portée réelle. On réduit la pensée à ce qu'elle est. L'enseignement, le journalisme sont comme les conseils de révision de l'intelligence. J'ai compris l'absurdité d'une idée qui m'était chère en tâchant de l'expliquer à un enfant de quinze ans.

Quoi qu'il en soit, le journalisme est une épreuve, qui réussit ou qui ne réussit pas. Il offre la précision et la sévé-

rité d'un exercice physique, d'un sport. Les intérêts urgents du journalisme l'emportent sur les flatteries auxquelles l'intellectuel aurait quelque droit. La politique est plus équivoque. On exige d'un intellectuel journaliste qu'il fasse un bon journaliste. On attend d'un intellectuel qui prête son nom à un Parti qu'il ne s'occupe pas de politique, ou du moins qu'il se laisse manier gentiment avec la même complaisance qu'une valeur en portefeuille. Le journalisme jette brutalement l'intellectuel dans le bain froid de la réalité. La politique risque de l'expulser définitivement du réel.

La plupart des intellectuels qui se sont, ces derniers temps, non pas mêlés de politique mais mêlés à la politique, sont remarquables par leur ignorance de la politique. Cette ignorance apparaît même comme une condition de leur participation à la vie publique ; on voit en effet d'autres intellectuels, experts dans des choses de la cité, s'abstenir en souriant et se cantonner dans leurs travaux. Dans la plupart des cas, aujourd'hui, la relation d'un intellectuel et d'un parti politique est équivalente à la spéculation financière. Il y a hausse sur la valeur nominale de l'intellectuel, hausse sur la valeur nominale du parti, sans qu'il y ait eu accroissement réel de richesses. C'est une convention retentissante, qui n'est que convention, mais qui retentit. La présence de l'intellectuel sur une tribune est comme un chef-d'œuvre sans douleur, qu'on porte à son crédit et qui lui aura pris un quart d'heure. D'autre part, cette même présence « vaut » pour le parti (comme dans les relations des signes musicaux) un nombre respectable de membres.

Il en va tout autrement si l'intellectuel devient un militant. C'est-à-dire s'il se soumet à la discipline extra-intellectuelle du parti, s'il en adapte la « ligne » à l'activité qui lui est prescrite, s'il en devient un rouage agissant. Mais alors, *mutatis mutandis*, des résistances s'imposeront à lui comme dans le journalisme. Il sera mis à l'épreuve. Il sera, dans une certaine mesure, désintellectualisé. C'est pourquoi, en faisant abstraction de nos opinions politiques, nous inclinons à donner raison à M. Louis Aragon contre M. André Gide. La valeur politique de M. André Gide (sans qu'il le voulût, certes !) n'était que de spéculation. Mais M. Louis Aragon,

tout poète qu'il est, est un militant, un technicien de la politique.

Le procès intenté par la société à l'intellectuel (procès dont les charges s'aggraveront, si l'on n'y prend garde) se définit par cette proposition bien simple, bien banale : l'intellectuel français a perdu contact avec les sources de toute pensée, de toute œuvre vivante, avec la réalité présente. M. Emmanuel Berl, dans son dernier ouvrage, s'étonnait à bon droit de l'extraordinaire vétusté des sujets des romans contemporains, où ne se retrouvent aucun des traits saillants de notre époque. On en dirait autant des conceptions de nos intellectuels sur le libéralisme, sur la morale, sur la hiérarchie des dignités, etc. Cela est fort grave. Car si l'intellectuel doit penser mieux et vouloir mieux que les autres, encore faut-il que sa pensée et sa volonté soient en liaison avec celles des autres hommes. Un intellectuel véritable *voit* ce que les autres *font*. Et s'il contredit ces derniers, encore convient-il que cette contradiction les éclaire sur eux-mêmes.

Peut-être que le journalisme et la politique, conçus d'abord par l'intellectuel comme nécessité matérielle ou comme obligation morale vague et équivoque, finiront, à l'épreuve, par réformer l'intellectuel, par le réadapter à son temps. Il y gagnerait. Nous y gagnerions tous.

RAMON FERNANDEZ

A PROPOS DE JOHN DOS PASSOS, ET DE « 1919 »[1]

Un roman c'est un miroir : tout le monde le dit. Mais qu'est-ce que *lire* un roman ? Je crois que c'est sauter dans le miroir. Tout d'un coup on se trouve de l'autre côté de la glace au milieu de gens et d'objets qui ont l'air familiers. Mais c'est tout juste un air qu'ils ont, en fait nous ne les avions jamais vus. Et les choses de notre monde, à leur tour, sont dehors et deviennent des reflets. Vous fermez le livre, vous enjambez le rebord de la glace et rentrez dans cet honnête monde-ci où vous retrouvez des immeubles, des jardins, des gens qui n'ont rien à vous dire ; le miroir qui s'est reformé derrière vous les reflète paisiblement. Après quoi vous jureriez que l'art est un reflet ; les plus malins iront jusqu'à parler de glaces déformantes. Cette illusion absurde et obstinée, Dos Passos l'utilise très consciemment pour nous pousser à la révolte. Il a fait le nécessaire pour que son roman ne paraisse qu'un reflet, il a même endossé la peau d'âne du populisme. C'est que son art n'est pas gratuit, il veut prouver. Voyez pourtant la curieuse entreprise : il s'agit de nous montrer ce monde-ci, le nôtre. De le *montrer* seulement, sans explications ni commentaires. Pas de révélations sur les machinations de la police, l'impérialisme des rois du pétrole, le Ku-Klux-Klan, ni de peintures cruelles de la misère. Tout ce qu'il veut nous faire voir nous l'avions déjà vu et, à ce qu'il semble d'abord, précisément comme il veut nous le faire voir. Nous reconnaissons tout de suite l'abondance triste de ces vies sans tragique ; ce sont les

1. Traduit par *Maurice Rémon* (E. S. I.

nôtres, ces mille aventures ébauchées, manquées, aussitôt oubliées, toujours recommencées, qui glissent sans marquer, sans jamais engager, jusqu'au jour où l'une d'elles, toute pareille aux autres, tout à coup, comme par maladresse et en trichant, écœure un homme pour toujours, négligemment détraque une mécanique. Or c'est en peignant, comme nous pourrions les peindre, ces apparences trop connues, dont chacun s'accommode, que Dos Passos les rend insupportables. Il indigne ceux qui ne se sont jamais indignés, il effraie ceux qui ne s'effraient de rien. N'y aurait-il pas eu de tour de passe-passe ? Je regarde autour de moi : des gens, des villes, des bateaux, la guerre. Mais ce ne sont pas les vrais : ils sont discrètement louches et sinistres, comme dans les cauchemars. Mon indignation contre ce monde-là, elle aussi, me paraît louche : elle *ressemble* seulement — et d'assez loin — à l'autre, à celle qu'un fait-divers suffit à provoquer : je suis de l'autre côté de la glace.

La haine, le désespoir, le mépris hautain de Dos Passos sont vrais. Mais, précisément pour cela, son monde n'est pas vrai : c'est un objet créé. Je n'en connais pas — même ceux de Faulkner ou de Kafka — où l'art soit plus grand, ni mieux caché. Je n'en connais pas qui soit plus proche de nous, plus spécieux, plus touchant : cela vient de ce qu'il emprunte au nôtre sa matière. Et pourtant il n'en est pas de plus lointain ni de plus étrange ; Dos Passos n'a inventé qu'une chose : un art de conter. Mais cela suffit pour créer un univers.

On vit dans le temps, on conte dans le temps. Le roman se déroule au présent, comme la vie. Le parfait n'est romanesque qu'en apparence ; il faut le tenir pour un présent *avec recul esthétique*, pour un artifice de mise en scène. Dans le roman les jeux ne sont pas faits, car l'homme romanesque est libre. Ils se font sous nos yeux ; notre impatience, notre ignorance, notre attente sont les mêmes que celles du héros. Le *récit* au contraire, Fernandez a montré qu'il se fait au passé. Mais le récit explique : l'ordre chronologique — ordre pour la vie — dissimule à peine l'ordre des causes — ordre pour l'entendement ; l'événement ne nous touche pas, il est à mi-chemin entre le fait et la loi. Le temps de Dos Passos est sa création propre : ni roman, ni récit. Ou plutôt, si l'on veut, c'est le

temps de l'Histoire. Le parfait et l'imparfait ne sont pas employés par bienséance : la *réalité* des aventures de Joe ou d'Evelyn, c'est qu'elles sont passées. Tout est raconté comme par quelqu'un qui se souvient : « *Quand Dick était petit,* il n'entendait jamais parler de son papa .... » « *Cet hiver-là* Evelyn ne songeait qu'à une chose : aller à l'institut d'art .... » « Ils demeurèrent quinze jours à Vigo pendant que les autorités se querellaient au sujet de leur situation et ils en avaient plein le dos .... » L'événement du roman est une présence innommée : on ne peut rien en dire, car il se fait ; on peut nous montrer deux hommes cherchant leurs maîtresses à travers une ville, mais on ne nous dit pas qu'ils « ne les trouvent pas » car cela n'est pas vrai : tant qu'il reste une rue, un café, une maison à explorer, cela n'est pas encore vrai. Chez Dos Passos l'événement reçoit d'abord son nom, les dés sont jetés, comme dans notre mémoire : « Glen et Joe ne descendirent à terre que quelques heures et ne purent retrouver Marceline et Loulou. » Les faits sont cernés par des contours nets, ils sont juste à point pour être *pensés*. Mais Dos Passos ne les pense jamais : pas un instant l'ordre des causes ne se laisse surprendre sous l'ordre des dates. Ce n'est point récit : c'est le dévidage balbutiant d'une mémoire brute et criblée de trous, qui résume en quelques mots une période de plusieurs années, pour s'étendre languissamment sur un fait minuscule. Tout juste comme nos vraies mémoires, pêle-mêle de fresques et de miniatures. Le relief ne manque pas mais il est distribué savamment au hasard. Un pas de plus et nous retrouverions le fameux monologue de l'idiot de *Bruit et Fureur* [1]. Mais ce serait encore intellectualiser, suggérer une explication par l'irrationnel, faire pressentir, derrière ce désordre, un ordre freudien : Dos Passos s'arrête à temps. Grâce à quoi les faits passés gardent une saveur de présent ; ils demeurent encore, dans leur exil, ce qu'ils ont été un jour, un seul jour : d'inexplicables tumultes de couleurs, de bruits, de passions. Chaque événement est une *chose* rutilante et solitaire, qui ne découle d'aucune autre, surgit tout à coup et s'ajoute à d'autres choses : un irréductible. Raconter, pour Dos Passos, c'est faire une addition.

1. Roman de Faulkner.

De là cet aspect relâché de son style : « et .... et .... et. » Les grandes apparences troublantes, la guerre, l'amour, un mouvement politique, une grève s'évanouissent, s'effritent en une infinité de petits bibelots qu'on peut tout juste aligner les uns à côté des autres. Voici l'armistice : « Au début de novembre des bruits d'armistice commencèrent à circuler, puis, soudain, une après-midi le major Wood entra en coup de vent dans le bureau que partageaient Eveline et Eleanor, leur fit quitter le travail et les embrassa en criant : « Enfin, ça y est ». Avant de savoir où elle en était, Eveline se surprit à baiser sur la bouche le major Moorehouse. Les bureaux de la Croix-Rouge ressemblèrent à un dortoir d'université le soir d'une victoire de football : c'était l'armistice. Tout le monde eut brusquement des bouteilles de cognac et se mit à chanter : *Il y a une longue longue route tournante* ou *la Madelon pour nous n'est pas sévère.* » Ces Américains voient la guerre comme Fabrice vit la bataille de Waterloo. Et l'intention, comme le procédé, est claire à la réflexion : encore faut-il fermer le livre et réfléchir.

Les passions et les gestes sont aussi des choses. Proust les analysait, les rattachait à des états antérieurs et, par là, les rendait nécessaires. Dos Passos veut leur conserver leur caractère de *faits*. Il est seulement permis de dire : « Voilà : à cette époque Richard était ainsi et à telle autre il était autrement. » Les amours, les décisions sont de grosses boules qui tournent sur elles-mêmes. Tout au plus pouvons-nous saisir une sorte de *convenance* entre l'état psychologique et la situation extérieure : quelque chose comme un rapport de couleurs. Peut-être aussi soupçonnerons-nous que des explications sont *possibles*. Mais elles semblent légères et futiles comme une toile d'araignée posée sur de grosses fleurs rouges. Nulle part, pourtant, nous n'avons le sentiment de la liberté romanesque, mais plutôt Dos Passos nous impose l'impression déplaisante d'un indéterminisme du détail. Les actes, les émotions, les idées s'installent brusquement chez un personnage, y font leur nid, le quittent sans qu'il y soit lui-même pour grand chose. Il ne faudrait pas dire qu'il les subit : il les constate — et personne ne saurait assigner de loi à leur apparition.

Pourtant ils ont été. Ce passé sans loi est irrémédiable. C'est à dessein que Dos Passos a choisi, pour conter, la perspective de l'histoire : il veut nous faire sentir que les jeux sont faits. Malraux dit à peu près, dans l'*Espoir* : « Ce qu'il y a de tragique dans la Mort, c'est qu'elle transforme la vie en destin. » Dos Passos s'est installé, dès les premières lignes de son livre, dans la mort. Toutes les existences qu'il retrace se sont refermées sur elles-mêmes. Elles ressemblent à ces mémoires bergsoniennes qui flottent, après la mort du corps, pleines de cris et d'odeurs et de lumières, et sans vie, dans on ne sait quels limbes. Ces vies humbles et vagues, nous ne cessons pas de les sentir comme des Destins. Notre propre passé n'est point tel : il n'est pas un de nos actes dont nous ne puissions aujourd'hui encore transformer la valeur et le sens. Mais ces beaux objets bigarrés que Dos Passos nous présente, ils ont, sous leurs violentes couleurs, quelque chose de pétrifié : leur sens est fixé. Fermez les yeux, essayez de vous rappeler votre propre vie, essayez de vous la rappeler *ainsi* : vous étoufferez. C'est cet étouffement sans recours que Dos Passos a voulu exprimer. Dans la société capitaliste les hommes n'ont pas de vies, ils n'ont que des destins : cela, il ne le dit nulle part, mais partout il le fait sentir ; il insiste discrètement, prudemment jusqu'à nous donner un désir de briser nos destins. Nous voici des révoltés ; son but est atteint.

Des révoltés de *derrière la glace*. Car ce n'est point cela que veut changer le révolté de ce monde-ci : il veut changer la condition *présente* des hommes, celle qui se fait au jour le jour. Raconter le présent au passé, c'est user d'un artifice, créer un monde étrange et beau, figé comme un de ces masques de mardi-gras qui deviennent effrayants quand de vrais hommes vivants les portent sur leurs visages.

Mais quelles sont ces mémoires qui se dévident ainsi tout au long du roman ? Il semble à première vue que ce soient celles des héros, de Joe, de Dick, de Fillette, d'Evelyn ; et, en plus d'un endroit, cela est vrai : en règle générale, chaque fois qu'un personnage est sincère, chaque fois qu'il y a en lui, de quelque façon que ce soit, une plénitude : « Quand il était libre, il rentrait, las jusqu'à la souffrance, dans le petit

matin parisien qui sentait la fraise, se rappelant des yeux, des cheveux trempés de sueur, des doigts contractés, couverts de crasse et de sang coagulés... » Mais souvent le récitant ne coïncide plus tout à fait avec le héros : ce qu'il dit, le héros n'aurait pas tout à fait pu le dire, mais on sent entre eux une complicité discrète, le récitant raconte, du dehors, comme le héros eût aimé qu'on racontât. A la faveur de cette complicité, Dos Passos nous fait faire, sans nous prévenir, le passage qu'il souhaitait : nous nous trouvons soudain installés dans une mémoire horrible et dont chaque souvenir nous met mal à l'aise, une mémoire qui nous dépayse et n'est plus celle des personnages ni de l'auteur : on dirait que c'est un chœur qui se souvient, un chœur sentencieux et complice : « Malgré cela il réussissait très bien à l'école et ses professeurs l'aimaient beaucoup surtout la maîtresse d'anglais Miss Teagle parce qu'il était bien élevé et disait de petites choses sans impertinence qui pourtant les faisaient rire. Cette dernière affirmait qu'il était vraiment doué pour la composition anglaise. Un jour de Noël, il lui envoya une petite pièce de vers qu'il avait faite sur l'Enfant Jésus et les Trois Rois, et elle déclara qu'il était doué. » Le récit se guinde un peu et tout ce qu'on nous rapporte du héros prend l'allure d'informations solennelles et publicitaires : « elle déclara qu'il était doué ». La phrase ne s'accompagne d'aucun commentaire mais elle prend une sorte de résonance collective. C'est une *déclaration*. Et le plus souvent, en effet, quand nous voudrions connaître les pensées de ses personnages, Dos Passos avec une objectivité respectueuse nous donne leurs déclarations. « Fred... déclarait que la veille du départ il s'en flanquerait à cœur joie. Une fois sur le front il serait peut-être tué, alors quoi ? Dick répliquait qu'il aimait bien bavarder avec les femmes mais que tout ça c'était trop du commerce et que ça le dégoûtait. Ed. Schuyler, qu'ils avaient surnommé Frenchie et qui prenait des manières tout à fait européennes, dit que les filles de la rue étaient trop naïves. » J'ouvre *Paris-Soir* et je lis : « De notre correspondant spécial : Charlie Chaplin déclare qu'il a tué Charlot. » J'y suis : toutes les paroles de ses personnages, Dos Passos nous les rapporte dans le style des déclarations à la presse. Du coup les voilà coupées de la

pensée, paroles pures, simples réactions qu'il faut enregistrer comme telles, à la façon des behaviourists, dont Dos Passos s'inspire quand il lui plaît. Mais en même temps la parole revêt une importance sociale : elle est sacrée, elle devient maxime. Peu importe, pense le chœur satisfait, ce qu'il y avait dans la tête de Dick quand il a prononcé cette phrase. L'essentiel c'est qu'elle ait été prononcée : elle venait de loin, d'ailleurs, elle ne s'est pas formée en lui, elle était, avant même qu'il ne parlât, un bruit pompeux et tabou ; il lui a seulement prêté sa puissance d'affirmation. Il semble qu'il y ait un ciel des paroles et des lieux-communs, où chacun de nous va décrocher les mots appropriés à la situation. Un ciel des gestes aussi. Dos Passos feint de nous présenter les gestes comme des événements purs, comme de simples *dehors*, les libres mouvements d'un animal. Mais ce n'est qu'une apparence : il adopte en fait, pour les retracer, le point de vue du chœur, de l'opinion publique. Pas un des gestes de Dick ou d'Eleanor qui ne soit une manifestation, accompagnée en sourdine d'un murmure flatteur : « A Chantilly ils visitèrent le château et donnèrent à manger aux carpes dans les fosses. Ils déjeunèrent dans les bois, assis sur des coussins de caoutchouc. J.-W. fit rire tout le monde en expliquant qu'il avait horreur des pique-niques et en demandant à tout le monde ce qui prenait aux femmes, même les plus intelligentes, de vouloir toujours organiser des pique-niques. Après le déjeuner ils allèrent jusqu'à Senlis, pour voir les maisons détruites par les uhlans pendant la guerre. » Ne dirait-on pas le compte-rendu d'un banquet d'anciens combattants dans un journal local ? En même temps que le geste s'amenuise jusqu'à n'être plus qu'une mince pellicule, nous nous apercevons tout à coup qu'il *compte*. Pour qui ? Pour l'ignoble conscience de « tout le monde », pour ce que Heidegger appelle « das Man ». Mais encore, cette conscience qui donc la fait naître ? Qui donc la représente, pendant que je lis ? Eh bien, c'est moi. Pour comprendre les mots, pour donner un sens aux paragraphes, il faut d'abord que j'adopte son point de vue, il faut que je fasse le chœur complaisant. Cette conscience n'existe que par moi ; sans moi il n'y aurait que des taches noires sur des feuilles blanches. Mais au moment même

que je *suis* cette conscience collective, je veux m'arracher à elle, prendre sur elle le point de vue du juge : c'est-à-dire m'arracher à moi. De là cette honte et ce malaise que Dos Passos sait si bien donner à son lecteur ; complice malgré moi — encore ne suis-je pas si sûr de l'être malgré moi — créant et refusant à la fois les tabous ; de nouveau, au cœur de de moi-même, contre moi-même, révolutionnaire.

Ces hommes de Dos Passos, en retour, comme je les hais. On me montre une seconde leur conscience, juste pour me faire voir que ce sont des bêtes vivantes, et puis les voilà qui déroulent interminablement le tissu de leurs déclarations rituelles et de leurs gestes sacrés. La coupure ne se fait point chez eux entre le dehors et le dedans, entre la conscience et le corps, mais entre les balbutiements d'une pensée individuelle, timide, intermittente, inhabile à s'exprimer par des mots — et le monde gluant des représentations collectives. Comme il est simple, ce procédé, comme il est efficace : il suffit de raconter une vie avec la technique du journalisme américain, et la vie cristallise en social, comme le rameau de Salzbourg. Du même coup le problème du passage au typique — pierre d'achoppement du roman social — est résolu. Plus n'est besoin de nous présenter un ouvrier-type, de composer, comme Nizan dans « Antoine Bloyé » une existence qui soit la moyenne exacte de milliers d'existences. Dos Passos, au contraire, peut donner tous ses soins à rendre la singularité d'une vie. Chacun de ses personnages est unique ; ce qui lui arrive ne saurait arriver qu'à lui. Qu'importe, si le social l'a marqué plus profondément que ne peut faire aucune circonstance particulière, si le social *c'est lui*. Ainsi, par delà le hasard des destinées et la contingence du détail, nous entrevoyons un ordre plus souple que la nécessité physiologique de Zola, que le mécanisme psychologique de Proust, une contrainte insinuante et douce qui semble lâcher ses victimes et les laisser aller, pour les ressaisir sans qu'elles s'en doutent : un déterminisme statistique. Ils vivent comme ils peuvent, ces hommes noyés dans leur propre vie, ils se débattent et ce qui leur advient n'était pas fixé d'avance. Et pourtant leurs pires violences, leurs fautes, leurs efforts ne sauraient compromettre la régularité des naissances, des mariages, des

suicides. La pression qu'exerce un gaz sur les parois du récipient qui le contient ne dépend pas de l'histoire individuelle des molécules qui le composent.

Nous sommes toujours de l'autre côté de la glace. Hier vous avez vu votre meilleur ami, vous lui avez exprimé votre haine passionnée de la guerre. Essayez à présent de vous raconter cet entretien à la manière de Dos Passos : « Et ils commandèrent deux demis, et dirent que la guerre était détestable. Paul déclara qu'il aimait mieux tout faire que de se battre et Jean dit qu'il l'approuvait et tous deux s'émurent et dirent qu'ils étaient heureux d'être d'accord. En rentrant chez lui, Paul décida de voir Jean plus souvent. » Vous vous haïrez aussitôt. Mais il ne vous faudra pas longtemps pour comprendre que vous ne *pouvez pas* parler de vous sur ce ton. Si peu sincère que vous fussiez, au moins viviez-vous votre insincérité ; vous la jouiez tout seul, d'instant en instant vous prolongiez son existence par une création continuée. Et si même vous vous êtes laissé engluer par les représentations collectives, il a fallu que vous les viviez d'abord comme une démission individuelle. Nous ne sommes ni des mécaniques ni des possédés ; nous sommes pires ; libres. Tout entiers *dehors* ou tout entiers *dedans*. L'homme de Dos Passos est un être hybride, interne-externe. Nous sommes avec lui, en lui, nous vivons avec sa vacillante conscience individuelle et, tout à coup, elle flanche, elle faiblit, elle se dilue dans la conscience collective. Nous l'y suivons et nous voilà soudain dehors sans y avoir pris garde. Homme de derrière la glace. Créature étrange, méprisable et fascinante. De ce glissement perpétuel, Dos Passos sait tirer de beaux effets. Je ne sais rien de plus saisissant que la mort de Joe : « Joe se débarrassa de deux « grenouillards » et il gagnait la porte à reculons quand il vit dans la glace qu'un grand gaillard en blouse allait lui casser sur la tête une bouteille qu'il tenait à deux mains. Il essaya de se retourner mais il n'en eut pas le temps. La bouteille lui fracassa le crâne et ce fut fini. » Dedans, avec lui, jusqu'au choc de la bouteille sur le crâne. Aussitôt après, dehors, dans la mémoire collective, avec le chœur : « et ce fut fini. » Rien ne fait mieux sentir l'anéantissement. Et chaque page qu'on tourne ensuite et qui parle d'autres consciences

et d'un monde qui se poursuit sans Joe est comme une pelletée de terre sur son corps. Mais c'est une mort de derrière la glace : nous ne saisissons, en fait, que la belle *apparence* du néant. Le vrai néant ne se peut ni sentir ni penser. Sur notre vraie mort, nous n'aurons jamais — ni personne après nous — rien à dire.

Le monde de Dos Passos est impossible — comme celui de Faulkner, de Kafka, de Stendhal — parce qu'il est contradictoire. Mais c'est pour cela qu'il est beau : la beauté est une contradiction voilée. Je tiens Dos Passos pour le plus grand écrivain de notre temps.

J. P. SARTRE

LE SURRÉALISME EN 1938

Lorsqu'en 1919 parurent *les Animaux et leurs Hommes* de Paul Eluard, il devint évident pour les esprits perméables à l'absolue réalité de la poésie, qu'un poète venait de se faire entendre. Les mots d'une simplicité *désarmante* qu'il employait, purifiaient la mémoire des lieux communs qu'un usage séculaire leur avait lentement associés. Ces mots redevenaient neufs, créaient leur objet :

La vanité, qui pousse l'homme à déclarer ceci beau ou laid, et à prendre parti, est à la base de l'erreur raffinée de plusieurs époques littéraires, de leur exaltation sentimentale et du désordre qui en résulte.

Essayons, c'est difficile, de rester absolument purs. Nous nous apercevrons alors de tout ce qui nous lie.

Cette façon de s'interdire un choix qui signifierait qu'entre les objets du monde extérieur il en est de mieux connus, de plus usés que d'autres, et cette redécouverte joyeuse de chaque mot avec sa saveur, son poids, sa lumière, permirent au poète de faire éclore un avril inattendu à travers les expressions les plus éteintes par l'usage :

Oiseau
Charmée... Oh ! pauvre fille !
Les oiseaux mettent en désordre
Le soleil aveuglant du toit,
Les oiseaux jouent à remplacer
Le soleil plus léger que l'huile
Qui coule entre nous.

Écrits il y a vingt ans, les poèmes des *Animaux et leurs Hommes* ont la fraîcheur des jours où ils parurent. De belles

illustrations de Valentine Hugo les accompagnent avec bonheur, dans cette seconde mise au jour [1].

Les œuvres les plus récentes de Paul Eluard perpétuent cette redécouverte des mots les plus simples qui, du seul fait qu'il les énonce, reprennent une vie splendide et pure. C'est ainsi que le recueil intitulé *Les Mains libres* [2] nous apporte des poèmes où les mots semblent naître de la joie que goûte le poète à les prononcer — joie qui devient nécessité de leur apparition, et qui crée entre eux un lien indéfinissable, mais certain :

Où sont la mûre et la prunelle
Lime varech âpres délices...

L'on touche sans doute ici à l'apport si personnel de Paul Eluard à la poésie surréaliste : l'apparente gratuité qui se remarque dans la succession des termes dont il use, n'est plus réellement que la traduction verbale rigoureuse d'un accord intérieur qui, de la juxtaposition de termes courants, compose un vocable inattendu. Il ne s'agit plus ici de l'écriture automatique de 1924 qui nous obligeait à nous prêter au brassage des scories verbales, dans l'attente qu'en surgisse, de-ci de-là, une étincelle.

L'on regrette d'être contraint de dire que les dessins de Man Ray sur lesquels Eluard a composé les *Mains Libres*, semblent — à quelques exceptions près — les plates copies au crayon de montages photographiques.

Le dernier recueil de Paul Eluard est intitulé *Cours Naturel* [3]. Il est remarquable que la plupart des titres choisis par le poète contiennent les mots : libre, publique, immédiat, naturel, qui annoncent cette même intention de simplicité dans le choix des idées et des mots qu'il formulait dans la préface des *Animaux et leurs Hommes*, et à laquelle il s'est toujours tenu. Elle est sans doute le ressort le plus visible de son art. A côté des pages nombreuses qu'elle lui dicte dans *Cours Naturel*, on trouve au cours de ce recueil des poèmes d'une catégorie très différente, où l'auteur, à propos d'un sujet déterminé, nous livre les points de départ de ses méditations.

1. Gallimard.
2. Henri Jourde.
3. Le Sagittaire.

Chargé d'intentions et de sens, chaque mot s'irradie à la surface de l'esprit, et ses résonances tiennent lieu des développements oratoires que le poète s'interdit. Il en est ainsi de *La Victoire de Guernica*, l'un des poèmes les plus beaux, et les plus tragiques du recueil.

***

Cet effort vers la nudité intérieure que nous reconnaissons dans la poésie de Paul Eluard ne se trouve pas qu'en elle. Un regard en arrière, qui nous est désormais possible, nous permet de nous convaincre que les recherches qui précédèrent le surréalisme furent poursuivies dans le sens d'un désencombrement de l'esprit mené à propos d'une révision de ses diverses activités. Les œuvres de Pierre Reverdy, les premiers vers de Louis Aragon, les *Poésies* de Philippe Soupault qui viennent d'être réunies en un volume [1], témoignent de cette volonté qui fut commune à leurs auteurs de fixer dans le courant d'une écriture limpide des reflets d'une vie toute enivrée de se sentir, après tant de saccages, redevenue transparente.

C'est ainsi que Philippe Soupault recueillait en 1920 des notations aussi spontanées que celles-ci :

Les marchands de tapis et les belles demoiselles
qui traînent la nuit dans les rues
ceux qui gardent dans les yeux la douceur des lampes
ceux à qui la fumée d'une pipe et le verre de vin
semblent tout de même un peu fades
me connaissent sans savoir mon nom
. . . .
la foudre est-elle plus jolie au printemps
ses yeux ma foudre sont des ciseaux

L'on relit avec une joie qui ne s'est en rien atténuée les beaux poèmes de *Georgia*, et l'on y retrouve de la même sorte ces chansons écrites pour de grandes personnes hypothétiques qui seraient douées de la grâce d'avoir conservé la sensibilité et l'humour de leur enfance. Tel ce *Crépuscule* :

1. G. L. M.

Un éléphant dans sa baignoire
et les trois enfants dormant
singulière singulière histoire
histoire du soleil couchant

Les poèmes plus importants de Philippe Soupault tendent vers le récit, et l'on y perçoit l'annonce de cette expression nerveuse qui allait devenir l'une des marques de ses romans.

***

Au cours des premiers mois de l'année 1938, l'activité surréaliste paraît s'être imposée une sorte de bilan de ses acquisitions antérieures, tant sous les espèces d'une Exposition que l'on a pu visiter à la Galerie des Beaux-Arts, que sous celles d'ouvrages réunissant des travaux disséminés au hasard de publications éphémères, comme les *Poésies complètes* de Soupault, ou *le Théâtre et son double* [1] d'Antonin Artaud.

Antonin Artaud reste l'une des figures les plus émouvantes et plus significatives du mouvement surréaliste. Nul plus que lui n'a vécu les idées dont beaucoup se sont contentés de disserter. Il fut le seul peut-être à percevoir dans l'attachement du surréalisme à restituer à l'homme la part irrationnelle de son esprit, la parenté qui de ce fait unit ce mouvement poétique aux systèmes de connaissance que la mentalité primitive à processus analogique édifia au cours des siècles. Homme de théâtre en même temps que poète, il rêva de rendre au spectacle sa signification magique, et privé des moyens matériels d'en tenter la réalisation, il écrivit sur ce thème de magnifiques pages, aujourd'hui réunies sous le titre *le Théâtre et son double* [1]. L'auteur y oppose tout d'abord le théâtre occidental à tendance psychologique au théâtre oriental à tendance métaphysique. Il analyse ensuite le langage du théâtre qui ne devrait pas consister seulement en mots, mais encore en gestes symboliques, musiques, bruits rythmiques, comme dans le théâtre balinais. Dans sa conception le spectateur n'assisterait pas seulement au théâtre, mais

1. Gallimard.

subirait une sorte de contagion spirituelle au contact de la pièce, et y participerait intérieurement. Le livre d'Artaud, rempli d'idées fécondes, exprimées en termes d'une haute poésie, ressuscite une conception du théâtre avec laquelle l'Occident a rompu depuis les Mystères, et qui semble avoir été celle de Mallarmé lorsqu'il parle d'un Drame où tout l'univers doit être exprimé. Les suggestions d'Artaud auront reçu de partielles réalisations dans les deux pièces montées ces dernières années par J.-L. Barrault. L'on ne peut que souhaiter, sans trop l'espérer, voir nos gens de théâtre prendre en son livre la grande leçon qu'il contient.



L'Exposition surréaliste à laquelle je faisais allusion tout à l'heure a eu le mérite de nous présenter les chefs-d'œuvre désormais célèbres de la peinture surréaliste dans un décor composé lui-même comme un tableau de cette école. De sorte que le spectateur était invité à entrer dans un tableau surréaliste, et à s'y incorporer avant d'étudier ceux qu'on allait lui proposer. Des sacs de charbon suspendus au plafond rappelaient les premiers poèmes de Breton, les *Champs Magnétiques* (écrits en collaboration avec Philippe Soupault), où son nom apparaît associé par humour à ce combustible, fort souvent proposé en effet dans le commerce sous un homonyme du poète. De sorte que les tableaux et les objets surréalistes nous apparaissaient justement placés sous le ciel de Breton. Il est étonnant que cette allusion humoristique et symbolique ait échappé, comme tant d'autres, aux critiques qui n'ont pas manqué, à l'occasion de cette Exposition restrospective, de laisser éclater une colère qu'aux premiers âges du surréalisme, ils se sont crus obligés de contenir. Ils n'ont vu que de puérils fantoches dans les ravissants mannequins disposés le long du couloir qui précédait l'Exposition, comme ces personnages qui se présentent à l'esprit au commencement du sommeil, et dont la mission semble être d'introduire par degrés le rêveur au royaume hypnagogique.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

ANTICOMMUNISME ET PATRIOTISME

Vous m'écrivez, Monsieur : « Je refuse toute action contre les États fascistes, quelque dangereux qu'ils vous paraissent, parce que sinon je ferais le jeu du communisme, dont le triomphe serait, lui, la fin de la France. »

Où prenez-vous que le communisme est la fin d'une nation ? Est-il la fin de la Russie ? La Russie soviétique n'est-elle pas violemment patriote ? Ce que vous appelez la fin de la France, n'est-ce pas la fin de la France *qui vous agrée*, c'est-à-dire une tout autre chose ? Mais admettons votre thèse. Si faire front aux Etats fascistes dans leur menace contre la France sert les communistes, à qui la faute sinon à ceux qui leur ont abandonné ce mouvement au lieu d'en prendre la tête ? Ce que je ne pardonne pas à votre classe, c'est de me forcer, par vos carences, à mettre ma main dans celle d'hommes que je n'aime pas.

A ce sujet une explication. J'ai forcé en disant l'autre jour que tous ceux qui refusent la démission de la France sont juifs ou communistes. Mais ce qui est vrai, c'est que, *en tant que parti*, le seul qui, depuis trois ans, ait réclamé les mesures conformes à l'intérêt de la France — sanctions contre l'ambition italienne, riposte à la remilitarisation du Rhin, empêchement d'un troisième fascisme à la frontière pyrénéenne, opposition à l'Anschluss, assurance d'aide à la Tchécoslovaquie — est le parti communiste. Tous les autres ont louvoyé (récemment encore les socialistes, à Royan), quand ils n'ont pas nettement clamé que nous devions tout laisser faire.

Vous affirmez que les communistes ne sont patriotes que d'occasion ; que, demain, ils refuseront de nouveau le budget

de la guerre, exigeront la paix à tout prix, deviendront les pires ennemis de la France. Je n'en sais rien, ni vous non plus. En attendant, ils ne le font pas. Je m'occupe des communistes d'aujourd'hui.

Encore une nuance. Pour maint Français, nous devions nous abstenir, non pas pour ne point faire le jeu du communisme, mais parce que nous n'étions pas assez forts, assez soutenus. C'est là une raison tout autre que la vôtre, et que je respecte. Au surplus, ceux-là conseillaient l'abstention avec tristesse ; vous avec joie, avec fierté.

Vous dites encore : « Les chefs fascistes ne veulent nullement nous abaisser ; ils nous demandent d'adopter comme eux un régime d'ordre, d'en finir avec l'anarchie qu'est notre démocratie, le déplorable exemple qu'elle donne à leurs peuples. Après quoi, ils traiteront avec nous d'égal à égal. » Passons sur la honte que nous subirions de changer notre régime parce qu'un autre État l'exigerait. Pensez-vous que la France gênerait moins cet État parce qu'elle serait fasciste ? que la couper de l'Afrique du Nord en serait moins pour lui une condition vitale ? La vérité est que l'abaissement de votre nation vous est fort supportable dès que vos intérêts de classe vous paraissent sauvegardés. La vérité est que vous rêvez d'une nouvelle Sainte-Alliance, dont la France cette fois serait membre (à titre de vassale), et qui aurait pour but, comme sa devancière, de barrer la route à des doctrines qui vous font peur. En quoi vous êtes dans la ligne de vos pères ; car ils n'eurent que tendresse pour cette devancière qui ménageait leur monde, et ne sourffirent aucunement parce qu'elle s'employait à maintenir la France dans l'humiliation où l'avaient mise les traités de 1815. Vous êtes bien les enfants de ceux qui souhaitèrent la victoire de Brünschwick et pavoisèrent à Gand le soir de Waterloo.

Enfin, vous proclamez : « Les communistes obéissent à Moscou. Je ne marcherai jamais avec des gens qui prennent leur mot d'ordre à l'étranger. » Admettons cette obédience. L'étranger dont il s'agit ici, non seulement ne veut pas nous affaiblir, nous prendre aucune province ou colonie, mais nous veut forts, territorialement intacts, tenant une place de premier ordre parmi les nations de l'Occident. *Cela est*

éminemment son intérêt, ce qui le distingue radicalement d'autres dictatures étrangères auxquelles il plaît à votre « libéralisme » de l'identifier. Dès lors, j'accepte que certains de mes concitoyens lui demandent leur directive, puisque celle-ci est nécessairement conforme à ce que je souhaite pour ma nation sur la carte du monde. Seulement, pour adopter cette thèse, il faut considérer avant toutes choses la situation *extérieure* de la France et la vouloir forte ; tandis que vous ne voyez, vous, que sa politique *intérieure* et rejetez un parti qui, de ce point de vue, a votre haine, quelque national qu'il se montre. Je mettrai votre cas en pleine lumière en déclarant que, pour moi, bien qu'hostile au fascisme autant que vous au marxisme, si j'avais la croyance qu'une direction fasciste va faire prendre à la France, sur l'échiquier mondial, l'attitude que j'estime celle de sa dignité, j'accepterais cette direction immédiatement.

N'équivoquons pas. Il ne s'agit pas de savoir si cette position est d'un clerc. Il s'agit de savoir si elle est d'un patriote et d'apprécier la vôtre, qui en est juste le contraire.

JULIEN BENDA

NOTES

LITTÉRATURE

PLUTARQUE : VIE DES HOMMES ILLUSTRES, traduction d'*Amyot,* publiée par *Gérard Walter* (la Pléiade).

Chacun sait que Plutarque nous est précieux parce qu'il a publié, de seconde main, une foule d'informations ou de documents qu'il tenait d'historiens perdus pour nous. On sait aussi que pour tous ceux qui vont à la culture par les chemins les plus doux Plutarque résume l'Antiquité. Et il représente aussi le culte des héros, la légende obstinée qui met l'histoire du monde aux mains de quelques individus.

Il devient donc urgent de relire Plutarque, pour y trouver bien autre chose. Nous savons déjà qu'Amyot n'est pas naïf. Anatole France, en imitant les grâces insinuantes de son style et de son siècle, nous a appris que ces grâces sont savantes. Mais à relire Plutarque, nous changerions quelque peu de grands hommes.

Par malheur, la Vie qui devait couronner toutes les autres, celle d'Epaminondas, a disparu. Paul-Louis Courier prétend bien qu'elle fut volée à Florence, de son temps, dans un manuscrit plus complet que les nôtres, grâce à la demi-complicité de Furia ; c'est peu vraisemblable. Mais nous pouvons encore lire les Vies de Phocion et de Dion le Syracusain.

La Vie de Phocion est l'un des plus grands poèmes de la biographie morale. Vie de courage lucide et mélancolique, vie aussi belle que celle de Socrate, mais vécue par un homme d'action, et payée du même châtiment que la vie de Socrate ; vie de général pacifiste qui ne donnait volontiers que sa propre vie ; mort dont

les obsèques indignes ont inspiré à Poussin son plus beau tableau où une ramure magnifique s'incline et pleure sur le héros. La Vie de Dion, où les succès alternent avec les revers, est plus passionnante peut-être encore ; beaucoup seront de l'avis de Nietzsche, qui semble l'avoir préférée.

Plutarque a été le plus exaltant professeur d'énergie que la Renaissance ait connu — et toute l'humanité depuis la Renaissance. Il nous exaltera encore. L'énergie exaltée est la plus agréable à dépenser. Mais est-elle la plus efficace et la meilleure ? Là est peut-être le vrai mensonge de Plutarque, et le vrai mensonge du paganisme, Epictète et Marc-Aurèle exceptés. Que l'énergie efficace soit patience, et patience seulement, voilà la notion qui manque au lecteur trop assidu des *Vies des hommes illustres*. La leçon contraire est dans l'*Imitation*, et si elle n'est pas la meilleure leçon du christianisme, elle est sûrement la plus valable pour l'ordinaire de la vie, le grand cadeau que le christianisme ait fait aux non-chrétiens.

Il y a dans la traduction d'Amyot quelques centaines de fautes, et dans les récits de Plutarque diverses erreurs que l'érudition moderne a rectifiées. M. Gérard Walter a repris dans ses notes ces corrections, sobrement et solidement ; avec lui le lecteur pourra se fier à Plutarque, et lui laisser le rôle, où nul ne l'a dépassé, d'introducteur à l'histoire ancienne.

JEAN PRÉVOST

***

PLUTARQUE : SUR LES ORACLES DE LA PYTHIE, édité par *Robert Flacelière* (Belles-Lettres).

Plutarque, qui fut pendant de longues années prêtre d'Apollon à Delphes, vit le temple restauré en 84 aux frais de Domitien ; il avait été à moitié détruit cent soixante dix ans plus tôt, et les gens avaient perdu l'habitude d'y aller. Ils revinrent en foule consulter l'oracle, mais ce n'était plus pour lui demander des conseils de politique. « Il règne maintenant, dit Plutarque, une grand paix et un grand calme ; il n'y a plus ni guerres, ni migrations, ni révoltes, ni tyrannies, plus aucun de ces accès maladifs comme la Grèce en a eu et qui appelaient des remèdes exceptionnels. » Ce qu'on propose à l'oracle, ce sont des « questions aussi minimes, aussi vulgaires que les sujets d'un devoir d'école, s'il faut

se marier, ou s'embarquer, ou prêter de l'argent. Les plus graves demandes des cités portent sur les récoltes, l'élevage du bétail et la santé publique.

Un prêtre d'Apollon aurait eu le droit de trouver la Paix Romaine un peu étouffante et de regretter les temps orageux où la Pythie faisait la politique du Mède, du Spartiate et de Philippe. Mais Plutarque sait ce que coûte le prestige et ce que vaut la tranquillité. Ce qui le préoccupe, ce sont d'autres problèmes.

Autour de lui, on soulève des objections contre les oracles. Pourquoi la Pythie ne parle-t-elle plus en vers ? Pourquoi la voix des dieux s'est-elle tue en des lieux où elle s'exprimait autrefois ? Voilà pour les croyants. (« Pourquoi Dieu n'envoie-t-il plus de prophètes ? Jamais on n'en a eu tant besoin », disait, du même fond, une enfant de quinze ans qui écoutait à la radio les nouvelles d'Espagne et de Chine.) Lorsqu'on lit les trois traités de Plutarque consacrés au problème des oracles, on se rend compte que la religion traditionnelle, de son temps, était bien plus vivante que nous ne sommes tentés de le croire, c'est-à-dire qu'elle comportait des angoisses et des doutes. Le christianisme naissant a bénéficié d'un renouveau de ferveur indépendant de lui, qu'il a réussi à capter dans la suite.

Les philosophes éprouvaient d'autres difficultés : comment le dieu peut-il s'exprimer par un organe humain ? Plutarque répond que la pensée de Dieu est dans les mots de la Pythie comme l'accord musical dans la lyre de Socrate. Héraclite écrivait déjà : « Le Seigneur dont l'oracle est à Delphes ne dit rien, ne cache rien, il donne des signes. » Mais la Sibylle, dont il dit que « de sa bouche délirante, elle jette des paroles sans joie, sans ornement, sans parfum, qui, grâce au dieu, franchissent mille années », est-ce bien une sœur de l'humble Pythie du premier siècle, que l'on consulte pour des mariages et pour des vaches qui vont vêler ? Entre le présent et ce passé au langage éclatant, le peuple sent une rupture, cherche à se l'expliquer et n'y parvient pas.

M. Flacelière a fort bien édité (le texte nous est parvenu en très mauvais état), traduit et annoté le troisième dialogue pythique : *Pourquoi la Pythie ne parle plus en vers*, qu'il rapporte, certainement avec raison, à la vieillesse de Plutarque (vers 117). L'ouvrage, qui n'est pas un chef-d'œuvre, est cependant un dialogue vivant. Un épicurien géomètre au sourire vif, au regard en coin, dit :

« Étant donné tout ce qui arrive dans le monde, prédis n'importe quoi, tu es sûr de tomber juste ; les prophéties, au moment où elles sont faites, sont toujours mensongères, même si, par la suite, le hasard les rend vraies. » Plutarque savait prêter des arguments de valeur aux partisans des doctrines qu'il combattait.

On souhaite vivement que M. Flacelière édite de la même façon les deux autres dialogues, le *Traité des Oracles qui ont cessé* et celui du mot *Ei de Delphes*. Ce dernier se termine par une effusion religieuse, presque mystique, au Dieu unique, éternel, immuable (*ei*, tu es celui qui est). Cette belle page, à peu près contemporaine de la rédaction du quatrième évangile, soutiendrait parfaitement la comparaison avec lui. Nous avons tous le Plutarque d'Amyot, mais les *Œuvres Morales* sont malaisées à lire sans notes, et les éditions commentées des petits traités sont rares.

MARIE DELCOURT

***

LE STENDHAL DE MARTINEAU.

Le Stendhal de Martineau est achevé ! Nous ne recevrons plus à chaque saison deux ou trois de ces précieux petits livres qui venaient si souvent mettre à notre disposition des textes difficiles à trouver, sinon des inédits. Ce docte et délicat plaisir aura duré plus de dix ans. En dix ans nos bibliothèques se seront enrichies de soixante dix-neuf volumes. Soixante dix-neuf volumes ! On ne voit plus guère d'éditeur avoir le courage d'aborder de pareilles entreprises. Aussi tous ceux de nos auteurs qui ont beaucoup écrit demeurent inédits ou ne se rééditent point. Nous n'avons pas un bon Voltaire complet tel qu'un critique moderne pourrait l'établir. Ce serait bien une affaire de cent cinquante volumes. Nous n'avons pas non plus un Chateaubriand satisfaisant. En un mot nos écrivains du XVIIIe siècle, non plus que ceux du XIXe, n'ont pas vu élever en leur honneur un monument comparable à ce qu'est pour ceux du XVIIe l'édition des grands écrivains d'Hachette.

Plus favorisé que tous ses confrères, Stendhal s'offre à présent à la connaissance des lettrés, des curieux et des historiens dans un état qui permet de consulter tout ce qui sortit de sa plume, l'essentiel comme le fugitif, ce qui exige l'intérêt général comme

ce qui n'importe qu'aux spécialistes. Une énorme exploration de manuscrits a été faite pour parvenir à ce résultat. Nous avons ainsi la somme des travaux de Stendhal, à laquelle est jointe la somme de la science stendhalienne telle qu'elle est aujourd'hui constituée.

Je ne rechercherai pas si le seul Stendhal méritait un traitement à ce point favorable. Je ne sais quelles satisfactions procurerait l'intégrale publication d'un autre écrivain, je me laisse aller bonnement à savourer l'agrément qu'on tire de celle-ci. Jamais on n'a fait un tel voyage dans un esprit humain. Aucun de ceux qui se sont le plus librement décrits eux-mêmes, ne se sont livrés si intimement à la connaissance publique, que ce Stendhal avec ses quatre ou cinq œuvres accomplies, ses ébauches d'œuvres, ses mémoires, maintes fois entrepris et jamais menés à fin, son innombrable correspondance, ses projets, ses espoirs, ses brouillons, ses notes et ses notules, ses articles, ses essais, ses ratures, ses cryptogrammes, ses énigmes, ses mystères, ses mystifications, et surtout avec son infinie curiosité. Il a parlé de tout le monde, il a parlé de tout, toujours à bon escient, jamais à la légère, riche en idées et en lumières, toujours substantiel, toujours fécond. Et voici que tout ce qu'il a remué dans sa tête se trouve là, à notre disposition, et que nous pouvons y puiser comme dans une réserve bien ordonnée.

Car, grâce à l'édition Martineau, cette production surabondante se trouve classée et répertoriée le plus simplement, le plus ingénieusement du monde. En effet, pour donner à sa publication une unité organique, pour en faire un tout cohérent, il y a ajouté une table alphabétique, monumentale comme l'édition elle-même. Elle occupe quatre volumes et met à notre disposition deux cent mille références. Grâce à elle on circule aisément dans les soixante-quinze autres volumes, comme dans un labyrinthe où l'on est guidé par un fil solide. On trouve le renseignement que l'on cherche à la place où il repose et dès qu'on a manié ce surprenant instrument de travail, on aperçoit bientôt qu'il est impossible de traiter de l'histoire du romantisme, ou bien de celle des idées à la fin du XVIIIe siècle, si l'on ne dispose pas du Stendhal de Martineau.

PIERRE LIÈVRE

***

LA POÉSIE

POÉSIES, par *Georges Schéhadé* (G. L. M.)

Georges Schéhadé s'oublie lui-même parfois pour faire l'écolier prodige : c'est un page à la cour des califes qui s'amuse au jeu de grâces. Pour nous, il nous arrive assez souvent d'être agacés de ses gentillesses, de ses miévreries, de ses bouquets en papier. Mais il faut aller au delà des « chansons pour Basile », et de ces romances trop coquettes. Sachons voir le feu véritable de poésie, la fleur phosphorescente qui brûle au cœur de cet amour blanc. Si l'art de Schéhadé confine parfois à l'artifice, c'est que ce poète est le contraire d'un poète maudit et d'un halluciné. Dans sa féérie même et son enivrement, il reste lucide et sensible à l'humour : il aime la beauté comme un Persan, une beauté raffinée, une beauté de coffret, de trésor, de coupe et de flûte, de femme-adolescent.

Les Mille et une Nuits aimées par Mallarmé à travers Vathek, telle est, à première lecture, l'atmosphère où a poussé ce lys salomonien. On est d'abord sensible à la légèreté, l'agilité et la grâce de ces poèmes. Par ce côté, Schéhadé n'est point sans quelque ressemblance à Cocteau, il me semble. Mais Cocteau, en bon Français, est surtout chez lui parmi les idées : il manipule les mots avec des mains d'acrobate pour faire luire d'inattendues évidences intellectuelles. Avec Schéhadé, c'est tout autre chose. Il vit dans la merveille du concret. C'est là où Cocteau ne pénètre point et sans doute aurait bien voulu pénétrer. Car cette vie de sensation est le propre univers poétique. Schéhadé a commencé par des jeux dont le mécanisme frêle s'accompagnait d'une ironie blanche, impalpable, traversée secrètement de douleur. Et sa plus grande invention a été finalement, répudiant le démon du joli, de trouver la vérité de son art.

Ce pacte devait aboutir au plus grand naturel parce qu'il ne quitte point la vie authentique et le plus directement donnée. La poésie de Schéhadé est une façon de tutoyer le monde entier. Des mots d'amour très directs sont employés, qu'une disjonction subtile transforme en caresses impertinentes et idéales.

Extraordinaire rosier doux
Je vous dis cela pour votre cœur

Avec surprise nous voyons une platitude de gazette, par un

détournement qui la métamorphose, revêtue d'une dignité irradiante de Mané Thecel :

Il y a une grande misère dans les villages

Admirons là un art de vivre en poésie, dans une fête de la Nature, où un sentiment de délice et de douleur s'exalte et se brise dans l'extase du cœur. Il y a un certain romanesque poétique, une sorte de Tendre métaphysique qui est le domaine propre de ce poète. L'événement indiscret n'est pas loin : il reste à portée et sa pression se fait sentir encore ; cependant il s'envole, pourvu d'ailes battantes, hors de sa matérialité et, voulu fictif, s'épanouit en précieuses irisations dans l'esprit des Djinns, des efrits, des anges et des péris.

Mais il y a autre chose en ce livre que la poésie diaprée d'un page de Schiraz. Le génie de la vieille Asie s'élève au-dessus de l'acrobatie chatoyante pour donner tout à coup au vers la « saveur du vin prééternel ». Il s'agit de tout dépayser, de rendre ce qui est authentique et simple encore plus authentique et plus simple. En homme né au bord du désert, Schéhadé ne croit réellement qu'aux choses pures et nues. C'est pour quoi ses plus beaux poèmes surgissent dans un état de dénuement et de blancheur où les existences précaires se transposent en une vie mystérieusement innocente et durable.

Cette fleur de la montagne jaunie comme nos larmes
Tu écrivais des choses éternelles ô poussière
De jeune fille

Une simplicité parfaite, une grâce sans défaut marquent les sommets de cet art, où les mots, un peu incertains d'eux-mêmes, soudain se métamorphosent en paroles :

Cette femme qui rêve dans ses habits
je ne la verrai plus dans les chants
Que la mort la repose
J'épouserai ses mains

Poésie de frissons et d'ellipses qui s'épanouit alors avec une ingénuité de lys, un ton inentendu encore dans la poésie française. Elle semble le véhicule d'une connaissance-délectation, d'une vérité mystérieusement *dictée*, d'une science d'avant la chute.

Il fallait un fils de l'Iran pour mêler ainsi la sagesse et l'ironie à la voix d'au delà des rêves, pour amalgamer le raffinement

lucide et la mysticité, le jeu de mots et l'extase. On commence par une partie de campagne et l'on se trouve brusquement dans le jardin d'Eden.

GABRIEL BOUNOURE

***

DE VOUS LA MERVEILLE, par *René Gérard Tavernier* (Denoël).

Il y a dans le livre de René-Gérard Tavernier une atmosphère sombre et touffue, et tout à coup des clartés. Une façon un peu compliquée de percevoir et de rendre la musique intérieure :

Il faut prendre du champ, en écrasant les corps d'oiseaux partir ; le chant aux lèvres s'émerveille.

Il dit encore :

La chose à la belle bouche triste
Qui nous attire, c'est le malheur avec son
Sourire, et lui voulons-nous l'aimer,
Ses bords menacés d'ombre, ses lignes inflexibles ?

Et il poursuit son interrogation :

La seule amie, est-ce celle qui me mange
Le cœur, est-ce toi Poésie,
Ou toi, ma sœur, innocence encore mal arrivée
A écarter de ses longs doigts,
Le souffle cru de mes lèvres.

A travers les influences, Jouve, je crois et quelques poètes plus anciens (Laforgue, Rimbaud, Mallarmé), on entend déjà une voix originale, on voit des images, tout cela un peu difficile à percevoir, à démêler, un peu difficile, mais curieux.

JEAN WAHL

***

HISTOIRE

ESSAI D'UNE HISTOIRE COMPARÉE DES PEUPLES DE L'EUROPE par *Ch. Seignobos* (Rieder).

Voici un petit livre éminemment sympathique ; il semble bien difficile de faire mieux.

Selon la méthode adoptée dans la collection *Clio*, mais d'une façon plus souple, cet essai présente d'abord, aussi brièvement que possible pour chaque époque, les faits principaux, puis les éclaire d'un commentaire substantiel, à la fois histoire de la civilisation et philosophie de l'histoire.

Sans doute on peut regretter que le bref début consacré à l'Antiquité ne soit pas au niveau du reste et n'ait pas profité des toutes récentes acquisitions de la science. M. Seignobos ignore-t-il vraiment le rôle qu'a joué, dans le déclin du monde antique, l'appauvrissement du bassin de la Méditerranée en bois et en métaux ?

Dès les invasions barbares, les vues se font plus larges et plus sûres ; nous regretterons seulement que l'éditeur n'ait pas simplifié la tâche de l'historien par quelques cartes ; la répartition des populations au Xe siècle, par exemple, était faite pour une une carte, même simplifiée, plutôt que pour un discours. Quelques dates manquent, comme celle de la première Croisade. C'était peut-être l'affaire de l'éditeur de disposer clairement une chronologie élémentaire le long des marges, et de distinguer, par une typographie plus variée, le récit du commentaire. Le lecteur averti se passe facilement de ce résumé des faits, précieux au lecteur moyen. Mais ce n'est point la méthode du livre que nous critiquons ici : ce n'en est que la surface.

La méthode au contraire est excellente. Le défaut habituel des manuels n'est pas d'en dire trop peu, mais de laisser au lecter naïf l'impression qu'il sait tout, et que l'historien n'ignore rien. Félicitons M. Seignobos d'avoir gardé une place pour le doute, surtout en ce qui concerne l'histoire encore mal connue de la condition humaine et des institutions.

Ne le félicitons pas moins d'avoir parlé nettement, bien que privé d'apparat critique, là où des résultats solides abattent une légende. Il faut savoir que la *propagation* du christianisme dans les villes fut bien apostolique, mais que son *triomphe* et son établissement furent choses officielles. Il faut savoir aussi qu'aux temps qui nous semblent obscurs du Haut Moyen Age, et quand le sommet de la civilisation, la culture de l'esprit, l'effort architectural, tombaient bas, la moyenne condition humaine était sans doute en progrès sur l'Empire romain, grâce à d'humbles conquêtes civiles et techniques. Il est bon aussi de dire ce que

nous cache une vue trop littéraire ou artistique de l'histoire : la Réforme a été un fait bien plus important, bien plus profond que la Renaissance. Un tableau comme celui du Chapitre XIX, sur la longue paix de la fin du XIXe siècle et la transformation de la vie, tableau de la grandeur de la bourgeoisie par un homme qui n'en est ni l'ennemi ni la dupe, critique sereine de faits et d'institutions que nous connaissons tous, est le sommet du livre et un bel acte de jugement historique. Car la conclusion, hélas, n'est qu'un résumé, sauf les deux derniers paragraphes qui auraient dû faire tout le chapitre... mais l'avant-dernier chapitre concluait si bien, nous déséquilibrait une fois de plus et nous tournait vers l'avenir... Et l'Étatisme né de la crise est si bien montré, non plus dans la façon dont il s'oppose d'État à État, mais dans ses ressemblances... Ce livre respire une telle paix de l'esprit que tous les partis se doivent peut-être de le haïr.

JEAN PRÉVOST

***

PHILOSOPHIE

LA FORMATION DE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE, par *G. Bachelard* (Vrin).

M. Bachelard excelle à nous faire sentir l'essence de l'esprit scientifique contemporain, cette poursuite de l'objectivité une fois que l'idée d'objet a été abandonnée, ces changements d'échelle, ces retournements, ces souplesses, ces précisions. Nul critique des sciences n'a continué avec plus de pénétration, de richesse d'aperçus constamment renouvelés, l'œuvre entreprise par M. Brunschvicg.

Dans ce livre, il s'attaque au romantisme et au réalisme, qui sont liés pour lui, puisqu'ils sont affirmations de profondeur, de fausse profondeur, que ce soit la profondeur du réel ou la profondeur de l'individu. Il veut exorciser le mythe de l'intérieur, du profond, de la substance.

Avoir besoin de la substance, nous dit-il, c'est être avare. Déjà ici cependant un doute nous prend. Il n'est pas prouvé que l'idée de substance ne puisse être aussi bien une idée d'avide qu'une idée d'avare, et qu'elle ne puisse se rattacher à ce qu'on pourrait appeler le complexe de Don Juan, aussi bien qu'à ce que M. Bache-

lard appelle le complexe d'Harpagon. Lui accorderait-t-on même nécessairement qu'elle se rattache à l'idée de l'avoir ? Elle peut être liée, plus profondément même qu'à l'idée d'*avoir*, à l'idée d'*être*.

Il nous introduit dans la région affective métaphysique où règne la théologie négative, la dialectique des contraires. Le mercure est un dieu inconnu, doué de qualités contradictoires. Il psychanalyse le réaliste, et découvre partout chez lui des métaphores de fond, d'abîme, etc. Mais lui-même il écrit, page 249 : « Joie suprême d'osciller de l'extérieur à l'intérieur, d'un esprit libéré psychanalytiquement des deux esclavages du sujet et de l'objet » et page 194, il parle *du fond de l'âme* tout comme les mystiques qu'il accusait. Citons encore : « Dès qu'on accède à une loi géométrique, on réalise une inversion spirituelle, étonnante, vive et douce comme une génération. »

Mais ce n'est peut-être pas là le plus important. On dirige nos regards vers les mathématiques. Depuis Platon, les philosophes ont enseigné à l'homme que s'il tourne son regard vers les choses sensibles, il sera aveuglé quant à l'âme. Craignons que s'il le tourne uniquement vers les choses mathématiques, il ne soit aveuglé quant au corps. Je veux dire que tous ces organes (M. Bachelard nous transcrit des descriptions fort réjouissantes de l'estomac), tous ces germes, toutes ces graines, ne se réduisent peut-être pas aux mathématiques, que l'idée de surdétermination qu'il critique est peut-être valable en tant qu'elle implique une critique de l'idée un peu simple, unilinéaire, de la causalité. « L'intérêt à la vie est supplanté par l'intérêt à l'esprit », nous dit-il, et il distingue l'utilité à l'esprit qui serait dynamique, et l'utilité à la vie qui serait statique. N'est-ce pas là le retournement d'un bergsonisme simplifié ? Craignons de « rompre la solidarité de l'esprit avec les intérêts vitaux » d'une façon trop complète.

Dans une conception comme celle de M. Bachelard, la réalité perd son relief : il ne reste plus qu'une toile de fond sur laquelle s'inscrivent inlassablement des équations de plus en plus complexes. « On le voit, dit M. Bachelard, c'est l'homme tout entier avec sa lourde charge d'ancestralité et d'inconscience, avec toute sa jeunesse confuse et contingente, qu'il faudrait considérer si l'on voulait prendre la mesure des obstacles qui s'opposent à la connaissance objective, à la connaissance tranquille. » On le voit

aussi, il y a lieu de craindre que la connaissance tranquille ne détruise bien tranquillement le lien de l'homme avec son passé ancestral, avec son avenir contingent, et par là même avec la densité de son présent. Lui-même note d'ailleurs le lien profond entre la métaphore et l'inconscient, entre la libido et ce qu'il appelle la valorisation du temps. Craignons que le passage du vacuum cleaner qu'il nous recommande ne laisse plus grand chose du réel peuplé et poussiéreux. Ce sont peut-être ces excès de l'intellectualité qui sont la raison profonde des réactions anti-intellectuelles et souvent inintelligentes. Mais admirons aussi l'ingéniosité de ses aperçus et approuvons, avec reconnaissance, ce qu'il dit de l'enseignement (en particulier de l'enseignement de la géographie, avec ses statistiques d'une apparente précision.)

JEAN WAHL

***

L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE ET LES SYMBOLES CHEZ LES PRIMITIFS, (Alcan) ; PAGES CHOISIES, (N. R. F.) par *Lucien Lévy-Bruhl.*

Les ouvrages de M. Lévy-Bruhl, embrassant insensiblement la totalité des faits concernant la mentalité primitive et les envisageant toujours de façon remarquablement identique, constituent peu à peu une sorte de *corpus* d'informations caractéristiques, comparable à la série du *Rameau d'or* de Frazer ou des *Etudes de Psychologie Sexuelle* d'Havelock Ellis. Le répertoire de M. Lévy-Bruhl demeure avant tout celui d'un philosophe. Sans doute y a-t-il un écart certain entre les premiers volumes où s'affirmait une théorie et les derniers où se continue un inventaire. Mais celui-ci reste composé en fonction des conclusions de celle-là et comme destiné à l'illustrer dans tous ses aspects. Cela n'irait pas d'ailleurs sans quelque monotonie, si de précieuses, de subtiles nuances ne venaient sans cesse enrichir et faire foisonner les couleurs contrastées qui opposèrent d'abord la mentalité mystique et l'esprit logique. Dans ce dernier travail, la continuité semble presque établie entre les deux pôles. Il ne paraît plus s'agir d'opposition irréductible, mais de différence d'accent.

Cette récente prudence de M. Lévy-Bruhl est particulièrement sensible dans les chapitres consacrés au symbole. Il a peut-être

donné à ce mot une extension dangereuse, mais qui comporte l'avantage de présenter réunis à l'analyse un ensemble de phénomènes d'une incontestable unité. Se référant à sa théorie de la participation, il montre avec force que le symbole du primitif est surtout *senti*, celui du civilisé *représenté*. Ce n'est pas niable, mais encore faut-il remarquer que c'est là moins une différence de nature que de proportion. Et si l'on observe que nombre des objets, lieux ou phénomènes, regardés comme symboliques par l'auteur n'appelleraient aucunement cette qualification dans les sociétés civilisées, mais seraient normalement rangés dans quelque autre catégorie moins abstraite, celle par exemple du sacré, on voit s'amenuiser encore l'opposition. M. Lévy-Bruhl objectera-t-il que le sacré, dans les sociétés civilisées, relève lui aussi précisément de la mentalité prélogique et qu'il n'est pas étonnant en conséquence de le constater homogène à la pensée mystique ? Soit, mais chez les primitifs, il existe aussi un monde de l'activité profane, si restreint soit-il. On a souvent l'impression, en lisant M. Lévy-Bruhl, qu'il ne considère que l'aspect religieux de la vie des primitifs et qu'il l'oppose non pas à la vie religieuse des civilisés, mais aux formes critiques et scientifiques de leur activité intellectuelle. Il compare ainsi une sensibilité non pas à une autre, mais à une intelligence. Faut-il dire à l'intelligence ?

En réalité, il n'y a pas de mentalité logique : c'est une limite jamais atteinte, une sorte d'idéal auquel le philosophe tente de se conformer quand il raisonne et dont sa sensibilité, ses émotions l'écartent à tout moment. En un mot, on ne doit pas la définir comme un *fait*, mais comme un *effort*. Rien n'est plus net dans les études, particulièrement lucides, de M. Lévy-Bruhl sur l'insolite et la chance. Ici, entre les réactions premières du primitif et du civilisé, il n'y a clairement qu'une différence de degré dans l'élimination du surnaturel. L'auteur, se repentant de certaines de ses affirmations antérieures, remarque justement que le hasard existe aussi pour les primitifs, mais c'est, dit-il, quand la coïncidence n'intéresse que des détails sans importance. Autrement, ils la rapportent à une intervention occulte. Or, qu'on y prenne garde : le fait est significatif, c'est *exactement* l'inverse de la définition que Cournot donne du hasard : une interférence de séries causales dont le résultat provoque une émotion exceptionnelle, un effet inattendu et disproportionné. C'est l'exemple classique de la

tuile tombant d'un toit : la chute ne sera regardée comme hasard que si elle blesse un passant. Et si la victime par surcroît se trouve être un criminel impuni, on parlera volontiers de *providence* pour ce sur-hasard. Quant à ces rencontres insignifiantes qui sont à l'inverse les seules que les primitifs considèrent comme fortuites, comme elles ne suscitent aucune émotion, elles sont abandonnées sans partage à l'explication scientifique et aux lois du calcul des probabilités. On peut donc distinguer trois stades d'explication : la puissance surnaturelle, le hasard, la probabilité statistique. Les primitifs (et le commun des civilisés) ne connaissent pas le troisième, et les civilisés ne réservent plus le premier qu'aux circonstances tout à fait extraordinaires, de sorte que chaque stade des uns correspond au stade inférieur des autres : le hasard à l'explication mathématique, l'intervention occulte au hasard. Il n'y a pas opposition, mais *décalage*. Le phénomène est général : ainsi, pour discuter un des propres exemples de M. Lévy-Bruhl, quand le chef congolais n'admet pas que la chute de la foudre sur une hutte où s'étaient réfugiés trois hommes puisse ne pas être rapportée à une volonté responsable, si l'on opère un décalage analogue, on retrouve *exactement* la discussion de Voltaire et de Rousseau sur le désastre de Lisbonne : le premier niant la Providence parce qu'un tremblement de terre détruit une ville, le second demandant s'il suffit, pour interdire à la Providence de provoquer un séisme où il lui plaît, d'y bâtir une cité. Je veux bien que ce dernier parallèle soit complexe, du fait qu'un élément moral y intervient. Il reste que l'opposition des deux philosophes dans un cas, celle du chef indigène et de l'administrateur colonial qui cherche à lui faire entendre raison, dans l'autre, se superposent à des étages mentaux différents sans doute, mais qui traduisent un fonctionnement identique de l'esprit.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'ouvrage de M. Lévy-Bruhl. Ses pages sur la fonction du shaman dans la société sans chef sont extrêmement importantes. C'est, du reste, une question fondamentale, sur laquelle il faut regretter que la littérature de première main, presque exclusivement en russe, soit si peu accessible. Mais les quelques privilégiés qui ont entendu les exposés d'A. Lewitsky savent comme moi l'extraordinaire intérêt du problème. On aurait souhaité que M. Lévy-Bruhl la traitât

autrement qu'en passant. Il s'agit d'expériences mystiques d'une toute autre sorte que les phénomènes quotidiens parmi lesquels il les range. Cette fois, on ne peut plus parler seulement de *mentalité* mystique comme à propos de l'insolite, de la chance ou du rêve. Le shaman tranche sur le groupe, et ses extases sur le reste de son existence. On touche là une réalité individuelle, paroxystique, non plus un état d'esprit constant et diffus. Il valait la peine de l'étudier pour elle-même.

Ces observations ne sont pas des objections. Elles prolongent ou accentuent certaines remarques de M. Lévy-Bruhl lui-même, elles insistent sur des difficultés qu'il ne dissimule pas. Elles ne font que mettre en lumière ce qu'il est porté à laisser dans l'ombre et inversement. Procès sans doute, ce ne sont que des procès de tendance.

ROGER CAILLOIS

***

SCIENCES ET TECHNIQUES

GLOSSAIRE TYPOGRAPHIQUE, par *René-Louis Doyon*, et *Emile Chautard* (Denoël).

Quand le français s'imposa comme langue écrite généralisée, au lieu du latin, Montaigne conseilla d'appeler parfois à la rescousse le gascon ou tel patois. Villon avait recouru à l'argot des clercs goliards. Rabelais prodigua toutes les ressources de la langue la plus savante imitée du latin et du grec et de la langue la plus populaire. Le siècle suivant y mit bon ordre et, au XVIIIe, les ponts étaient bien coupés entre le français lettré et le français vulgaire. A une langue académique raréfiée, la question se reposa de redonner sève et richesse. Après les audaces limitées des romantiques, des écrivains firent abondamment, trop abondamment parfois, appel aux patois (exemple : *La Brière*), ou à l'argot (exemple : Céline). Mais, à côté de l'argot, qui est fondamentalement la langue technique des souteneurs, et offre ses dangers, car les mots ont un certain pouvoir créateur ou fixateur, il y a tous les vocabulaires ouvriers des divers métiers traditionnels. Leur emploi était contraire à une certaine attitude d'esprit, à une culture de « style écrit », contre laquelle réagit d'ailleurs un humanisme vivant par nature universaliste. Les mots ne sont peut-

être pas de simples signes arbitraires. Que ce soit sur le plan de la communion humaine ou de la simple curiosité il n'est pas indifférent aux écrivains d'apprendre, avec l'aide d'Émile Chautard et de René-Louis Doyon, après Rétif, Monmoro, Balzac et Boutmy, ce que signifient bardeau, cassetin, cadratin, visorion, larrons et moines, de savoir que le bourdon et la coquille viennent peut-être des insignes de pèlerinage, que la calance est l'arrêt des machines si impressionnant dans une imprimerie, que la linote n'est pas un oiseau, que la conscience typographique diffère de la conscience philosophique ou morale. Les auteurs qui font beaucoup de corrections sauront que cela s'appelle de la musique et ceux qui entrent dans les ateliers auront profit à connaître ce que signifie le quantesse et l'article 4.

ÉMILE DERMENGHEM

***

GUIDE PRATIQUE DES BIBLIOTHÈQUES DE PARIS, par *Émile Leroy*, préface de *Julien Cain* (Editions des bibliothèques nationales).

En lisant cet opuscule, on se prend de vénération pour les grands seigneurs ou pouvoirs publics qui amassèrent dans nos murs tant de trésors intellectuels, pour les personnages, le plus souvent obscurs, qui les ont conservés, pour ceux qui vouent des années de leur vie à un travail comme celui-ci nous permettant de savoir tout de suite où se trouve telle richesse et d'y accéder sans perdre notre temps.

De tels livres font aimer les hommes. L'occasion s'en fait rare.

JULIEN BENDA.

***

LETTRES ETRANGÈRES

LE DOCTEUR GION, (Stock) ; JOURNAL DE GUERRE (Grasset), par *Hans Carossa*.

En Allemagne, comme ailleurs, plus qu'ailleurs, il existe à côté de la littérature à gros tirage, officielle (sous un régime ou sous un autre), exportée, « reconnue d'utilité publique », une autre, plus secrète, plus sereine, beaucoup plus difficile à connaître,

mais qui seule peut donner une idée exacte des véritables richesses spirituelles du pays. C'est ainsi, loin de la grande cohue littéraire, dans une atmosphère d'intimité, de recueillement, de fidèle amitié, qu'a mûri l'œuvre de Hans Carossa et qu'il est devenu ce qu'il est aujourd'hui : l'écrivain de langue allemande non pas le plus célèbre, mais le plus aimé. Les deux livres de lui que l'on vient enfin de traduire ne manqueront pas de le faire aimer en France, quoique le premier contact avec des pages traduites — même lorsqu'il s'agit d'une version moins imparfaite que celle du *Journal de guerre* — ne puisse avoir le même effet que la lecture de ces mêmes pages dans le texte original. Cette prose a une douce transparence qui n'est pas la clarté sans mystère d'une vitre bien frottée, mais celle toute vivante et frémissante de l'eau qui s'écoule d'une source. Dès qu'on a lu quelques lignes on se demande d'où peut venir, par un temps si trouble, toute cette pureté et cette fraîcheur, non pas contrefaites et volontairement naïves, mais alliées à une bonté clairvoyante, à une intelligence virile et courageuse.

Hans Carossa a soixante ans ; il est médecin comme son père, et comme lui spécialiste des maladies du poumon. Attaché profondément au sol bavarois où il est né (à Tölz non loin de la frontière autrichienne), il a longtemps pratiqué son métier à Passau, puis à Munich ; il ne publia avant la guerre qu'une plaquette en prose (*Le destin du docteur Bürger*) et un mince recueil de poèmes. Il fit la guerre comme médecin de bataillon, fut blessé dans le Nord de la France en 1918, et c'est au front qu'il commença à griffonner sur des bouts de papier les notes qui formèrent ensuite le *Journal de guerre* et celles qui servirent à composer les admirables souvenirs d'enfance et de jeunesse (*Eine Kindheit*, *Verwandlungen einer Jugend*) par lesquelles il faut aborder son œuvre et dont la limpide beauté est unique dans la littérature contemporaine. Un volume paru quelques années plus tard, *Führung und Geleit*, est consacré surtout aux poètes et aux écrivains qu'il connut personnellement, comme Rilke et George, ou qui le nourrirent de la substance spirituelle de leur œuvre, et il y revient aussi une fois de plus à cette autre grande éducatrice que fut pour lui la guerre. Aussi sait-il en parler comme personne, — sans parti-pris, sans violence, choses incompatibles avec toute sa manière de vivre, de penser, d'écrire. Avec

lui, on se trouve à distance égale des exaltés du sabre et de la baïonnette et des pamphlétaires pacifistes avec leur jardin des supplices humanitaire. La souffrance ni la mort ne le prennent au dépourvu ; dans le pire abandon il sait distinguer les signes de la noblesse humaine. Du reste, il avoue, avec modestie, ne pas avoir eu la pleine expérience du carnage : on lui demandait bien de voir mourir et d'être prêt à mourir, il ne lui fut pas demandé de tuer...

Aucun livre de Carossa ne fait autre chose que raconter sans hâte ni fièvre, sans jamais hausser la voix, les désirs, les luttes, les joies, toute la vie secrète de son âme. Quand il en éprouve le besoin il se sert de la fiction, mais d'une fiction qui n'est qu'un léger voile jeté sur la réalité, laquelle apparaît elle-même comme inépuisablement riche de sens et de mystère. Jusqu'ici il n'a eu que deux fois recours à ce moyen : dans son livre le plus récent *Geheimnisse des reifen Lebens* et dans *Le docteur Gion*. Ce sont d'ailleurs à peine des romans, dans le sens strict du mot, car l'affabulation y est entièrement sacrifiée à l'atmosphère et ils sont construits très librement de façon à permettre l'introduction d'épisodes ne touchant que de loin aux personnages principaux. Dans *Le docteur Gion*, ces personnages sont quatre. Il y a le médecin lui-même autour duquel tourne l'action et qui transpose sur un plan poétique la personnalité même de l'auteur. Il y a le petit montreur d'étoiles et de taches de soleil, établi avec son télescope sur une grande place de la ville et que le médecin adopte au cours du récit. Il y a deux femmes, deux malades qui se font soigner par lui : la rude fille de la montagne, enceinte et qui mourra en mettant au monde un enfant auquel elle sait qu'elle ne pourra survivre ; une jeune fille frêle, souffrante d'une maladie nerveuse, qui guérira parce qu'elle aime le médecin, lequel en fera sa femme pour la guérir. Le livre atteint son point culminant à la naissance de la petite Johanna qui cause la mort de sa mère, mais qui réunit les trois autres personnages du roman autour d'un avenir commun, d'un espoir nouveau, espoir que leur aura transmis la mourante, puisqu'elle ne consent de mourir qu'au nom de cette nouvelle vie qu'elle porte en soi. Le récit a une suprême unité qui tient moins à son contenu qu'au sentiment du monde qu'il révèle. Une musique intérieure transparaît dans chaque épisode, donne son rythme à chaque phrase. Comme

dans l'œuvre entier de Hans Carossa on n'y trouve aucun attendrissement facile, aucune fadeur sentimentale, mais une pensée harmonieuse en soi qui à travers toutes les épreuves et toutes les souffrances ne peut faire autrement que de rendre à la vie son harmonie perdue.

WLADIMIR WEIDLÉ

***

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES, par *Lewis Carroll*, traduit et illustré par *René Bour* (Desclée De Brouwer).

Si l'on songe que le conte est par essence un récit *cocasse* et en quelque manière *libérateur*, on conçoit que les meilleurs sujets de contes sont les plus abstraitement logiques.

La logique enfantine est bien plus proche du raisonnement mathématique que de la raison avertie, donc impure. Elle opère en toute liberté sur un nombre restreint de données qu'elle considère dans l'absolu, et elle en tire des déductions exactes, qui se trouvent par là même contredire l'expérience vécue et les règles sociales. D'où le cocasse et le sentiment de libération.

En outre, quoi de plus important pour un enfant que la comparaison des grandeurs — « plus grand que » et « plus petit que » —, qui est aussi le fondement de toute mathématique.

Ces remarques peuvent nous orienter vers une compréhension nouvelle des contes de Lewis Carroll, — qui était un mathématicien — et d'*Alice* en particulier.

On dit à l'enfant : mange ta soupe et tu deviendras grand. Donc il peut exister des aliments qui produiraient l'effet inverse ? Et l'imagination peut aisément accélérer ces deux effets. Qu'en résultera-t-il ? Le *rêve logique* qu'est le conte de Carroll nous apparaît alors comme une série de variations sur le thème de la relativité dans l'espace et le temps. Tantôt géante et tantôt naine, Alice expérimente chaque fois un monde nouveau, et chaque fois elle se sent plus forte ou plus faible que les règles sociales admises. Supposées « justes » pour le niveau « normal », ces règles paraissent absurdes quand Alice est plus grande, et vexatoires quand elle est plus petite. Dans les deux cas, elles lui deviennent problématiques. D'où les discussions qu'elle engage avec les animaux parlants, créatures curieusement acharnées à

lui opposer une logique qui, n'étant plus le fait des *grandes* personnes — « ce qui va de soi » — apparaît tantôt ridicule, tantôt tyrannique à l'excès. Ce Lièvre de Mars, ce Loir et ce Chapelier fou, on croirait une préfiguration des logiciens de l'école de Vienne. Et la discussion sur le temps, au cours du « Thé loufoque » où il est toujours cinq heures, annonce une psychologie post-einsteinienne, et fait songer au *Temps vécu* de Minkowsky.

« Cette façon d'ergoter qu'ils ont tous ! » gémit Alice, constamment réfutée par un formalisme délirant. Le pire, c'est que la plupart des discussions pèchent par l'absence d'un élément de commune mesure : d'où l'impression d'entrave, de cauchemar. Impossible de savoir qui a gagné, quand une des règles principales du jeu est omise ou inobservée. (Ainsi la partie de croquet, la discussion avec le bourreau qui refuse de décapiter un chat dont la tête seule est visible, etc.). Et pourtant, ce n'est que d'un jeu qu'il s'agit. Alice en garde la conscience secrète — comme dans le rêve — et peut s'en libérer dès que l'absurdité devient intolérable ou menaçante.

D'ailleurs, on pourrait proposer une explication parallèle par le langage, autre problème fondamental pour un enfant. Les deux hypothèses rendent compte de la plupart des « gags » dont se compose le récit. Et parfois les pièges logiques ont une double détente par calembour. Tout cela est assez bien symbolisé par la déclaration de la Tortue à Tête de Veau, qui croit que les quatre opérations arithmétiques sont l'Ambition, la Distraction, la Laidification et la Dérision.

Mais ici se poserait le problème de la version française du conte ; celle de René Bour me paraît scrupuleuse, encore que déparée ici ou là par des préciosités indéfendables. Les dessins sont d'une meilleure plume.

DENIS DE ROUGEMONT

***

LES ARTS

LA DANSE par *Serge Lifar* (Denoël)

A l'exemple des grands maîtres de ballet dont les ouvrages constituent le trésor de la littérature chorégraphique, Serge Lifar veut nous exposer les idées directrices de son art. Mais au

lieu de parler en danseur et en technicien il s'engage dans le domaine périlleux de l'histoire et de la philosophie ; et alors il cite Lucien d'après Cahuzac, Platon d'après Ménestrier, découvre les Mystères d'Eleusis, l'opposition entre les cultes d'Apollon et de Bacchus, etc. Le premier verset de l'évangile selon St-Jean devient sous sa plume : « Au commencement était la Danse » ; cette paraphrase d'un goût douteux eût pu être évitée : Lucien et bien d'autres après lui n'ont-ils pas déjà proclamé la primauté de la danse née avec la vie et aussi ancienne qu'Eros ?

Ayant emprunté à Ménestrier une liste des ballets montés en France au XVII[e] siècle, Lifar en conclut que le ballet ne manifeste à cette époque aucune tendance réaliste. Or ce titre pompeux, *Le Triomphe de Minerve*, couvrait un ballet d'actualité composé à l'occasion des noces de Madame. *L'Adventure de Tancrède en la Forêt Enchantée* annonçait à la cour impatiente et anxieuse la consommation du mariage de Louis XIII, mariage dont la célébration deux ans auparavant avait fourni le thème de la *Délivrance de Renaud*. Les sujets des ballets du XVII[e], les personnages, leurs danses reflétaient les événements politiques, les intrigues de la cour, les passions, les soucis, les intérêts du moment ; mais les titres n'en disaient rien. Cependant le masque antique ne parvenait pas à dissimuler la vie réelle qui faisait irruption de toutes parts. Sous les traits d'un Jupiter de convention, le roi était toujours le roi. Ne peut-on d'ailleurs en dire autant de maints héros de Racine et de Corneille ? Il eût donc été plus prudent de la part de Serge Lifar de ne point se fier aux apparences.

Reprenant les reproches que l'on a souvent faits à Noverre, Lifar va presque jusqu'à lui prêter le dessein de sacrifier la technique à l'action dramatique. C'est Noverre pourtant qui a établi les bases mêmes de cet édifice classique qu'on l'accuse d'avoir voulu détruire. Noverre a exposé avec une clarté et une précision inégalée les principes de la danse d'École et il l'a dotée d'exercices qui ont gardé toute leur valeur jusqu'à nos jours : « les ronds de jambes » et les « grands battements tendus », recommandés avec insistance par Noverre pour acquérir « l'en-dehors » qui commençait seulement à être travaillé de son temps. Noverre d'ailleurs a toujours violemment protesté contre le reproche injuste lancé par ses ennemis pour le mettre à la porte de l'Opéra.

De crainte de porter atteinte à l'unité de la danse d'École, Lifar ne veut pas que l'on distingue le ballet romantique du ballet classique ; or la différence entre les deux styles chorégraphiques a déjà été nettement établie par Théophile Gautier : il suffit pour s'en rendre compte de relire les textes de Gautier, ses boutades contre les « classiques entêtés » de l'Opéra, ses critiques de « l'en-dehors ».

Je note ces détails parce que les incursions de Lifar dans ce domaine de l'histoire qui n'est pas le sien, le détournent de l'essentiel : Lifar ne parvient pas à nous livrer le fond de sa pensée sur l'art chorégraphique. Quelle est sa conception de la danse idéale ? Voilà la première question que l'on se pose en ouvrant son livre. Gautier comme Noverre, Blasis comme ses successeurs, tous ils ont commencé par une définition précise de la danse telle qu'ils la comprenaient. Serge Lifar n'en donne aucune. De là les confusions, les malentendus. Lifar ne laisse échapper sa vraie pensée qu'en s'opposant aux autres danseurs et chorégraphes (pour ceux-ci, Lifar a inventé un nouveau terme : « choréauteur »). Aucun des maîtres éminents de notre temps n'est accepté par lui sans de grandes réserves. Certes, l'œuvre d'autrui ne peut jamais satisfaire entièrement un artiste, car il a sa propre vision. Encore doit-il procéder avec prudence et préciser ses termes lorsqu'il prend la plume et juge autrui. Quand Lifar déclare que les Pavlova, les Nijinsky foisonnent aujourd'hui et que le miracle de naguère est devenu actuellement « pain quotidien », de telles assertions prêtent aux plus déplorables équivoques, parce que l'auteur ne précise pas qu'il ne s'agit en l'occurence que de la technique, laquelle a fait en effet de grands progrès — mais le vrai « miracle » de Pavlova, de Nijinsky, c'était le génie. Ce manque de rigueur et de clarté se retrouve dans l'exposé de certaines idées historiques et théoriques empruntées à des ouvrages que l'auteur néglige même de citer.

L'impression que dégage le livre est inquiétante pour les amis et admirateurs de Lifar auxquels j'appartiens, pour tous ceux qui l'ont applaudi dès ses débuts et défendu contre les attaques. Le violon d'Ingres n'est admissible que s'il ne met pas en danger le pinceau d'Ingres. Or le brouillard des théories, la littérature qui empiète sur la matière même de la danse, l'absence de précision dans des questions complexes et délicates, tout cela nous paraît

à tel point périlleux pour l'art de Lifar, cet art que nous voudrions voir briller d'un éclat encore plus vif — que le devoir s'impose de parler en toute sincérité d'un ouvrage qui reste étranger, semble-t-il, à la personnalité artistique de Lifar et à son être réel.

JULIE SAZONOVA

***

EXPOSITION D'ART AMÉRICAIN *au Musée du Jeu de Paume*

Contrairement à ce qui se dit, on n'est prophète qu'en son pays et les peintres américains nous en donnent aujourd'hui la preuve.

J'avais autrefois vu toutes ces œuvres en Amérique et je me sentais plein d'indulgence et d'espoir en me rendant au musée du Jeu de Paume. Mais diable ! quelle déception. Pis encore, quelle tête faire devant ces toiles, parmi lesquelles la fade, l'ennuyeuse, l'artificielle Madame Whistler mère fait figure de chef-d'œuvre ?

Les Américains font grand cas de leurs *primitifs*, c'est-à-dire de leurs peintres naïfs du XIXe siècle ; à vrai dire on a l'impression de pouvoir s'en réassortir à bon compte dans le voisinage de la rue des Saints-Pères. Ils parlent moins de leurs maîtres du XVIIIe (Morse, Neagle) de style anglais, et ils ont raison. Je ne vois dans les premières salles que les gravures d'oiseaux d'Audubon qui vaillent quelque chose, et deux trompe-l'œil.

Le XIXe siècle savant a produit en Amérique quelques peintres auprès desquels un Couture, un Théodore Rousseau sont des génies. C'est le plus fade académisme, la peinture anglaise la plus médiocre, et Dieu sait que l'anglaise elle même ! Eaking est un sous-Sargent, Bellowes un sous-Augustus John, Ryder un sous-Gustave Doré, un Gustave Moreau passé au brou de noix.

Parmi les peintres contemporains je n'en vois guère plus à priser. Quand on pense que Winslow Homer est une gloire nationale et que ses aquarelles se paient jusqu'à deux cent cinquante mille francs, il faut bien convenir que le patriotisme en art fausse les perspectives. Le meilleur usage qu'on pourrait faire d'une aquarelle de M. Homer c'est sans doute une réclame pour

les cigarettes Lucky-Strike ou une couverture de roman d'aventures à bon marché.

Les jeunes : Lukes, Kuhn, Kent, Benton, Brook, Demuth, Hopper, Marsh, n'ont ni fond, ni forme. Ils font de sottes adaptations des plus mauvais peintres de l'École de Paris et Dieu sait qu'ils sont nombreux dans cette école. Mais il y a beaucoup de charme dans les objets de Calder.

Lorsqu'on a vu toutes ces œuvres, on passe aux films. Voilà du bon travail américain parce que c'est un travail d'équipe. L'art individuel, la réussite individuelle sont rarissimes aux États-Unis.

L'art américain est ailleurs, chez les Indiens, et chez les Mexicains. Voilà les sources auxquelles il faut retourner. Diego Rivera et Siequeros sont des peintres véritables ; ils peuvent donner naissance à une grande école américaine. C'est la fresque qui peut revivre par eux après quatre cents ans de sommeil chez nous. Et à ce propos au lieu de nous envoyer toutes ces toiles européanisées (pour nous flatter sans doute) pourquoi ne nous avoir rien montré des travaux entrepris sous le contrôle du Gouvernement Roosevelt pour les *Federal works projects.*

Mais jusqu'au jour où nous irons là-bas saluer ces vrais novateurs, les musées américains ont tout intérêt à cacher les imitateurs dont ils font cas par aveuglement, par naïveté et par vanité.

MAURICE SACHS

P.-S. — Je voudrais bien trouver les raisons profondes de la profonde médiocrité de la peinture américaine. Elles sont des plus complexes, mais disons d'abord que les Américains commettent une grande faute en voulant peindre à l'européenne des *sujets européens.* Mieux vaudrait regarder autour de soi, s'américaniser complètement, se laisser inspirer par un monde différent du nôtre et qui *veut* s'exprimer différemment. (Admirons l'architecte Wrigt de n'avoir jamais voulu aller aux Beaux-Arts à Paris).

*

LES REVUES

TROIS JEUNES REVUES

Beaux numéros de *Volontés.* La prose de G. Pelorson, sœur cadette de sa poésie ; l'homme, élément parmi les éléments, dans sa déchéance et sa

possible grandeur. — Joseph Czaky, *Du Scandale considéré comme principe des beaux-arts*, utile article sur la commercialisation de l'art. Raymond Queneau, contre l'emploi de l'idée de richesse dans le domaine de l'intelligence, (mais il oublie de dire que Platon déjà parlait de la vraie richesse ; cette métaphore ne date donc pas du capitalisme moderne). Différence entre ce qu'on sait et ce qu'on est. Abel Bonnard a dit à ce sujet des choses utiles (au Congrès de l'Association Guillaume Budé). Duhamel aussi. Ils prêchent le « désencombrement ». Henry Miller : *sur la psychanalyse* ; apologie de la maladie ; il y a une grande maladie comme une grande santé ; Freud, non pas savant, mais créateur de régions profondes en l'homme. « Que chacun de nous l'imite, promulgue ses lois, fasse ses théories, élabore ses influences, ses ravages, ses miracles. Pierre Guéguen joint au précieux détestable (*nos joues ont pour sculpteur la spatule des lèvres*) de beaux vers. Des articles plus pratiques sont moins satisfaisants. Le Corbusier nous promet avec lyrisme des casernes aérées. Georges Vaillant regrette les métiers d'art, dans des pages où l'on voudrait mieux voir le métier du style.

Aux numéros suivants, Georges Pelorson (sa prose a décidément un peu trop de vers blancs) ; R. Queneau, trop sensible à quelques défauts, dans le livre de Rolland de Renéville, pour voir les mérites qu'il a, et les services qu'il rendra, Henry Miller (*l'œil cosmologique*), toujours curieux ; Camille Schuwer (des réflexions de psychologie pénétrantes).

On suit avec amitié l'effort d'*Echanges et Recherches*. Sur *Art et Humanisme*, des remarques pénétrantes de B. Charlier, qui montrent dans le moyen âge une plus authentique imitation de l'antiquité que la Renaissance. De belles traductions des poèmes hongrois de Ladislas Mécs, quelques lignes de Paul Hazard en réponse à une enquête sur la culture (« elle est aussi profondément menacée qu'aux époques de la plus basse barbarie, mais avec des moyens perfectionnés mis au service du mensonge »), et des réflexions sur le même sujet d'Édouard Perroy qui désire une définition de la culture : est-elle l'intelligence, ou est-elle la tradition ? Ne convient-il pas d'assouplir et d'élargir l'idée que nous nous en faisons ?

Échanges et Recherches a le défaut de fermer les yeux, au moins à moitié, sur la grandeur de Mallarmé (ces jeunes intellectuels pourraient peut-être relire Thibaudet et lire le récent livre de Rolland de Renéville) ou sur la valeur de Valéry, mais le mérite de les ouvrir sur les agréables simili-profondeurs de Giraudoux ; et de les jauger.

Deux jeunes revues viennent de paraître : les *Lettres Françaises* et *la Nouvelle Saison*. Collaborateur de la première, je ne parlerai ici que de la seconde. Le premier éloge que l'on puisse en faire, c'est qu'on ne voit pas bien de quels aînés elle se réclame. Pierre Balacheff nous parle de Kafka, E. Léonard de Montherlant, Zadikoff de Mozart. Aucun de ces trois maîtres ne va bien avec les autres. Mais chacun

est un maître en son domaine. Les poèmes de la revue attirent, retiennent l'attention, que ce soit le poème anglais de Dylan Thomas, le *Verbe du Mort et de la Mer*, de Bourdel, *Jadis sur le Chemin*, de Claude Émile Roosen, la féroce *Ballade aux rois des Temps présents* de François Dallet, ce ne sont pas des balbutiements, et ce n'est pas le moins du monde néo-classique. C'est une poésie rugueuse et qui dit quelque chose. Xavier de Lignac définit ses positions en face du Livre de Petitjean, et se sépare nettement de lui sur plusieurs « questions » (Giraudoux, Briand).

JEAN WAHL

L'ARCHITECTURE A L'EXPO 1937

Malgré toutes ses erreurs, dont la moins pardonnable fut de masquer aux yeux des étrangers les plus belles perspectives de la ville la plus riche en échappées monumentales, l'expo 37, si criminellement éphémère, laisse un souvenir merveilleux. Ce souvenir est durablement fixé grâce à la publication simultanée des derniers numéros des *Cahiers d'Art* et d'*Arts et Métiers graphiques*. Dans le premier de ceux-ci, M. Ozenfant fait un récit lyrique de la découverte de cette féerie, que les calomnies réactionnaires ont tant diminuée à l'étranger. Il se montre d'accord avec M. Joseph Ney pour constater que si cette manifestation n'empiètait pas sur l'avenir, elle offrait par contre une conclusion magnifique de toutes les tentatives constructives de ces derniers temps : « c'est l'exposition des progrès acquis, définitivement acquis, entérinés. Peu d'innovations fondamentales ; 1925 apportait du nouveau, 1938 montre l'intégration, l'acceptation générale de la nouvelle architecture saine. »

M. J. Ney déplore, comme il sied, que Le Corbusier ait été scandaleusement exclu (comme Auguste Perrét, qu'il ne nomme pas) de ce concours auquel participaient non seulement des hommes de valeur, mais des débutants diplômés, selon l'usage, pour leur manque de génie. On peut se demander cependant si la défaveur dont souffrit Le Corbusier n'est pas due à son agressivité doctrinale, à sa sèche théorie de la « machine à habiter », dont M. Ney lui-même déplore qu'elle fasse fi de l'esthétique dont abusèrent ses prédécesseurs ? Il demeure fort regrettable, malgré tout, que le projet, présenté par Le Corbusier pour l'annexe Kellermann » : « une maison modèle, le premier gratte-ciel, la première cellule de la *ville radieuse* », ait été rejeté. » Cet immeuble, qui fût resté en partie inachevé, eût permis aux visiteurs de voir l'anatomie du bâtiment moderne, les procédés nouveaux de construction. Ainsi, « cette indication vers l'avenir, vers une architecture libérée et libératrice, vers une organisation de vie supérieure », qui manquait à l'exposition, eût été donnée, comme c'est le devoir de toute manifestation de ce genre.

Malgré cela je trouve que les très belles photographies qui ornent ce numéro : Tour du ruban bleu, de Debat-Ponsan, Pavillon de la Tchéco-

slovaquie, de la Finlande, de l'Espagne, de la Suède et du Japon, offrent de l'avenir un visage fort sympathique.

C'est bien entendu, au point de vue de l'art publicitaire qu'*Arts et Métiers graphiques* envisagent l'événement : nous en sommes informés par une belle couverture bleu-orange, irrésistible. M. Maurice Barret, parlant des diverses manifestations architecturales, les divise en quatre groupes distincts : 1° architecture à caractère publicitaire, sortes de vitrines monumentales propres à montrer les objets exposés : les traditionnelles façades « masque habituel des architectures académiques » sont supprimées. Les pavillons de Tchécoslovaquie, Suède, Publicité, Élégance, Électricité, Ensembles-Mobiliers-Papiers-peints, ressortissent à cette catégorie. 2° Architectures à caractère ethnique, alliant la modernité aux détails ethniques qui s'y intègrent harmonieusement. Exemples : Espagne (vaste patio, cloisons ajourées) Japon (portes coulissantes, grands murs de bois alvéolé, circulation par rampes et passerelles montées sur pilotis), Congo-Belge, (brillante réussite, où dominait le bambou), Suisse. 3° Architecture-objet, où s'exprime par l'objet même, sans transposition métaphorique, le but de propagande poursuivi : un des plus mauvais exemples de cette architecture était offert par le pavillon du Siam, lamentable trompe-l'œil, alors que la cour intérieure du Vénézuéla, le jardin et les dépendances de la Roumanie, le chalet de montagne de Savoie, le petit café breton, le pavillon des Tabacs et celui de Saint-Gobain, tout en briques de verre, constituaient des exemples à retenir comme principe moderne d'architecture-objet. 4° Les architectures représentatives, absolument condamnables. Ce ne sont plus des pavillons, mais des palais ! Palais du froid, avec sa ridicule tour de neige, du métal, de l'Égypte, avec son faux caractère ethnique. Mais les plus grosses erreurs étaient, sans conteste, réalisées par les palais soviétique et allemand, prétentieux dragons de pierre, dressés l'un contre l'autre, et tendant à symboliser l'idée de Nation par leurs façades théâtrales. Je crains que l'on n'ait pas suffisamment noté que ces deux erreurs monumentales étaient celles qui « portaient » le plus sur le public, ce public inculte et naïf, que les journaux les plus « front populaire », se refusent obstinément à éduquer. Un banquet, où ces cruelles vérités, que les Russes aiment à s'entendre dire, devaient leur être adressées, avait été organisé. J'y assistais. Rien ne fut tenté pour mettre en garde les artistes délégués contre leur faute ; nous fûmes beaucoup à le déplorer. Le palais Italien comme celui de la Belgique, qui symbolisait l'idée de grandeur, échappait par miracle au ridicule, ainsi que celui des États-Unis, symbolisant l'idée nationale du Sky-scraper. Et M. Barret de conclure que l'expo 1937 n'a pas créé un style, selon la définition de Le Corbusier (dont il déplore à son tour qu'il ait été si bêtement évincé), le style étant, d'après ce dernier : « Une unité de principe qui anime toutes les œuvres d'une époque et qui résulte d'un état d'esprit caractérisé. »

Mais c'est surtout dans le domaine de l'expression que l'Exposition s'est montrée à la hauteur des espérances fondées sur elles, affirme M. Beucler, parlant des moyens employés pour attirer l'attention des

visiteurs ou pour faire ressortir les qualités de la chose exposée. Le peuple croit toujours aux images : c'est donc par le graphisme ornemental, aux ressources inépuisables, et par son alliance avec la photographie et l'objet en trompe-l'œil que l'aridité des chiffres disparaîtra et que les statistiques séduiront la foule. Le Portugal s'est surpassé dans cette matière, et la Suisse, avec sa montagne synthétique. La plupart des illustrations de ce recueil passionnant montrent l'ingéniosité des artistes en publicité de France, d'Espagne, de Pologne, de Suisse, de Yougoslavie, etc., et font revivre la très merveilleuse atmosphère du Palais de l'Élégance où des mannequins allusifs se drapaient dans des robes et des manteaux métaphoriques. On ne se serait pas attendu à tant d'imagination poétique, alors que l'abject *panorama*, cher à nos pères, sévit encore avec fureur. Les conquêtes de l'expression métaphorique, si méprisées encore dans le grand art, exercent cependant une action sourde dans la sensibilité générale. Une fois de plus les artisans préparent le triomphe des artistes, dont ils subissent l'influence.

Ce numéro d'*Arts et Métiers graphiques* se termine par des reproductions des maquettes de l'exposition de New-York de 1939, qui donnent déjà la démangeaison du voyage. Cette manifestation se distinguera de celle de Paris non seulement en ce qu'elle sera prête à l'heure, mais en ce que, « contrairement à celle de Paris, qui fut une ville dans la ville, elle sera réalisée en dehors de celle-ci et laissera derrière elle un grand parc urbain, un théâtre d'eau permanent et beaucoup d'autres aménagements ».

ANDRÉ LHOTE

L'AIR DU MOIS

DEMOSTHÈNE ET L'ANSCHLUSS

« Voici donc, avant tout, comment je pose la question : « Avons-nous le choix entre la guerre et la paix ? » Si la paix est possible pour Athènes, si elle dépend de nous — pour commencer par cette hypothèse — oui, il faut la maintenir ; mais alors, que ceux dont tel est l'avis fassent une proposition précise et franche. Si, au contraire, un adversaire vient, l'épée à la main et à la tête d'une armée immense, faire parade du mot de paix, tandis qu'en réalité il nous fait la guerre, quel parti pouvons-nous prendre, sinon celui de nous défendre contre lui ? S'il vous plaît alors de déclarer, comme lui, que vous respectez la paix, j'y consens. Mais considérer comme une paix réelle une inaction qui laisse à Philippe, déjà maître du reste de la Grèce, tout loisir de marcher contre vous, c'est être fou : cela revient à proposer d'observer la paix envers lui sans qu'il l'observe envers vous. Voilà ce qu'il veut acheter à prix d'or : la faculté de vous faire la guerre sans que vous la lui fassiez. Si nous attendons qu'il nous la déclare, nous sommes les plus simples des hommes : il aurait beau envahir l'Attique et marcher contre le Pirée, qu'il n'avouerait pas ses intentions. Témoin sa conduite envers les autres peuples : il n'était pas à quarante stades d'Olynthe, quand il a signifié aux habitants qu'ils quitteraient leur cité ou lui la Macédoine ; jusque-là, il n'avait cessé de s'indigner, quand on lui attribuait de semblables projets, et de se justifier par des ambassades. Et les Phocidiens ? N'est-il pas venu à eux comme un allié, accompagné par leurs propres députés ? tandis que plus d'un parmi vous soutenait que son expédition était dirigée contre les Thébains. Plus récemment, c'est encore en ami et en allié qu'il entre en Thessalie ; puis il s'empare de Phères, et la garde. Et les malheureux Oritains ? A l'entendre, c'était dans leur intérêt qu'il envoyait ses soldats leur faire visite ; il les savait déchirés par les factions ; n'était-ce pas le devoir d'un allié et d'un ami sincère de les assister dans de pareilles circonstances ? Pensez-vous donc qu'après avoir préféré la ruse à une franche déclaration de guerre contre des nations hors d'état de lui faire le moindre mal, à peine capable de se défendre, il va publier un manifeste avant de vous attaquer, et cela quand vous faites exprès de vous laisser aveugler ?

(PHILIP. III.)

LE ROI D'ANGLETERRE

La préservation du passé est une garantie de l'avenir. Les rites, les vêtements, les noms, les formules immuables sont aux yeux des Anglais autant de symboles de continuité, de vie ininterrompue ; et il en est d'autres, plus vastes, plus essentiellement sacrés — trois signes, dont le troisième est le trait d'union des deux premiers : le Parlement, l'Église et la Couronne.

Partout sur le Continent la tradition parlementaire est d'origine plus récente que la tradition monarchique ; les deux traditions s'y opposent à peu près toujours et s'y combattent souvent. En Angleterre, elles sont toutes deux d'origine médiévale et — si l'on fait exception pour l'époque de Cromwell — se sont toujours confondues. La force incomparable de la tradition parlementaire anglaise tient précisément à ce qu'elle fait corps avec la tradition monarchique. Le royalisme anglais est l'attachement à un symbole que l'on se refuse à dissocier d'autres symboles et que l'on révère d'autant plus qu'il se prête moins à être révéré séparément.

Les théologiens anglicans du siècle d'Andrews et de Laud (tel John Bramhall, primat d'Irlande sous Charles II), tout en enseignant l'ancienne doctrine monarchique du droit divin, considéraient déjà le roi moins comme source absolue de tout pouvoir et de tout droit que comme le symbole suprême de la Nation dans les domaines séculier et religieux à la fois. Le roi encourt de ce fait une double responsabilité envers son peuple et envers l'Église. Une telle idée monarchique pouvait facilement se tourner contre la personne du monarque, comme le démontrèrent tout récemment encore l'évêque de Bradford et l'archevêque de Canterbury, à la veille de l'abdication du roi Edouard VIII. En tout cas, le rôle symbolique du roi s'alliait tout naturellement, dans l'esprit de ses sujets, à sa situation de chef de l'Église, c'est pourquoi le souverain, anglican en Angleterre, devenait presbytérien dès qu'il franchissait la frontière de l'Écosse.

Le peuple anglais a toujours été fidèle à ses chefs religieux politiques ou militaires. Il aime qu'une personne qui n'a pas trop mal tenu un poste le tienne le plus longtemps possible ; il s'habitue à tel point aux visages connus qu'il accepta un jour que l'on fît d'un grand soldat un premier ministre médiocre, faute de pouvoir se résigner à reléguer dans une retraite définitive le duc de Wellington. Cette fidélité, il la garde aux

descendants de ceux qui l'ont méritée — ou même ne l'ont pas méritée — dans le passé : cent ans après l'exil des Stuarts il y avait encore des légitimistes passionnés en Angleterre comme en Écosse. Toutefois, cette fidélité ne suffirait pas à rendre compte des liens qui unissent le roi d'Angleterre et la famille royale à leur peuple. Des événements récents l'ont montré une fois de plus, il y a dans l'âme anglaise un sentiment plus profond encore que celui que peut y soulever un jeune souverain aimable et populaire : c'est l'amour de la royauté comme telle, le dévouement à la Couronne en tant que symbole de la nation, de son unité politique et culturelle, de sa perpétuité à travers les siècles. Ce ne sont pas les souverains les mieux doués qui ont été (si l'on fait abstraction de la grande Elizabeth) le plus aimés en Angleterre, et le roi George V dont le jubilé a été fêté avec une joie si vraie, dont la mort a suscité une si majestueuse vague d'émotion, n'était qu'un homme simple et effacé, l'incarnation silencieuse du devoir.

Le roi règne et ne gouverne pas. On pourrait même dire qu'il règne d'autant plus qu'il gouverne moins, et qu'ayant renoncé à l'exercice direct de son pouvoir il en a infiniment accru la force latente et le prestige. Il règne sur l'imagination et le cœur d'un grand peuple qui a choisi une fois pour toutes d'associer l'idée de la Nation à celle de la Couronne et de voir dans la continuité monarchique l'image de son propre devenir. — En accueillant comme elle l'a fait les souverains anglais, la France s'est mise en accord avec la mesure secrète et le rythme profond sur lesquels s'est réglée de tout temps la vie historique de l'Angleterre.

WLADIMIR WEILDÉ

UN MOT DE PÉGUY

En lisant les discours de MM. Neville Chamberlain et consorts, je pense à ce mot de Péguy :

« Cet homme-là était mûr pour toutes les capitulations : il expliquait toujours au lieu d'agir. »

J. B.

ART MURAL

Maintenant que l'État, enfin conquis à ce que l'on appelle « les idées modernes » passe des commandes à des artistes dont certains, fait unique dans les annales de la troisième République, possèdent le métier requis par le travail qu'on leur propose (en

l'espèce la grande décoration), on ne peut que s'intéresser tout particulièrement au Salon de l'Art Mural, fondé par Saint-Maur et Schœdelin il y a quelques années. Ce salon groupe la plupart des peintres que sollicitent tout particulièrement les problèmes posés par le mur. Toutes les tendances y sont représentées, mais, cette année, celles issues du Cubisme et du Surréalisme prédominent. Matisse et Picasso, d'ailleurs, président à cette manifestation avec des envois fort importants. Le subtil Matisse a envoyé un tableau peint il y a une vingtaine d'années, retour du Maroc, qui est d'une actualité extraordinaire, d'une jeunesse qui semble immuable, et qui, comme d'habitude, dépasse tout ce qui en a été inspiré. On est un peu gêné, lorsqu'on regarde la belle femme assise de Picasso : on a rencontré ces combinaisons de lignes et de couleurs dans trop d'endroits où s'expose la peinture d'avant-garde. Là aussi, on voit du premier coup d'œil que le père possède une plus solide santé que ses rejetons, et surtout la vertu de renouvellement qui fait défaut à ces derniers. Les deux Delaunay, Gleizes, Villon, Herbin, Power, Dyl, fidèles à l'art abstrait, font pivoter sur l'axe de la toile leurs formes accompagnées de leurs riches remous multicolores. On a déjà admiré des quatre premiers, au Salon des Tuileries, d'immenses et éclatants panneaux décoratifs, exécutés en huit jours, tour de force qui témoigne d'une vitalité incroyable à une époque où le goût du moindre effort paralyse la moitié de la jeunesse. L'énergie, l'optimisme, l'invention des époques fauve et cubiste (qui, en ce même salon des Tuileries, se montraient sous une autre forme dans le grand paysage d'Othon Friesz, fourmillant et plein de sève), persistent chez les aînés, qu'ils aient soixante-dix ou cinquante ans ; je trouve cela merveilleux.

A l'art « orphique » de Gleizes et Delaunay, il faut opposer l'art représenté par Saint-Maur, Schœdelin, Lurçat, Vérité, Survage, Kuss qui, au contraire, font des efforts extrêmement sympathiques pour ré-humaniser la peinture décorative. Leurs formes, soumises à la teinte plate exigée par le mur, et à l'ornement qui doit se substituer au modelé, ne cessent d'être éloquentes : la douleur et l'inquiétude de l'homme s'y expriment dans les limites permises.

Léger, Freundlich (qui exposait dernièrement chez Jeanne Bucher ces toiles éclatantes qui lui valurent l'excommunication hitlérienne), Valensi, Caroline Hill, sacrifient avec leur talent habituel à l'art décoratif pur.

Autour de ces aînés se dressent des jeunes au talent pro-

metteur, et les sculpteurs Carl et Borgey, sûrs de leur métier et séduits par l'art roman, le seul qui, à l'époque du béton armé, puisse inspirer l'art décoratif moderne.

ANDRÉ LHOTE

MAX HUNZIKER

La rare qualité de l'émotion que provoque la contemplation des œuvres de Max Hunziker — leur profonde valeur humaine — prennent source et peuvent se réduire, en dernière analyse, à cette vertu essentielle : l'honnêteté.

Si, du premier jour où je les ai vus, j'ai admiré sans réserves les dessins à l'encre de Chine de Max Hunziker : simplicité du sujet, noblesse ascétique des personnages, le trait à la fois énergique et nerveux qui esseule chaque silhouette d'un large cerne noir, franc mais tout sensible, jamais empâté, et les harmonies de rêve de tous ces gris : reflets de miroirs, sombres intérieurs, paysages d'éclipse, par contre ses anciens tableaux pêchaient peut-être encore par un certain pittoresque campagnard et un goût un peu facile des formes et des couleurs décoratives.

Les œuvres récemment exposées à la Galerie Pierre sont définitivement sauvés de ces faiblesses. Et c'est presque une gageure, car Max Hunziker, qui est Suisse, choisit comme Ramuz tous ses sujets d'inspiration dans la vie agreste des cantons helvétiques montagnards.

Et le « genre paysan » est particulièrement décevant : il glisse trop souvent à l'anecdocte, au chantage sentimental.

Mais ici à force de simplicité, de refus devant toute facilité pittoresque, une grandeur humaine est atteinte qui dépasse et laisse indifférent tout sujet, simple point de départ.

Les paysages restituent merveilleusement la clarté, la fraîcheur, la pureté, la légèreté, la raréfaction de l'air des cimes dans une lumière de miracle.

Mais le tragique humain et bestial inspire les meilleures réussites de Hunziker. Tantôt dans l'ombre d'une étable où une vache meugle son agonie devant une paysanne éplorée, toutes formes se confondent en un brun à la fois obscur et doré qui évoque l'unité du terroir d'où tout sort, dont tout vit, où tout retourne à la mort.

Tantôt de sujets aussi différents que le meurtre d'Abel par Caïn, les horreurs de la guerre d'Espagne, ou des taureaux couronnés de comices agricoles, il fait des sortes d'enluminures, marquetées comme des vitraux, aux tons simples et violents,

et d'une indéniable grandeur dans leur simplicité. Mieux encore, la hantise et l'amour des pays primitifs et des gens simples de son enfance lui donnent la clef du royaume souterrain des mystères qui lient originellement l'homme à la terre et aux éléments. Avec un réalisme fantastique il ressuscite les mythes primordiaux des vieux rites païens.

Par ailleurs on a pu voir récemment, chez J. Corti, quelques dessins de Max Hunziker destinés à illustrer « Une Saison en Enfer ». La librairie Corti les exposait en compagnie de dessins d'André Masson pour « Les Illuminations » et de dessins de Salvador Dali pour « Les Chants de Maldoror ».

L'illustration plastique d'une œuvre littéraire et surtout d'un poème constitue un genre particulièrement dangereux et toujours assez arbitraire. Pierre d'achoppement : la platitude inhérente à tout symbolisme littéraire. En ce péril, quand les deux autres se confient à la surabondance de leur imagination lyrique et fantastique, Max Hunziker se laisse guider comme toujours par son étoile de salut : simplicité, honnêteté.

Un homme nu, les bras levés vers le ciel qu'il maudit, se dresse immense sur un paysage désertique : la grandeur de l'humaine stature seule debout sur la terre, entourée de l'horizon sans bornes, hante tous les dessins de Max Hunziker.

La grandeur, la simplicité de cette figure rappelle irrésistiblement ces gravures anciennes des grimoires d'alchimistes où la figure de l'Homme cosmique, de l' « Adam-Kadmon » symbolique, règne sur le monde, auréolée d'images astrales et de signes cabalistiques qui lui donnent puissance sur les quatre éléments.

Aussi bien l'une des tâches les plus hautes de la peinture, à travers les âges, n'est-elle pas de dénoncer les rapports intimes qui unissent l'homme à la terre, à l'eau, au ciel et au feu.

ROGER GILBERT-LECOMTE

LES DIEUX DU STADE

La première partie du film que Leni Riefenstahl a consacré aux Jeux Olympiques est, depuis la prise du pouvoir par Hitler, la première réalisation du cinéma allemand qui ait une valeur artistique. D'ailleurs, l'importance des moyens mis en œuvre témoigne assez que la réalisation a voulu faire autre chose qu'un documentaire. Ce désir de dépasser le simple compte-rendu pour atteindre, non seulement à des buts de propagande, mais aussi au mérite de l'œuvre d'art, a engendré à la fois les qualités

et les défauts des *Dieux du Stade*. Les angles de prise de vues sont multipliés jusqu'à nous donner l'illustration compréhensible et frappante de la lutte de l'athlète contre ses concurrents ou contre ses propres défaillances Par contre, le choix qu'il était nécessaire d'opérer dans l'énorme masse de la pellicule impressionnée a été, plus souvent qu'il n'était raisonnable, dicté par des mobiles politiques : les exploits des Allemands, des Italiens et des Japonais ont été systématiquement mis en vedette. Pas un spectateur ne pourrait imaginer, après avoir vu le film, que les États-Unis se sont classés premiers avec une marge imposante. Enfin, quand une Leni Riefenstahl s'abandonne à son inspiration, elle imagine des montages de vues artistiques et de cartes géographiques schématisées qui appartiennent à une esthétique périmée. Ces fautes de goût ne doivent pas nous faire oublier les images magnifiques où se trouve captée pour la première fois la concentration presque douloureuse de l'athlète qui se prépare à fournir son suprême effort : masques sans maquillage mille fois plus bouleversants que les visages parfaits des vedettes.

DENIS MARION

DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE AU MUSÉE DE L'HOMME

Le 27 juin vers les 21 heures l'on inaugurait au Trocadéro, en grande pompe officielle de robes du soir, de fracs et d'uniformes, le nouveau Musée de l'Homme, successeur du Musée d'Ethnographie sous ce titre — à première vue paradoxal — dans lequel ce qui pour nous représente essentiellement la vie voisine avec un mot évocateur d'édifice à face rigide ou usée d'où il semble qu'ait été systématiquement exclu, au profit de ces deux abstractions nommées l'Art et la Science, tout ce qui est fermentation de vie. « Musée de l'Homme » : l'on peut se demander s'il n'y a pas contradiction dans les termes, tant ce mot « homme » apparaît surprenant accolé au morne terme de « musée », puisque par ce dernier mot est communément désigné le lieu froid où se trouvent déposés des objets que l'homme est fier d'avoir produits, mais qui n'existent plus que pour eux-mêmes et séparés de lui.

S'il est un problème ardu pour celui qu'une vocation — ou le hasard — a poussé vers la recherche ethnographique, c'est bien celui-ci : comment procéder pour que les documents (observations, objets de collections, photographies), dont

la valeur est liée au fait qu'ils sont choses cueillies sur le vif, puissent garder quelque fraîcheur une fois consignés dans des livres ou mis en cage dans des vitrines ?

Toute une technique de la *présentation* devra intervenir comme suite à la technique de la collecte, si l'on tient à ce que les documents ne deviennent pas de simples matériaux pour une érudition pesante et ne se dépouillent pas de tout contenu humain, eux qui n'avaient de plus grand intérêt que, précisément, cette qualité d'être des choses « humaines ».

Si l'on voit au Musée de l'Homme, à côté d'objets provenant de toutes les parties du monde, des squelettes et des crânes pour représenter l'Homme — les hommes, qui ont fabriqué les dits objets —, il faut bien se représenter qu'une telle confrontation correspond avant tout à une volonté de ne pas abstraire les objets des groupes humains qui les ont produits, non plus que l'inverse. Ainsi, les objets — autrement aérolithes étranges et détachés de tout — demeurent en liaison avec les humanités qui leur ont donné naissance et ces humanités mêmes — bien qu'à l'état d'ossements — retrouvent une sorte de paradoxale vie, d'être présentées à proximité de ce qui exprime concrètement leur existence sociale. Liaison possible grâce à la photographie, qui fournit, de part et d'autre, l'image de ces mêmes hommes dont nous voyons, ici, les résidus physiques et, là, les œuvres et les engins qui constituent les témoins de leur activité. Grâce aux artifices, également, d'un astucieux *étalagisme*, ou mise en pages, permettant de juxtaposer sans heurt criant, objets, textes imprimés et documents iconographiques.

Il se peut que d'aucuns regrettent, de l'ancien Musée d'Ethnographie, un certain air familier (sans roideur didactique) qu'il avait conservé même après que le Docteur Rivet et Georges-Henri Rivière l'eurent arraché à la poussière et définitivement promu au rang de laboratoire ethnologique ; le nouveau Musée de l'Homme (où collaborent, aux côtés du Docteur Rivet, l'anthropologue Paul Lester et l'ethnographe Jacques Soustelle) n'en marque pas moins un grand pas en avant dans la constitution de ces archives universelles qui ne doivent pas cesser — quelle que soit la dureté des temps — d'être le but de tous ceux qui ont fait de l'étude de l'homme, tant physique que psychique ou social, le point d'application de leur aspiration vers plus de rationnel.

MICHEL LEIRIS

PALAIS DE LA DÉCOUVERTE

Le Palais de la Découverte sera désormais une institution permanente. D'attraction d'Exposition, il passe au rang de foyer de Culture. Quels sont ses titres ? A l'origine, une idée profonde. Rappeler que la science est désintéressée, que la curiosité précède le besoin — est un besoin plus fort pour l'homme que toutes les contraintes matérielles. Besoin de savoir satisfait, c'est la découverte. Plus tard viendront, de surcroît, les récompenses secondaires, les inventions. Il faut rappeler que tout vient de l'esprit, et de son effort pur. Sans Maxwell, Marconi ne peut rien, Marconi n'est rien : cela s'oublie vite. Donc, une leçon permanente et qui n'est pas inutile.

Une autre idée, peut-être naïve : provoquer les vocations. Le Louvre a-t-il fait des peintres ? Peut-être le Palais de la Découverte fera-t-il des physiciens ou des biologistes : la vocation, cette élection redoutable, cette maladie terrible. On espère que les salles seront propices à la contagion.

Il y a aussi le Prestige français : succès certain, un snobisme obligé de l'homme moyen, de l'ingénieur moyen, comme de l'ignorant moyen. Beaucoup d'action sur les touristes sérieux. Il faut prévoir de multiples contrefaçons. Somme toute, le seul terrain ferme où notre civilisation malade se sente encore solide. Le lieu commun de tous les gens qui n'osent plus croire à grand'chose d'autre.

Mais la Culture ? Il faut avouer qu'on n'en est pas encore là. Un jour l'honnête homme ira à la Découverte comme il va au Pitti, vérifier et vivifier des souvenirs. Ce jour-là le Palais sera utile ; il créera peut-être aussi une émotion nouvelle, le plaisir de comprendre de l'amateur éclairé. Aujourd'hui, pour l'amateur trop néophyte — tout le monde, sauf quelques spécialistes — il y a les amusettes mécaniques, et les nombres impressionnants, et la lanterne magique, avec des tableaux sympathiques. Pas grand'chose pour l'âme. Mais c'est le problème de la formation de l'homme moderne qui se pose à nous : comment le rendre digne de l'essor de la pensée créatrice « en son temps » ? Et le problème n'est pas résolu. Mais ce n'est pas la faute du Palais de la Découverte. Et peut-être y aidera-t-il.

JEAN ULLMO

L'HOMME NÉ NATURELLEMENT BON •

Cela ne sert à rien de contester que l'homme soit né naturellement bon. Si cette formule est fatiguée, il n'y a qu'à la

renouveler. Dire, par exemple — ce qui lui communique une certaine force — que l'homme est né artificiellement mauvais.

Cet artificiel peut être ou devenir racial. On dira alors qu'il est biologique (qu'il fait vivre et se continuer et qu'il est même l'agent d'une sélection). A cela que répondre ? Fermer les yeux. Ce ne sont que des spectacles, des évidences secondaires. Il n'y a qu'à descendre en dedans de soi-même pour savoir que c'est faux.

Mais descendre en dedans de soi-même, qui est-ce qui le fait et qui ose se compromettre — quand même c'est vrai et ça ferme la bouche à tous ces faux savants — à en faire une loi ? Il faudrait surtout démontrer (mais comment ?) que c'est beaucoup plus ancien que nos sens dans l'exercice de notre identité, donc beaucoup plus conforme à notre réelle origine.

Cependant les sens, nous les avons beaucoup plus qu'eux. Qu'est-ce qu'ils disent en somme ? Ils disent : *Voyez les êtres primitifs, les sauvages, les animaux* !

Eh bien je prends l'argument et je réponds non par des mots, mais par des souvenirs et ils sont très précis. Je réponds que beaucoup d'êtres primitifs (j'en ai vraiment vu) sont bons, que beaucoup de sauvages sont bons, que beaucoup d'animaux — surtout les lions avec leurs faces comme de pianistes — non seulement sont bons et la bonté même, mais que leur compagnie équivaut à une saturation sans égal de sens moral chez l'homme.

Je dirai aussi cela des chats, mais en format réduit. Le chat est souvent viril et foncièrement bon.

Donc je suis à peu près sûr de ce que j'avance, et au sens évidence secondaire et spectacles et au sens descente en dedans de soi-même, quand j'affirme ou répète que l'homme est né naturellement bon.

Ce ne sont pas les encyclopédistes, qui ont eu raison, qui ont dit cela les premiers, ce sont les Chinois, les premiers antiquaires (au sens chartiste préhistorique) dans une antiquité voisine d'Alexandre. On frémit quand on pense à cela. Car ce n'est pas leur pensée qu'ils reproduisent ; c'est la pensée d'autres à l'état de citation (déjà ils avaient le sens du musée). Cependant ils savaient quelle distinction il y avait à faire entre l'homme et l'homme-humain et ils n'ignoraient pas la valeur unique du cœur de l'homme (cœur physique) en tant que receptacle des degrés (surtout moraux) qui démontrent la science harmonique. Et surtout ils disaient (*Les Quatre livres*, Mencius, III, I) que la nature (l'ensemble des dons naturels) est un principe que l'homme reçoit avec l'existence, qu'elle est entièrement bonne et que jamais l'homme n'a été naturellement mauvais soit, textuellement :

Natura, i. e. dotes hominis naturales, est quod homo accipit e Coelo, et quocum nascitur, principium. Conjunctim, i. e. tota, est summe bona. Nondum fuit (natura) malus homo.

性者人所稟於天以生之理也渾然至善未嘗有惡人

Et aussi (72 idéogrammes plus loin) ils disaient que toutes les fois qu'il est question de bon et de mauvais, il faut se rappeler que celui qui est mauvais a d'abord été bon.

Igitur, quotiescumque agitur de bono et malo, semper (homo qui dicitur pravus) prius fuit bonus, et postea factus est malus.

發不中節然後為不善故凡言善惡皆先善而後惡

Ce sont des desservants en dalmatique qui continuent, certains jours immensément sacrés-civiques, ces inscriptions en incandescence verte et rouge sur les portes.

Mencius écrivait dans la seconde moitié du IVe siècle avant notre ère.

Tout ce qui est de ces âges, en Chine — et, du reste, encore maintenant — est sain, frais, net, novateur, utile, diatonique, salubre. Il est indéniable qu'il y a une aptitude préhistorique au catholicisme (qui est le seul monothéisme absolu dans le seul christianisme intégral) ainsi qu'aux transcriptions des idéogrammes faites en latin par les Jésuites.

Il y a une disposition à la magie, mais elle est désapprouvée par le sens commun qui est extrêmement puissant. Il y a une disposition couronnée d'efficacité à la médecine.

Il y a aussi des gens qui rient aux éclats et se battent pour un but chevaleresque.

Pas un entretien ne s'engage ni ne se développe en Chine sans verres de vin. Contrairement au préjugé qui voudrait que la Chine fût un pays à infusions, il faut s'ancrer dans le cervelet cette constatation dont témoigne toute sa littérature que la Chine est un pays à vin.

Aussi à viande. Il est très souvent question de bœuf, et dans les sacrifices et dans les repas.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

Paris. Les derniers choix de l'Académie ont fait sensation. Chacun croyait que Maurois en était déjà, et que Maurras n'en serait jamais.

Tokio. Douze professeurs d'Université, dont Takahashi Masao, sont condamnés pour « aide doctrinale à des syndicats ouvriers paysans ».

Londres. Lloyd George, qui s'est récemment livré à des exercices de sourcier, redoute que la sécheresse excessive du début de l'année ne bouleverse la politique internationale.

Reims. Fêtes en l'honneur de la cathédrale, ressuscitée par les soins d'Henri Deneux, qui a substitué à la charpente de bois une charpente de ciment armé.

Washington. « Les femmes vivant dans les pays gouvernés par des bellicistes devraient refuser d'avoir des enfants », déclare Mme Roosevelt.

Prague, 28 juin-8 juillet. Le Congrès annuel des Pen-clubs qui réunit, sous la présidence de Romains, mille délégués acclame Freud mais refuse de se prononcer contre *l'expression* des théories antisémites.

Leipzig. Le Congrès international des Éditeurs, où les Français sont copieusement représentés, adresse un télégramme « à l'ami chaleureux et éclairé de toutes les valeurs culturelles » : le Dr Goebbels...

Bruxelles. Pour la première fois depuis que la Belgique est libre : l'armée belge manœuvre sur la frontière française.

Paris. Mort de E.-A. Martel, explorateur d'abîmes et de grottes. Son œuvre fut à la fois contemplative, acrobatique et scientifique.

Burgos. Parlant de MM. Mauriac, Maritain et Bernanos, M. Serrano Sunner, ministre de l'Intérieur, déclare : « Les catholiques français sont plus redoutables pour nous que le communisme ».

Vienne. Les femmes de Vienne attaquent et griffent les nazis qui forçaient les dames de la haute société juive à balayer les rues.

Rome. M. Mussolini déclare que pour la première fois, en Espagne, les forces de la Révolution du siècle passé (c.-à-d. française) et du XXe (fasciste) se sont affrontées. Parmi les victoires fascistes : Guadalajara...

New-York. A la suite de l'institution légale du certificat de mariage (prescrivant l'analyse du sang) on compte 21 mariages par jour en 1938, contre 498 en 1937.

Rome. Plusieurs professeurs de l'Université sont chargés de faire des recherches sur la race italienne, qui se sent de plus en plus aryenne et nordique.

Paris. A l'occasion de la réception du roi d'Angleterre, le mot *grandiose* fait sa réapparition dans le vocabulaire français (Paul Reynaud, *Paris-Soir*, etc.).

Rome. L'on procède au recensement, dans toute l'Italie, des Juifs, ainsi que des œuvres d'art en double ou « inutiles ».

Paris. Printemps ardent, été glacé. D'après les océanographes, le Gulf-stream aurait abandonné la Bretagne pour les Açores.

Tokio. Le Japon renonce à organiser les Jeux olympiques en 1940 : non point parce que dans l'ancienne Grèce les Jeux « suspendaient » les guerres, mais par économie.

LES LIVRES

I. Récits et Romans.

ANDRÉ BILLY : *Nathalie* (Flammarion).

Vouloir, lorsque l'on est André Billy, « faire du romanesque » avec Barbizon, le Second Empire et les héros des *Misérables* : c'était une gageure...

JEAN POMMARÈS : *La Mort à dix-huit ans* (Corréa).

...Ou plutôt : le suicide d'il y a 5 ou 6 ans. Mais ce n'est pas à dire que *dans* 5 ou 6 ans Pommarès ne sera pas à même de mettre en œuvre ses ressources lyriques, certaines.

AYGUESPARSE : *La Main morte* (Lovanis).

Cet ardent récit d'une grève dans le Nord constitue le premier véritable roman révolutionnaire de l'année.

MARIUS RICHARD : *la Femme à tout faire* (Aubier).

L'opposition du riche et du pauvre reprise, sous forme de monologue syncopé, par un « démocrate chrétien » — et par un homme exceptionnellement sensible et apte aux images.

BENOIT D'ENTREVAUX : *Le Crime de l'Estournel* (Fayard).

Encore un roman policier qui tourne à la psychologie... Du moins celui-ci préserve-t-il sa passion, grâce à l'intervention des Cévennes et de la paysannerie.

II. Essais et Critique.

YVES GANDON : *Le Démon du style* (Plon).

Yves Gandon mime les styles mieux qu'il ne les connaît. (Il lui arrive trop souvent de confondre *style* et *langue*). Mais son livre est une mine de documents et de réflexions.

HENRY DÉRIEUX : *Lamartine* (Stock).

M. Dérieux nous donne la meilleure des biographies : Lamartine raconté par ceux qui l'ont connu. Mais il eût fallu classer et critiquer ces témoignages inégaux.

ENID STARKIE : *Rimbaud en Abyssinie* (Payot).

Un Rimbaud plein de mansuétude, échaudé par l'Afrique, et qui aurait conservé des ambitions littéraires... Mais Miss Starkie s'intéresse davantage à l'Abyssinie qu'à Rimbaud.

E. TISSERAND : *Un week-end au cabanon* (Denoël).

C'est l'aventure du poète Louis de Gonzague-Frick, jeté au cabanon par l'imbécillité de quelques internes. Tisserand, sans phrases, rapporte les faits et dit son indignation.

HENRY MALHERBE : *Richard Wagner révolutionnaire* (Albin Michel).

Il est longuement question dans ce livre des idées politiques et sociales de Wagner et fort peu de sa musique. Or le révolutionnaire, ce n'est pas l'idéologue, le disciple de Bakounine, c'est le musicien qui aspirait à un art théurgique.

III. Histoire.

R. BARROUX : *Dagobert, roi des Francs* (Payot).

C'est Dagobert qui a réalisé l'unité de la Gaule, plus grande alors que la France actuelle, et qui s'émiettera plusieurs siècles après, avec le régime féodal. Grande surprise que de voir la civilisation mérovingienne, heureuse fusion des Francs et des Gallo-Romains, réaliser déjà un équilibre harmonieux.

PASCAL THÉMANLYS : *Grands d'Israël* (Rieder).

Les meilleurs des Juifs n'ont cessé d'être mystiques et rationalistes, traditionalistes et messianiques, racistes et assimilateurs.

PAUL RIVAL : *Marie Mancini* (N. R. F.).

Récit plein de vie, de grâce et parfois même de pénétration, de la meilleure version historique française, ou plutôt franco-italienne, de l'histoire de Tite et Bérénice.

LÉON DAUDET : *La Vie orageuse de Clemenceau* (Albin Michel).

Moins brillant, croustillant et veule que le *Victor Hugo*. Daudet a beaucoup moins de mal à faire de Clemenceau une espèce de Jeanne d'Arc, qu'à prouver qu'il n'était pas jacobin.

ALBERT RIVAUD : *Le Relèvement de l'Allemagne* (A. Colin).

On voit bien que la pensée de M. Rivaud est gouvernée par l'horreur du communisme... Souhaitons qu'elle n'en produise que plus d'effet sur ceux des Français qui partagent son horreur —, mais non cette exceptionnelle, cette parfaite connaissance de l'Allemagne.

IV. Sciences et Philosophie.

R. M. MAY : *Les Cellules embryonnaires* (N. R. F.).

L'un des plus passionnants et féconds chapitres de la biologie moderne. Les cellules embryonnaires se retrouvent constamment chez l'adulte : il arrive même que des cellules adultes retournent à l'état embryonnaire.

JEAN ROSTAND : *La Parthénogénèse des Vertébrés* (Hermann).

Excellente petite somme de nos connaissances touchant la parthénogénèse naturelle, et même artificielle, des vertébrés.

RENÉ POIRIER : *Le Nombre* (Alcan).

Etude approfondie du fondement intuitif de la logique et de la reconstruction formelle de l'arithmétique. Tous les problèmes de la philosophie mathématique y sont examinés, depuis la non-contradiction jusqu'au transfini. Premier livre d'ensemble en France sur ces questions.

LOUIS MARLIO : *Le sort du capitalisme* (Flammarion).

Un grand industriel français, membre de l'Institut, admire la force de travail des dirigeants soviétiques, s'inquiète de l'évolution du fascisme italien, et admet le principe du profit patronal dans la mesure où il coûte moins cher à la collectivité que la gestion du bureaucrate.

V. Lettres étrangères.

PAUL SCHRECKER : *Leibniz. Ses Idées sur l'organisation des relations internationales* (British Academy, XXIII. Londres).

Qu'arrivera-t-il le jour où toute l'autorité passera entre les mains des militaires ? se demande Leibniz. Ils « prendront à tâche de détruire les gens de lettres comme des perturbateurs du repos public ». Il est des clercs qui savent prévoir.

STEPHEN HUDSON : *Myrte* (N. R. F.).

Myrte est vue sous neuf angles différents : sa nourrice, sa sœur, sa gouvernante et cinq soupirants. Elle est belle, brune et anglaise — mais un peu trop proustienne.

W. H. AUDEN : *Selected Poems* (Faber and Faber).

...Choisis par lui-même. Il est rare de voir un poète aussi conscient de l'essentiel de son œuvre. Celle-ci aura consisté à *consacrer* ceux des aspects de la vie moderne qui paraissaient y répugner le plus.

VI. Les Revues.

« Les imbéciles qui, par millions, réclament à la fois l'autonomie des États et la paix, ne s'aperçoivent pas qu'ils demandent en même temps le jour et les étoiles... » (Amiel, *inédits*, 1871. *Suisse Romande*, mars).

« Un écrivain, dit Léautaud, ne doit pas avoir de dictionnaire. On écrit avec les mots qu'on a dans la tête » (*Arts et Idées*, juillet).

Dans *Arts et Idées* encore, une curieuse « ébauche de roman » de Lucien Combelle : *Prélude*.

L'on goûterait mieux un étrange et fort récit de Noël Devaulx : *le Mont Cœlius* (*Mesures*, juillet) si le sujet en était plus clair : un État totalitaire décide d'exécuter les infirmes.

André Thérive donne à la *Revue juive* (juin) les « réflexions sur l'antisémitisme » les plus modestes et pertinentes que l'on ait vues.

SPECTACLES

Au NORMANDIE, *Les Dieux du stade* marquent le triomphe du documentaire. Mais il est curieux que Leni Riefenstahl traite mieux, plus humainement, les vieilles statues grecques que les athlètes de 1938.

Au PARIS, *Pilote d'Essai* montre les saturnales de l'Aviation. Les Américains ont beaucoup de plaisir à « casser du bois »...

La CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE a organisé une magnifique rétrospective du Cinéma américain : de Griffith à King Vidor, de Mack Sennett à Walt Disney, il y a certainement en eu plus d'enrichissements que de pertes.

En août

Les fêtes du centenaire de Villiers de l'Isle-Adam, organisées par *le Goëland*, auront lieu à Saint-Brieuc le 7 août.

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE

Pierre DOMINIQUE

COLÈRE SUR PARIS

roman de demain matin

FLAMMARION - 18 fr. 50

R. F.

QUATRIEME ANNÉE 15 JUILLET 193

MESURES

CAHIERS TRIMESTRIELS

NUMÉRO III

*

*

ADMINISTRATION
LIBRAIRIE J. CORTI
11, RUE DE MÉDICIS
PARIS (VIe)

Le Numéro : 15 fr. L'Abonnement d'un an : 50 fr.

N. R. F.